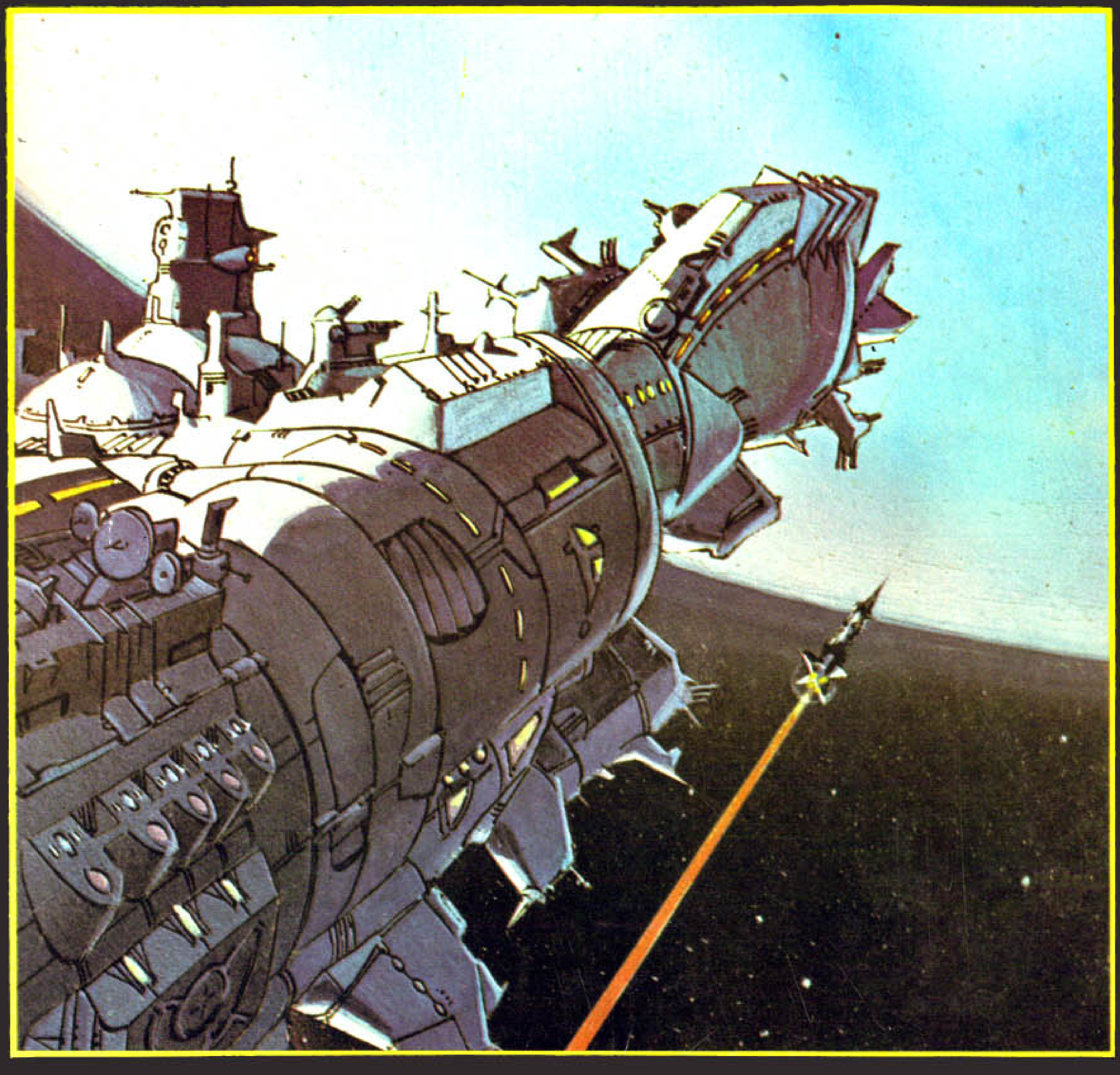
FUTURS

N° 1

le magazine de la science-fiction



ANDREVON. ASIMOV. CLARKE. FOREST
JEURY. SPINRAD... et une affiche de MEZIERES

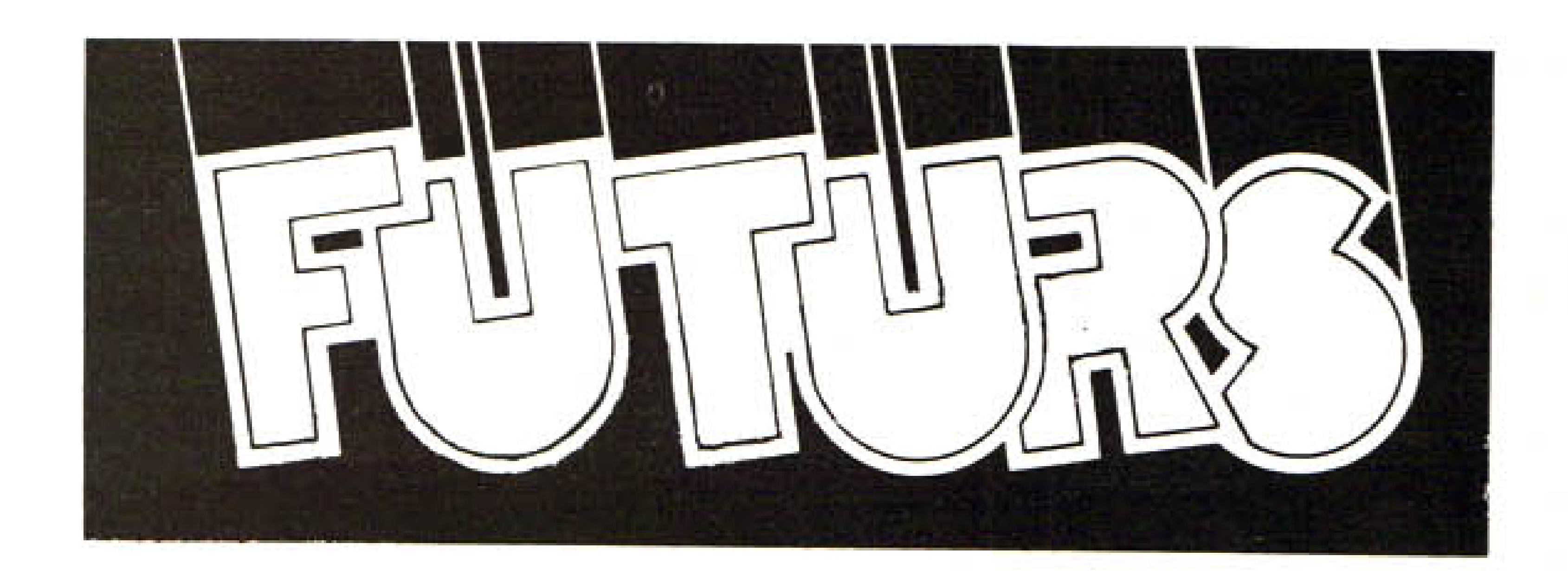
N° 1 - MENSUEL - 12 F.

BELGIQUE 85 FB - ESPAGNE - SUISSE - CANADA


J'AI LU
PHILIP K. DICK
simulacres
MICHEL DEMUTH
les Galaxiales
univers 04
JACQUES SADOUL présente
les meilleurs récits de
Weird Tales
2 période 1933/37
dans la série S-F
des Éditions J'AI LU,
Jacques Sadoul
édite ou réédite
les meilleurs auteurs du genre :
Isaac Asimov : Les cavernes d'acier
Arthur C. Clarke : 2001, l'odyssée de l'espace
Michel Demuth : Les galaxiales
Philip K. Dick : Ubik
Harlan Ellison : Dangereuses visions
Philip José Farmer : Des rapports étranges
Gérard Klein : Les seigneurs de la guerre
Howard P. Lovecraft : Dagon
Christopher Priest : Le monde inverti
Robert Silverberg : Les ailes de la nuit
Clifford D. Simak : Demain les chiens
Kurt Steiner : Le disque rayé
Theodore Sturgeon : Les plus qu'humains
Jack Vance : Cycle de Tschaï
A.E. Van Vogt : A la poursuite des Slans
Claude Veillot : Misandra
et aussi des livres de :
Leigh Brackett. Philippe Curval.
Dominique Douay. Robert Heinlein.
Albert Higon. Ira Levin.
Abraham Merritt. Catherine L. Moore.
Pierre Pelot. Kurt Vonnegut.
Roger Zelazny. etc.
avec
UNIVERS
découvrez aujourd'hui
la S-F de demain.
Tous les trois mois UNIVERS présente
les nouvelles les plus percutantes
de la science-fiction contemporaine.
Des articles et le conseil des spécialistes
complètent chaque numéro.
dans la série
« les meilleurs récits »
Jacques Sadoul constitue
un panorama complet
de la science-fiction américaine classique,
tout en permettant de découvrir la personnalité
de chacune des grandes revues de l'époque.
deux à trois
nouveautés
par mois
en vente partout
studio douin

EDITORIAL DE L'EDITEUR

***Voir précéder l'éditorial de la rédaction par celui de l'éditeur est inhabituel.
Ce n'est pas un signe de désaccord, bien sûr — puisqu'aussi bien, nous y avons souscrit — mais une coutume anglo-saxonne qui nous semble valable, sans pour autant en faire une habitude.
Toutefois en ce début de parution il nous semble nécessaire de préciser quelques points.
Au vu du produit sorti de la rotative il sautera au yeux qu'il nous faudra faire des progrès.
Du simple point de vue technique d'abord : présentation, papier et photogravure. Quand au contenu oui, nous savons que : «le Semble-Lune» de Forest a déjà été vu par trois ou quatre mille personnes. Ceux-la s'estimeront lésés.
Mais, à la rentrée, avec tous nos lecteurs ils découvriront en exclusivité mondiale, les nouvelles aventures de Barbarella.
Les contrats viennent d'être signés, tant avec nos amis Billon que Forest.
Nous savons que le prix de douze francs, semble nous pousser vers une «élite», alors qu'au contraire nous voulons élargir notre audience.
Mais alors que le prix d'un film est de 16 francs — sans le pourboire — pour deux heures de spectacle, nous offrons, nous, six heures au moins de lecture pour 12 francs.
Nous savons aussi, qu'il faut sans cesse conquérir un nouveau public.
Car ce public existe !
Il est anormal en effet, alors que les recettes cinématographiques mondiales sont pulvérisées par les films de science-fiction, que nous soyons la seule revue de ce type existant en France.
Anormal, qu'il y ai si peu d'émission de radio et de télévision, alors que dans le domaine littéraire, des progrès incontestables, comme nous le disions par ailleurs, sont accomplis.
C'est pourquoi, nous voudrions ouvrir nos colonnes aux nouveaux talents et tenter d'influer une partie de la science-fiction vers plus de simplicité, plus d'optimisme et surtout plus d'humour.
Car il est vrai que c'est encore et malgré tout un monde trop fermé, trop ésotérique et difficile à suivre, parfois
De plus, le ton tranchant et définitif de certaines affirmations, appelle aussi peut-être un dialogue plus ouvert.
Par exemple, notre ami du «Trou du Hurleur», ne fait aucune allusion à propos de «Rencontre du troisième type» à certains aspects intéressants du film.
En effet, il présente avec quelques rares autres films de S.F. la particularité capitale à nos yeux, de parler des... «autres» avec bienveillance. Il ne sont ni une menace, ni un danger contre lequel il faut se défendre.
Le message est donc, nous semble-t-il important.
Car les «autres», ce sont aussi les voisins, les étrangers, les noirs, les juifs, les blancs, les musulmans, bref les «autres», aussi bien terrestre qu'extra-terrestre avec qui il faut tenter avec bienveillance d'établir un dialogue.
Or ce genre de «message», pour être actuel, peut tout aussi bien être admis comme étant un problème rattaché à la science-fiction.
C'est pourquoi, sans entrer plus avant dans d'autres aspects intéressants du film, nous pensons que souvent et comme dans : «l'Evénement» d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie que nous avons vécu, des avis opposés, divergeants, sur un film, un reportage ou un disque, des lecteurs ou la rédaction elle-même trouveront place dans nos colonnes.
Pierre DELMOTTE***



editorial

Science-fiction : Le mot est aujourd'hui partout : dans la littérature bien sûr, mais aussi au cinéma, dans la bande dessinée, l'expression musicale et les arts graphiques, voire plastiques. Cela s'est traduit dans notre pays par un stupéfiant développement des titres (plus de trois cent parutions annuelles) ainsi qu'une prolifération sans précédent des collections spécialisées : 2 avant 1970, une trentaine de nos jours. Or, il est un domaine où cette soudaine prospérité ne s'est pas encore fait sentir : celui des revues. Pour des raisons diverses (inexpérience ? malchance ?) tous les projets élaborés ces dernières années ont avorté dans l'œuf ou échoué sur la grève des invendus au bout de quelques mois. Plus grave encore, les phares traditionnels s'effondraient dans quelque mystérieux trou noir. Au milieu de l'année dernière, *Galaxie* disparaît. Quelques mois plus tard, notre vieil ami Emile Opta trébuche et fait vaciller l'intermittente lumière qui brille encore à la lucarne de *Fiction*.

Mais pour aussi douloureuses que soient ces disparitions, elles ne marquent en rien la fin de la science-fiction. Au contraire : elles ne font que mieux souligner la nécessité de lancer un nouveau magazine. C'est donc sain de corps et d'esprit que nous décidons de tenter l'aventure : voici le numéro 1 de *Futurs,* le magazine de la science-fiction, dont le seul titre lui promet déjà, nous l'espérons, un très brillant avenir. Pour avoir mûrement réfléchi aux échecs des précédentes revues, nous avons tout lieu de penser qu'ils étaient aisément prévisibles. Aucune d'elles n'a, en effet, réellement tenu compte de la profonde mutation qui, depuis 1970, a eu lieu dans le monde de la science-fiction française. Tout d'abord l'apparition de collections de prestige et de très haute qualité *(Ailleurs et Demain* ou *Dimensions);* ensuite, l'introduction de la science-fiction dans les collections de poche comme *J'ai lu,* le *Masque* et *Presse Pocket.* Au public frileux et fanatique des premiers temps (public dont nous fûmes) s'est donc substitué une audience très diversifiée et, par conséquent, beaucoup plus vaste.

Or ce public, sans cesse grossi par le succès des super-productions américaines comme *La Guerre des étoiles* ou *Rencontres du troisième type,* a encore beaucoup à découvrir : d'abord qu'il n'existe pas une mais plusieurs science-fiction, différents genres qu'il est de plus en plus difficile de rassembler sous une seule et même définition. Ensuite, que la science-fiction ne doit être confondue ni avec le fantastique (bien que cette littérature ait une histoire vénérable derrière elle), ni avec le prophétisme échevelé, ni avec le « réalisme fantastique » (qui affiche ouvertement ses pré-

tentions à la vérité scientifique aussi intenable soit-elle). Enfin, qu'elle est la seule forme de roman à manifester la présence (en bien ou en mal) de la science et qu'à ce titre, il s'agit de la seule littérature pleinement contemporaine et consciente des réalités de son temps.

Partant de ces considérations, on comprendra mieux, peut-être, le pluriel de *Futurs :* la science-fiction est plurielle, l'avenir l'est également. Ce magazine s'efforcera de publier, de promouvoir et d'évaluer dans toute la mesure du possible, l'approche des futurs par l'imaginaire. Depuis quelques années, qu'il s'agisse de nouvelles, de romans, de bandes dessinées, de musique, d'art et même, timidement, de cinéma, le nombre et la qualité des œuvres créées dans notre pays a atteint un niveau sans précédent; encore faut-il soutenir ce mouvement, au moins dans le domaine littéraire, en lui donnant un moyen d'expression, d'identification et de débat.

C'est, on l'imagine, le premier objectif de notre revue. A cet effet, *Futurs* a choisi d'innover dans quatre domaines :

— Tout d'abord, nous accorderons une large place aux nouvelles françaises et étrangères représentant les courants les plus divers. On a trop souvent entendu dire, ici ou là, que si les auteurs anglo-saxons avaient souvent de bonnes idées, elles étaient la plupart du temps mal exprimées; en revanche, si l'on reconnaît que les auteurs français savent écrire, on leur reproche aussitôt de manquer d'idées et d'imagination. A travers les textes que nous avons réunis dans le présent numéro et ceux que nous sélectionnerons dans l'avenir, nous entendons bien fournir la preuve du contraire.

— En ce qui concerne la partie critique, nous l'avons voulue à la fois riche d'informations et de réflexion. Ainsi, chaque numéro contiendra une étude de fond destinée à analyser tel ou tel problème relatif au genre; une rubrique, destinée cette fois non à résoudre des problèmes mais à susciter des questions : *La science-fiction en question;* une critique détaillée des principales parutions récentes, ceci afin de permettre au lecteur de faire le point au sein d'une production inégale et de plus en plus abondante; un panorama aussi complet que possible des événements en matière de cinéma, de bandes dessinées, d'arts et de musique.

— *Futurs* sera aussi un véritable magazine d'informations et d'opinion. Chaque mois, nous vous proposerons, parallèlement à la double page d'échos relatifs au domaine, un grand reportage sur tel ou tel événement ainsi qu'un entretien avec une personnalité appartenant (ou non) au milieu des professionnels de la science fiction. Notre souci d'information concernera aussi bien les nouveaux venus au genre qui pourront plus facilement y accéder grâce à notre *Petit guide de la science-fiction* et à nos séries de fiches concernant les livres clés de la SF.

— Enfin, nous accorderons une attention toute particulière à l'aspect purement graphique de chaque numéro. Outre la publication des meilleures bandes dessinées du genre, nous vous proposerons aussi un « portefolio » ainsi qu'une estampe (mot qui désormais remplacera pour nous « poster ») de l'un des maîtres actuels : Mézières, Druillet, Moebius, Billal etc.

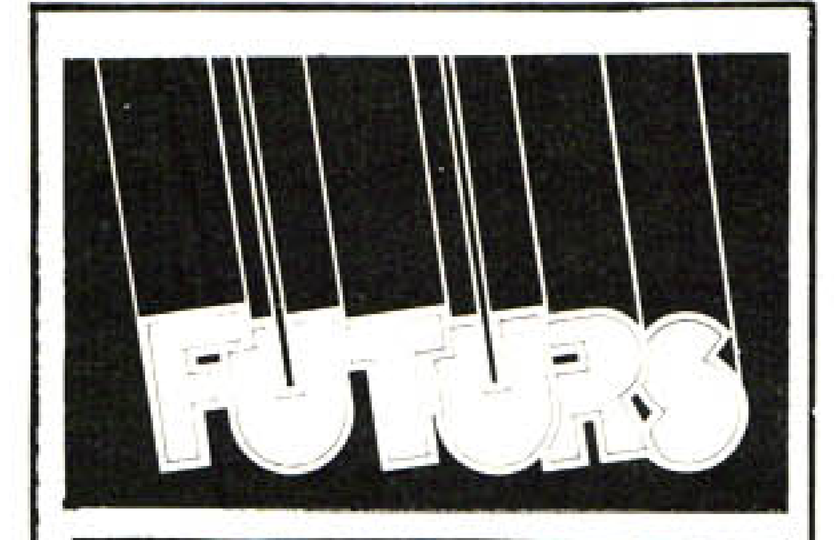
Un mot encore : l'humour ne sera pas en reste, qu'il s'agisse de textes (la page du futur) ou de dessins humoristiques de SF.

Au total, *Futurs* a l'ambition de répondre à l'attente du vaste public qui, aujourd'hui, s'est constitué autour de la science-fiction; notre sentiment profond est que, grâce à cette littérature, il pourra non seulement se distraire, mais encore se préparer à affronter l'avenir. En langue latine, *Futurs* signifie littéralement : *Ce qui doit être;* peut-être est-ce la première raison pour laquelle *Futurs* doit être. Mais surtout, un grand auteur de science-fiction, Robert Heinlein, a un jour déclaré : *« L'avenir, c'est tout ce que nous pouvons changer. »*

C'est notre souhait de contribuer à ce changement.

Voici le numéro un de *Futurs*... Un certain matin de Septembre 2062, paraissait le millième numéro. En la circonstance, on pouvait y lire en lettre de lumière, le nom de ses légendaires fondateurs, ces hommes qui, du fond d'un âge oublié, lui avaient donné naissance.

FUTURS.



Distribué par les N.M.P.P.

N° 1 - JUIN 1978

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Pierre Delmotte.
DIRECTEUR-GERANT :
Pierre Lateulère.
DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Pierre Delmotte.
COMITE DE REDACTION :
Gérard Klein - Philippe Curval - Grichka Bogdanoff - Igor Bogdanoff
Jean Claude Mézières.
CHEFS DE RUBRIQUE :
Cinéma : Jacques Goimard - Arts : Anne Tronche - Musique : Michel Asso.
REDACTEURS :
Anne Marie Borne - Michel Asso.
SECRETARIAT DE REDACTION :
Jean-Louis Sonhir.
FABRICATION :
Baudouin Altenloh.
PHOTOCOMPOSITION : MONTAGE
Compo-Press : Bd Barthélemy 11, 1000 Bruxelles (Belgique).
IMPRESSION :
Havaux, Nivelles (Belgique).
VENTE ET PUBLICITE :
Pierre Lateulère - Assistant : François Pajot.
FUTURS PRESSE EDITIONS : *S.a.r.l.*
Siège social - Direction - Rédaction - Administration - Publicité - Ventes : 70 Bd Magenta - 75010 Paris - No de Commission paritaire : en cours - R.C. Paris : 70B2429.

SOMMAIRE

S.F. echos

KOSMOS

C'est le titre du dernier album d'Isao Tomita, compositeur japonais, spécialiste des «classiques en folie», interprétés au synthétiseur. Après les *Planètes* de Gustav Holst, son avant-dernier disque, Tomita nous sert un space-cocktail: *Stars Wars*, Richard Strauss, Wagner, Honneger et Bach.

Il faut être japonais pour oser ça...

SPECIAL SCIENCE-FICTION

A suivre sur TF1, tous les dimanches à partir de ce mois, le second volet de la série *Spécial Science-Fiction* d'Igor et Grichka Bogdanoff. Six numéros passionnants au cours desquels le téléspectateur pourra découvrir quelques-uns des plus fameux thèmes de science-fiction, richement illustrés par des extraits de films caractéristiques (*La Planète des singes, Zardoz, Soleil vert, Planète interdite, Le jour où la Terre s'arrêta, La Planète sauvage,* etc.). Une série dont le premier volet, diffusé de février à avril 1978, a connu un vif succès.

DARKO SUVIN

Universitaire yougoslave, résidant au Canada et auteur d'une poétique de la science-fiction aux «Presses de l'Université du Québec», éditeur de l'excellente revue *Science-fiction studies*, a participé, le 3 mai dernier, à un débat sur son livre, animé par Gérard Klein, au centre culturel canadien, 5, rue de Constantine, 75007 Paris.

MUSEUM 1978

Projet sans précédent: à partir d'un scénario original d'Alexandro Jodorowski et d'Igor et Grichka Bogdanoff, doit être réalisé prochainement, à Paris, le MUSEUM 1978, sous la direction d'Alexandro Jodorowski. Il s'agit d'un spectacle tout à fait inédit, qui aura lieu dès le mois de septembre sous les chapiteaux de la porte de Pantin et dont sera tiré ultérieurement un film constituant la première grande production française en matière de science-fiction.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA SF

Durant la semaine du 5 au 11 juin 1978, aura lieu le troisième Festival international de la science-fiction de Metz. Parmi les invités, Franck Herbert et Thomas Dish. Parmi les français, Michel Jeury, Gérard Klein, Jacques Goimard, Igor et Grichka Bogdanoff, Daniel Fondanèche, Philippe Curval, Joëlle Wintrebert, Dominique Douay, Jacques Sadoul, Bernard Blanc, Denis Guiot, Jean-Pierre Andrevon, etc. Pour tous renseignements, écrire au bureau du Festival, 7, rue Franchet-d'Esperey, 5700 Montigny - lez - Metz.

A PROPOS DE FRANK HERBERT

Les Enfants de Dune (la suite de *Dune* et du *Messie de Dune*) a dépassé le million et demi d'exemplaires aux Etats-Unis (1,5 millions en édition de poche, chez Berkley; plus de cent mille exemplaires en édition reliée chez Putnam). L'édition française devrait sortir en septembre, chez Laffont, si Michel Demuth, le traducteur, tient ses promesses. Enfin, Franck Herbert a entrepris d'écrire un quatrième (et provisoirement dernier) volume de la série.

L'action se déroulerait longtemps après les événements décrits dans les trois premiers volumes.

ASTRONAUTIQUE

Sait-on qui a «inventé» le terme astronautique? Il s'agit de l'écrivain français Jean H. Rosny aîné, auteur célèbre de nombreux récits de science-fiction à la fin du siècle dernier.

La science-fiction et l'objet
La lecture de n'importe quel roman de science-fiction nous amène toujours à découvrir un monde, une sorte d'univers clos dont l'auteur a fixé lui-même les dimensions et les limites après y avoir disposé son temps et son espace, sa population, sa collection d'objets et même ses mythes. Reste à savoir, bien évidemment, ce qui fonde l'entière cohésion de cet univers et lui permet de «tenir» aux yeux du lecteur.

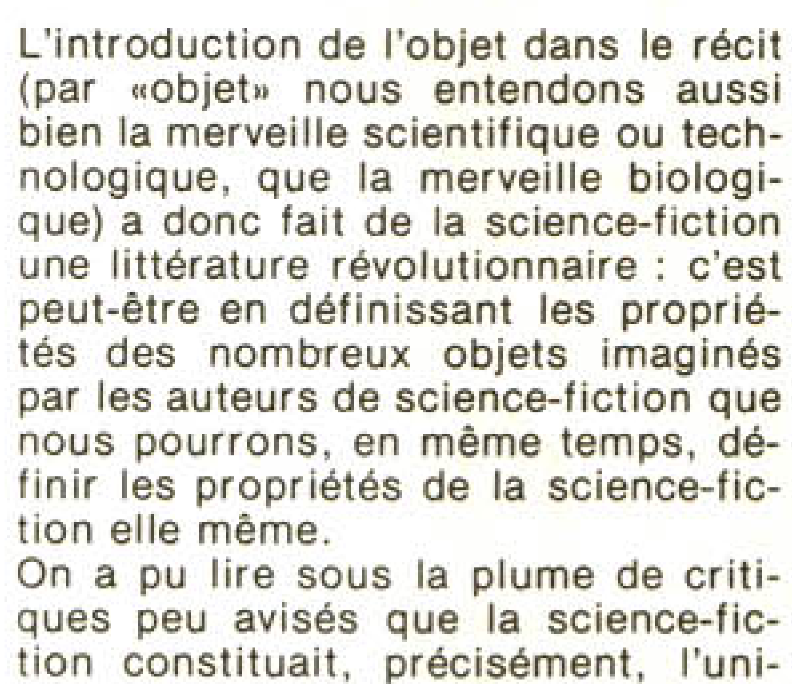
A notre sens, s'il est indiscutable que chaque œuvre de science-fiction institue un ordre qui lui est propre, ce «miracle» (donner la vie à un monde ce n'est pas rien) n'est rendu possible que par l'introduction d'objets plus ou moins extraordinaires (au temps de Jules Verne on aurait dit : «des merveilles scientifiques») grâce auxquels l'auteur pourra justifier l'existence ou le développement de situations toujours exceptionnelles. Prenons par exemple, la machine à voyager dans le temps : à entendre prononcer son nom au cours d'une conversation, le néophyte n'en tirera qu'une signification brute, aveugle, incomplète et absurde; au contraire, l'auteur de science-fiction peut donner à ce concept une vie claire du récit. Tel un Dieu (on a souvent désigné l'auteur de science-fiction sous le nom de «Faiseur d'Univers») il règne sur sa création, ramasse en un seul regard qui décide et dévoile, le destin du récit. Mais encore une fois, ce destin ne pourra pleinement se faire que par la grâce des objets conçus par l'auteur : le voyageur imaginé par Jules Verne n'aurait pas «atteint» la lune si le génial écrivain n'avait, au préalable, *inventé* son fameux obus que, très logiquement (avec peut-être un brin de raideur), il fait surgir de la gueule fumante d'un canon. Certes, on pourra toujours rétorquer que dans les romans d'espionnage ou certains romans d'aventures, les exploits des héros seraient très compromis si les auteurs ne faisaient constamment appel à des armes de toutes sortes (pistolets plus ou moins sophistiqués, mini-détecteurs, bombes miniatures, émetteurs-récepteurs ultra perfectionnés, etc) et autre gadgets qui ont donné la célébrité à James Bond tout en lui facilitant grandement la tâche.

Mais à de très rares exceptions près, tout l'art du roman d'espionnage consiste *à nous faire croire* que le héros pourrait se priver du secours des mille artifices que la technologie met à sa disposition et que, si cela s'avérait vraiment nécessaire, il pourrait toujours affronter le danger *à mains nues*. Avec la science-fiction au contraire, nous prenons rapidement conscience du fait que, sans la présence de la «merveille» scientifique, technologique ou biologique, la plupart des récits seraient — à la lettre — impossibles. Lorsque Gilbert Gosseyn par exemple, le héros imaginé par A.E. van Vogt dans *Le Monde des Non -A* (héros qui répond admirablement au qualificatif de «merveille biologique», c'est-à-dire du surhomme) en vient à dissoudre tout seul un gigantesque complot dirigé par la planète Vénus contre la Terre, on comprend bien qu'il n'aurait pu éviter la catastrophe sans secours des extraordinaires pouvoirs qu'il tire de son «cerveau second». Malgré l'extravagante variété de son armement, il est clair que James Bond ne serait jamais parvenu au même résultat car l'intrigue à laquelle il aurait du s'opposer (c'est là son sort de héros) est d'une telle ampleur que toute action de sa part eut été parfaitement dérisoire. En d'autres termes, on peut dire que les forces accumulées dans ce récit ne sont, tout simplement, *pas à sa mesure*.





LA S.F EN QUESTION !




L'introduction de l'objet dans le récit (par «objet» nous entendons aussi bien la merveille scientifique ou technologique, que la merveille biologique) a donc fait de la science-fiction une littérature révolutionnaire : c'est peut-être en définissant les propriétés des nombreux objets imaginés par les auteurs de science-fiction que nous pourrons, en même temps, définir les propriétés de la science-fiction elle même.

On a pu lire sous la plume de critiques peu avisés que la science-fiction constituait, précisément, l'univers du gadget. Sans nous attarder sur le fait qu'ils règlent un peu vite le sort de cette littérature, il nous faut préciser qu'ils commettent un contresens flagrant sur l'utilisation du mot lui même puisque, selon le dictionnaire, un gadget n'est autre qu'un objet *réel* fabriqué dans le but d'étonner ou de distraire son éventuel utilisateur. Certes, la fonction de l'objet de science-fiction est un peu comparable puisqu'elle consiste également à étonner ou à distraire le lecteur; mais l'équivalence s'arrête là car, jusqu'à plus ample informé, il n'existe nulle part sur Terre de transmetteur de matière, de ceinture anti-gravité, de croiseur interstellaire ou de machine à voyager dans le temps. Nous avons donc à faire ici à des objets purement imaginaires, isolés par définition de toute expérience réelle, mais en liaison logique avec le mouvement général du récit. Par «nature», la fusée fait implicitement partie d'une chaîne causale : elle va engendrer un ensemble d'actions solidaires et dirigées (éventuellement les efforts nécessaires à sa construction) et signifier en même temps une intention (celle de voyager dans l'espace et d'atteindre d'autres planètes). Sa seule présence au sein du récit suppose donc un monde différent du nôtre : grâce à elle, des actions encore hors d'atteinte aujourd'hui (le voyage d'étoile en étoile) sont rendues possibles et débouchent sur un ensemble de rapports nouveaux et cohérents entre l'homme et l'univers. Il nous faut bien comprendre par là que l'objet de science-fiction (la fusée, la machine à explorer le temps, le transmetteur de matière, le robot, le pistolet ionique, le mutant aux super-pouvoirs, la «découverte» qui va changer la face du monde, etc) est l'expression d'un ordre (d'un monde) tout à fait différent du nôtre et qu'il constitue à ce titre le seul pacte formel établi par l'auteur entre l'imaginaire et le réel. A l'extrême, on pourrait presque dire que les nombreux objets qui constituent un roman de science-fiction font partie d'un système de sécurité dirigé contre l'imaginaire : même engagée dans l'action la plus extravagante, la fusée *rassure* le lecteur car, grâce à elle, les héros seront soumis à certaines lois et le récit échappera (du moins en apparence) à l'influence d'un imaginaire sans limites. Lorsque Jack Williamson nous dit que le héros a besoin d'un navire spatial pour se rendre sur la planète voisine, il installe une certaine vraissemblance autour des personnages et de leurs acteurs tout en limitant astucieusement leurs pouvoirs. C'est ainsi que l'univers imaginé par l'auteur conquiert peu à peu son droit à l'existence et finit par constituer un tout auquel on ne peut qu'adhérer : en dévoilant le possible en même temps que ses limites, l'auteur donne au récit la caution formelle du réel et enferme le lecteur dans le champ de ce que les théoriciens du récit ont appellé *le vraisemblable*. Peut-être pourra-t-on mieux comprendre par là que la science-fiction se présente comme une littérature qui s'avance masquée tout en désignant son masque du doigt : il s'agit bien d'une littérature pour laquelle il est bien moins important de dire la vérité que d'être crue.

On voit donc à présent la différence qui sépare le gadget propre au roman d'espionnage de l'objet de science-fiction : alors que le premier reste sagement dissimulé dans les coulisses du récit et n'influe en aucune manière sur l'univers au sein duquel il est pris, le second s'avance au devant de la scène pour bouleverser l'ordre du monde. C'est pourquoi, bien loin de croire que l'écrivain imagine d'abord un univers au sein duquel il va ensuite disposer des objets de toutes sortes, nous serions plutôt enclins à affirmer qu'il va d'abord imaginer un ou plusieurs objets desquels naîtront ensuite des héros, un décor et de multiples actions : la présence même de ces objets induit la création de l'univers du livre et appelle l'anecdote à former son cortège de mobiles implicites.

Le rôle de la science-fiction est sans aucun doute décisif dans la mesure où elle attente au matériau de la littérature qui jouissait encore d'un privilège classique complet : l'objet. En ce sens, la science-fiction mérite mieux que toute autre le qualificatif de «littérature expérimentale» : elle vise à une mise en question exhaustive d'une idée (une idée qui devient objet dans le texte) d'où naitra toute une dimension romanesque. Sans doute, pourra-t-on dire que la science-fiction «vend la peau de l'ours avant de l'avoir tué»; mais c'est précisément par là qu'elle y gagne son originalité et joue un rôle de tout premier plan dans l'évolution générale du roman. Ici encore, il faut se rappeller le fond traditionnel sur lequel s'enlèvent les tentatives des auteurs de science-fiction : une littérature séculairement fondée comme expérience d'une profondeur : profondeur sociale avec Balzac et Zola, «psychologique» avec Flaubert, mémoriale avec Proust, c'est toujours au niveau d'une intériorité de l'homme ou de la société que le roman a déterminé son champ; à quoi correspondait chez le romancier une mission de fouille et d'extraction. La science-fiction, au contraire, vise peut-être à éliminer la profondeur pour fonder le roman en surface ou en étendue et permettre ainsi une exploration de l'univers au sein duquel est plongé le héros, sans que ce héros puisse se prévaloir d'une dimension psychologique particulière. C'est en cela que tient toute l'originalité de la science-fiction : sa profondeur n'est pas verticale (elle ne «creuse» pas) mais horizontale (elle s'avance, elle conquiert). Et c'est en cela qu'elle constitue une des plus grandes révolutions de l'histoire de la littérature.

Igor et Grichka BOGDANOFF



LES COLMATEURS

par michel jeury

Parmi les nombreuses nouvelles que Michel Jeury a consacré au thème des univers alternatifs, en voici une qui jette une lueur singulière sur deux sujets aujourd'hui d'actualité : Jules Verne d'une part et les OVNIS d'autre part.
Pour ce qui est de Jules Verne, décisif est ici, 150 ans après la naissance du maître, le retour d'un appareil de narration et, à travers lui, d'un système des objets Verniens : l'au-delà maritime, l'île cerclée de mystères, l'errance de personnage exotiques... Mais ce n'est pas seulement à une redécouverte totalement inattendue de **l'Ile Mystérieuse** *que Michel Jeury nous convie; ce qui persiste dans la mémoire après la lecture des* **Colmateurs,** *c'est cette troublante (et sommes toutes ingénieuse) théorie de l'information sous laquelle affleure ce que Michel Jeury appelle lui même un* **état du monde**, *autrement dit : une théorie de l'univers.*
A l'époque où Michel Jeury a écrit le texte qui suit, il ne pensait pas que les OVNIS pouvaient avoir une origine extra-terrestre. Aujourd'hui il a changé d'avis, mais trop tard : voici **les Colmateurs.**

LES COLMATEURS

Voiles carguées, le *Dehekahar* avançait à la force de son moteur. Les quatre voyageurs avaient déjà parcouru plusieurs centaines de miles dans l'Océan Indien. Jimenez jouait au capitaine. Barano dormait dans la minuscule cabine. Le noir Ney Varagan tenait la barre. Et David, unique passager du bateau, était assis à l'avant et scrutait l'horizon.

Ney Varagan affirmait que Lohenwa, l'île mystérieuse, était maintenant proche.

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Une voix mécanique criait les Quatre Commandements dans la tête de David. Et ces mots, tant de fois entendus, tant de fois répétés, étaient le seul lien que le chef de division David Nadun gardait avec la réalité.

Fixez! Balayez! Pro... Il dut faire effort pour revenir au canot qui l'emportait.

Fixez! Ba...

La mer révélait maintenant des profondeurs glauques et angoissantes. On eût dit qu'un ciel couvert de gros nuages en fuite se reflétait sous l'eau. Mais le ciel, au-dessus de l'embarcation était clair, pur et vide. Lohenwa se trouvait, disait-on, à l'extrême sud de l'archipel des Maldives. Et comme le *Dehekahar* filait vers le sud-ouest, il n'y avait aucune terre droit devant.

Lohenwa, c'était à peine quelques centaines d'hectares de sable et de rocher, peuplés surtout d'oiseaux et de coquillages, avec une cinquantaine de lépreux et une poignée d'aventuriers... qui aurait songé à inscrire ces sept lettres sur une carte, au temps de Jules Verne? Afin de guider quels voyageurs? Mais pour des demi-forbans en quête de repaire, l'île constituait une base parfaite.

Le *Dehekahar* louvoya, toujours guidé par la main précise du Noir, s'engagea dans un chenal presque invisible, qu'un Terrien n'eût pas soupçonné... David ne distinguait ni banc ni chenal et il n'apercevait toujours pas Lohenwa que Ney Varagan et Jimenez cherchaient maintenant d'un regard inquiet, dans la brume violette, la main en visière au-dessus des yeux.

— Par Nemo! s'exclama Jimenez. Il faut être un vrai requin pour aborder cette salope d'île! Un vrai requin, ah, ah.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, commença David.

Les deux Espagnols le regardèrent sans aménité. David préféra se taire et il regretta les deux cent cinquante arabos qu'il avait payés pour le voyage. Varagan eut un rire moqueur.

— Vous me laisserez à l'Hôtel Lion le plus proche! dit David.

Barano qui venait de se lever eut un grognement de mauvaise humeur. Il se mit à préparer quelques brasses de chaîne pour ancrer. Lohenwa venait enfin de surgir, nimbée d'un brouillard pâle, à deux ou trois encâblures du bateau. Longtemps après, le Noir répondit à David:

— Au sujet de l'hôtel, camarade, tu n'auras qu'à demander au capitaine Komer. C'est lui l'hôtelier de Lohenwa!

David Nadun avait rencontré ce trio bizarre, grâce aux indications d'un fonctionnaire de la Gulf Union, avec qui il s'était lié lors d'un séjour à l'ashram de Ramaville. La description d'Ahmed Gupta était fidèle. De loin, dans un bar de Trivandéram, il avait reconnu Juan Jimenez — trapu, chauve, calme, sans âge — puis Pablo Barano - grand, musclé, velu, bronzé... Enfin, le jeune Noir, Ney Varagan, mince, beau, fort et souriant, ses mains puissantes, son regard intelligent et froid...

Les trois hommes étaient-ils des associés égaux? Jimenez donnait parfois l'impression de commander les autres. Barano prenait volontiers des intonations de chef né; mais le plus souvent l'initiative semblait revenir à Ney Varagan.

Jimenez avait fixé le prix de l'excursion, pension comprise, retour à la grâce de Dieu (s'il existait): deux cent cinquante arabos, le prix d'un billet de superjet pour Paris et les deux tiers de la fortune présentement détenue par David Nadun.

Mais David voulait voir Lohenwa.

L'île mystérieuse était minuscule, sablonneuse au sud, sur le rivage où les voyageurs avaient débarqué, rocheuse à l'ouest et au nord, dans la zone réservée aux lépreux. La végétation n'y était pas belle ni abondante. Quelques cocotiers croissaient pourtant sur le plateau central, large d'environ un kilomètre. Heureusement, les poissons pullulaient dans les criques, et les côtes étaient riches en coquillages d'espèces diverses.

Jimenez et Barano pratiquaient un négoce très prospère: celui des armes. L'île devait leur servir de dépôt. Il était question dans l'histoire d'un cargo qui venait décharger ses fusils à radiation, ses lasers et ses grenades atomiques...

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

De la pointe de ses doigts brunis par le tabac, le chef de division de colmatage David Nadun pianota sur son front plissé et brûlant. Il n'était pas en plongée de colmatage. Il se contentait de suivre un vieux movid. Et pourtant...

Movid: spectacle-action hautement sophistiqué, réalisé à l'aide d'un psychord, utilisant la suggestion subliminale, la

spectateur a généralement l'impression d'être mêlé aux personnages du récit et de prendre part, plus ou moins, à l'action.

Certains psychiatres ont accusé les movids d'être à l'origine de troubles mentaux de type schizoïde ou hallucinatoire.

Et certains géoprogrammateurs pensent que les movids auraient pu être à l'origine des «brèches fines» par lesquelles les éléments «légers» ou «captateurs» ont commencé à s'infiltrer dans le réel présent vers la fin du XXIVe siècle.

...*L'île mystérieuse* était un movid d'aventures, comme David en avait vu cent ou plus, sur l'*Anneau*, aux Archives ou sur Géosud Base 5. Une fois de plus, le mécanisme de la projection avait joué parfaitement. David ne se trouvait plus au creux de son fauteuil gonflable mais au pays du rêve standard, avec les héros d'une histoire bâtie environ un siècle plus tôt par des techniciens de la création, sous



la houlette d'un ordinateur spécialisé, moins qu'à moitié inventif.

David Nadun marchait sur le sable blanc de l'île, en compagnie d'un inquiétant trio de trafiquants d'armes. Il interrogeait maintenant Ney Varagan sur la vie à Lohenwa. Mais Jimenez intervint:

— Oui, camarade, on habite ici avec quelques lépreux et le capitaine Komar!

— Vous avez dit Komar... pas Nemo?

— Que la Vierge me bénisse! s'écria Jimenez. C'est bien Komar. Komar le Sombre...

Pour la première fois depuis que David l'avait rencontré, le Noir se mit à rire, à pleine gorge, les yeux hors de la tête.

Mais moi, gronda-t-il, je suis plus sombre que le Sombre!

Par Nemo! songea David, ça ne colle pas avec Jules Verne, même revu et corrigé par n'importe quel faiseur de movids!

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Fixez! Balayez! Le chef de division David Nadun fixa et balaya les images qui l'envahissaient mais qui n'existaient que dans sa tête et il se retrouva dans son fauteuil.

Il se frotta les yeux, rassembla ses souvenirs. Il soupçonnait les lépreux de Lohenwa d'être en réalité (en réalité?) des victimes d'une guerre mystérieuse, qui souffraient de la maladie des radiations... Mais il ne devinait pas le rôle du capitaine Komar, Komar le Sombre?

Quel que soit le danger, il lui fallait plonger encore pour pouvoir faire son rapport au géoprogrammateur Jonathan Groomb...

La maison des aventuriers se trouvait à cent pas de la berge. C'était une vieille carcasse de navire, démâtée, à demi enfoncée dans le sable et cernée par une barrière de bois. Carlos, un gros dogue aux babines pendantes accueillit les voyageurs par quelques grognements affectueux et bourrus. Jimenez lui demanda d'une voix rude s'il n'avait pas mangé ses provisions. L'Espagnol accompagna sa question d'un mouvement expressif des machoires.

— Il n'a même pas touché à son poisson séché! vociféra Jimenez. Regarde-moi ce sac à graisse! Tu as été bouffer chez le capitaine Komar, hein? Bouffer de l'homme!

— Le capitaine Komar donne de la viande humaine à votre chien? demanda David. Où la prend-il donc?

— La viande humaine ne manque pas ici! fit Barano.

— Qui est Komar?

— Un fou qui se prend pour le maître de Lohenwa! dit Varagan.

— Que la Vierge me pardonne! fit Jimenez. Il n'est pas fou et je le regrette.

— Je voudrais le connaître, fit David.

Puis, aussitôt, il pensa: *danger!*

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Une touche placée sur l'accoudoir de son fauteuil, lui permit de couper la projection. En même temps, il appliquait, d'instinct, les Quatre Commandements. Un grand voile de lumière se déploya à l'intérieur de la movisphère et s'éteignit lentement. David *fixa* le vide obscur qui avait succédé à l'explosion lumineuse. Il *balaya* quelques images persistantes. Il *projeta* le décor neutre d'une salle de Géosud Base 5 et il chercha en vain une brèche à *colmater*... Aucune brèche.. C'était presque dommage.

Il redevint conscient peu à peu. Il était le chef de division David Nadun et il venait de suivre quelques séquences d'un movid d'aventures, tiré d'un roman de Jules Verne:

●●●

L'île mystérieuse. Un movid considéré comme très suspect par les analystes, d'où son intervention. Et les analystes n'avaient pas tort!

Ce movid était sans nul doute *envahi*. Le suivre jusqu'au bout aurait pu être dangereux. Même pour lui, un colmateur chevronné. Peut-être fallait-il ordonner la destruction de tous les exemplaires existants. Ou de tous ceux qu'on retrouverait... Il le fallait sans doute, mais David était sûr que cela ne servirait à rien. Pour une brèche colmatée ici, deux ou dix s'ouvraient ailleurs, dans l'espace ou le temps ou qui sait quoi. Il regarda sa montre. Il devait rencontrer le géoprogrammateur Groomb dans une heure seulement. Il s'accorda un moment de réflexion.

Il avait lu toute l'œuvre originale de Verne. Ou presque...

Les livres étaient peu perméables à l'invasion. Du moins pour le moment, pensa David. Rien ne prouve que des brèches ne sont pas en train de se produire dans quelque roman ignoré, au fond d'une bibliothèque oubliée... L'œuvre de Jules Verne semblait une voie de pénétration privilégiée des *éléments légers*, surtout à cause des nombreux movids qu'on avait tirés de ses romans, dans le deuxième quart du siècle dernier, à l'occasion du cinq-centenaire de sa naissance. En fait, il s'agissait le plus souvent d'adaptations très libres et fortement modernisées...

La Lohenwa du movid n'avait rien à voir avec l'île mystérieuse de Jules Verne. Mais il ne servait à rien de comparer l'intrigue du roman à celle du film. Il aurait fallu posséder le script du movid. Les Archives de l'Anneau pourraient peut-être le retrouver. De toute façon, c'était du travail d'analyste, non de colmateur. Et David n'avait nul besoin du script pour sentir que cette *Ile mystérieuse* était complètement envahie.

A la porte, une plaque clignotante indiquait: *Géoprogrammateur John Grant*. John Grant? Un nom un peu trop vernien. Et le géoprogrammateur que David allait voir s'appelait Groomb... Bon Dieu!

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Même ici, au cœur de l'impénétrable Géosud Base 5... Après vingt ans de pratique, la technique de colmatage était pour David tout à fait instinctive. Il fixa la plaque envahie. Il balaya le nom «John Grant». Il projeta à la place: *Jonathan Groomb*. Il colmata soigneusement la brèche floue ouverte dans le décor environnant, le couloir, la porte... La porte qui s'ouvrit devant lui. L'opération n'avait pas duré plus d'une seconde. La rapidité d'action était le secret du colmatage. Il le répétait sans cesse à ses aspirants. Dix secondes pour repérer un mirage, pour le chasser, pour mettre en place l'image réelle et pour fermer la brèche? Oui, eh bien, c'est dix fois trop!

Au fond de lui-même, il n'y croyait plus, mais les jeunes n'avaient pas besoin de le savoir. Fixez, balayez, projetez et colmatez, mes enfants, c'est la vie...

— Je viens d'écouter votre rapport codé, dit Jonathan Groomb. Il semble que nous ayons vraiment affaire à une nouvelle forme d'invasion, Nadun?

— En somme, des éléments ultra-légers? suggéra David.

— Et fortement captateurs...

Le géoprogrammateur était un homme trapu, avec un visage carré et une épaisse barbe noire. On le voyait rarement sourire; mais un géoprogrammateur ne sourit pas. Un chef de division non plus, d'ailleurs.

David s'assit et Groomb regarda ses ongles comme s'il craignait de les voir envahis par des griffes de chat ou des sabots de cerf.

— Donc, pas de doute!

— Aucun doute, fit David. Je ne sais pas d'où vient ce movid, mais c'est une vraie passoire.

— Une enquête est en cours pour préciser son origine.

— Il y a une copie aux Archives?

— Oui.

— Les analystes vont travailler sur tout ça?

— Qu'en pensez-vous, Nadun?

— Il y a des risques. Les analystes ne sont pas des colmateurs, même s'ils ont une bonne formation théorique. Moi, je détruirais l'exemplaire que nous avons ici. Bien que ce soit un peu dommage.

— Pourquoi dommage?

— Cette île de Lohenwa me plaît assez. J'aimerais savoir qui est au juste le capitaine Komar...

— Nous ne pouvons pas nous permettre de détruire un vecteur envahi sans l'avoir étudié.

— Je sais. Le géoprogrammateur général est convaincu que les brèches sont dues à une action concertée de quelques mystérieux ennemis. Il veut que tous les vecteurs envahis soient analysés de façon approfondie, dans l'espoir d'identifier l'adversaire...

— C'est ça. Qu'est-ce que vous en pensez, vous?

— Vous connaissez mon opinion, Monsieur le géoprogrammateur. Ce n'est pas un secret. Je crois que l'invasion est due à un gigantesque déséquilibre psychosociologique. Ou, si vous préférez, c'est un phénomène provoqué par la pollution de l'infosphère terrestre!

— Vous me l'avez dit. Mais si on creuse un peu votre idée, elle signifie que nous sommes tous fous. Voilà l'inconvénient.

— Je ne suis pas d'accord. Je comparerai plutôt l'invasion à la fièvre. La fièvre est une tentative de l'organisme pour lutter contre la maladie. L'infosphère est malade. Elle lutte par l'invasion.

— C'est un point de vue peu orthodoxe. Mais vous êtes un excellent comateur et... Ah, autre chose, Nadun. J'ai une mauvaise nouvelle pour vous.

David ferma les yeux. Puis les rouvrit et regarda Groomb d'un air sarcastique. Fixez! Balayer! Projetez! Colmatez! Une seconde ou deux, il joua à traiter son supérieur comme un mirage. Il se projeta à sa place. Mais il ne put colmater la brèche inversée. La réalité revint au galop. C'était quand même un demi-succès.

— Je vois, dit-il. Mon stage de géoprogrammation est remis à des jours meilleurs. Une fois de plus. La dernière, car je ne ferai pas d'autre demande.

— Vous renoncez? C'est peut-être mieux. Je vous répète ce que je vous ai toujours dit. Vous êtes un colmateur hors ligne et un des meilleurs chefs de division que je connaisse; Mais vous êtes un homme d'action. Vous n'êtes pas un concepteur ni un organisateur. Je ne vous vois pas...

David se leva.

— L'affaire est entendue, monsieur. Je ne vous ennuierai plus avec ça.

— Il se peut que j'aie une mission intéressante pour vous, bientôt.

Avant de sortir, David se retourna.

— Je dois vous avouer que je suis très pessimiste pour l'avenir.

Il se retrouva à la porte de son appartement sans avoir eu conscience de changer d'étage. Géosud Base 5 comptait vingt-six niveaux. C'était une île artificielle qui flottait dans l'Atlantique, entre l'Afrique et l'Amérique du Sud... La lumière jaillit à son entrée dans le studio aux murs gris, éclaira les meubles d'un rustique douteux que Maria avait choisis et qu'il détestait. Le divan était défait et les draps pendaient comme des loques sur le tapis rouge, usé et sale.

— Qu'est-ce que j'ai bien pu faire? demanda-t-il tout haut. C'est un coup sur la tête, une cuite ou quoi?

Puis il se souvint: le movid envahi. Après avoir assisté à la projection d'un vecteur contaminé, on restait toujours déphasé pendant quelques heures. Le phénomène se manifestait par des crises de plongées qui n'étaient pas sans risque...

Maria n'était pas là et elle n'avait laissé aucun message. Il avala un comprimé de normostat avec un demi-verre d'eau du robinet qui avait un goût de saumure. Une station de dessalement en panne , peut-être. Ou une nouvelle forme d'invasion... Il erra un moment, sans but, dans les deux pièces où régnait une chaleur suffocante. S'il avait été géoprogrammateur, il aurait eu six pièces, ou huit, ou dix. Mais les géoprogrammateurs appartenaient à la classe dirigeante planétaire. Il y avait une solution de continuité entre leur caste et la hiérarchie des colmateurs.

David Nadun savait que sa carrière plafonnait. Il ne posséderait jamais un appartement de six pièces à la base Géosud. Mais... Eh bien, il pouvait toujours s'offrir une brèche!

Il fouilla dans sa bibliothèque avec l'espoir de trouver un livre de Jules Verne. Il devait en avoir un ou deux. Impossible de mettre la main dessus. D'ailleurs, ça n'avait aucune importance. Jules Verne n'était pour rien dans l'invasion. Il n'était qu'un imagineur parmi d'autres.

Le téléphone sonna. Il répondit en maugréant.

— Ney Varagan? demanda son interlocuteur.

Il avait une voix rude et un accent étranger.

— Quel Varagan? demanda le chef de division Nadun.

— Vous êtes bien Ney Varagan, le pilote?

— Non. Varagan est un Noir, dit-il. Il se trouve que je suis blanc. Et pas plus fier pour ça.

— Tu veux rigoler ou tu te fous de moi? maugréa l'inconnu en coupant la communication.

David haussa les épaules. Les brèches phoniques étaient considérées comme peu dangereuses; elles étaient aussi très difficiles à colmater. Il décida de laisser courir.

Il baissa machinalement les yeux sur ses mains. Noires! Fixez! Balay... Non. C'était le moment de s'offrir une brèche à la santé du géoprogrammateur Groomb! Il courut se regarder à la glace de la salle de bains. Il était noir. Il était un jeune Noir, grand, mince, musclé — et beau, incroyablement beau. Ney Varagan...

Il aurait pu balayer l'image, coller sur le miroir son portrait de quadragénaire blême, aux traits tirés et aux yeux bouffis, en une seconde à peu près. Plus une seconde pour colmater le décor. Facile. Mais à quoi bon? Il accepta d'être, pour quelques secondes ou quelques minutes, Ney Varagan.

Faute professionnelle grave. Refus de colmatage par un colmateur de haut rang: de quoi se retrouver pour le restant de ses jours aux danaïdes subjectives! Mais on verrait bien...

La lumière s'éteignit. David se heurta à un objet dur et perdit l'équilibre. La lumière s'alluma. Il se releva en massant son genou douloureux. Maira était devant lui, nue, les cheveux tombants, les seins dressés, attirante et moqueuse.

— Qu'est-ce qui se passe, David chéri? Tu ne fais que parler en dormant! Tu deviens somnambule ou quoi?

— Mais je ne dormais pas!

— Tu es *très* fatigué, n'est-ce pas, chéri?

— Oui, je suis fatigué, reconnut David. Je suis un peu découragé, aussi.

— Ton stage?

— Essaie de te faire à l'idée que je ne serai jamais géoprogrammateur.

— Oh!

Il se jeta à plat ventre sur le lit, cacha sa tête dans le creux de l'oreiller. Quelque chose de tiède et visqueux toucha sa main pendante. Il se retourna en hurlant.

— Un chien! Qu'est-ce qu'il fout ici, ce sale clebs?

Hein, quoi, un chien dans un appartement de l'Ile Standard? Ile Standard... non... je confonds avec un truc de Jules Verne!

Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez! C'est une brèche... Le chien refusa de disparaître. Quelque chose ne marchait pas. Par Nemo!

— C'est moi qui l'ai amené! dit Maria d'une voix pensive.

— Comment? Où l'as-tu trouvé? Que...

Non, c'était impossible. Le gouverneur Bikerstaff ne tolérait pas d'animaux sur Standard Island... sur Géosud Base 5! Maria était-elle aussi envahie?

David éclata de rire.

— Ce n'est pas un chien d'appartement, par Enoch!

Carlos était un grand dogue efflanqué, avec un regard fuyant, une oreille cassée et la peau du dos couverte de plaques eczémateuses...

— Il pue, chérie. Il pue la charogne. Fous-le à la porte puisqu'il t'obéit!

Le chien parut comprendre; il partit se coucher sous un meuble, une sorte de bahut en imitation de rustique ancien. Un objet qu'il dut accrocher au passage s'abattit bruyamment sur le parquet. Puis un autre par dessus. David contempla les fusils d'un regard haineux. Mais il ne tenta pas de balayer la scène ni de colmater le décor.

Il *se payait une brèche*, comme disaient les colmateurs dans leur jargon.

— Bon Dieu, d'où vient cet attirail?

L'odeur de Carlos lui soulevait l'estomac. Je vais être malade! pensa-t-il. Un chef de division qui dégueule à cause d'une brèche méphitique... De quoi rigoler jusqu'à Géonord Base 11!

Le téléphone sonna. Attention, David Nadun, tu n'as que deux secondes pour... Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Il existait un double lien entre le chien et les fusils. Lohenwa, d'abord, Carlos et le trafic d'armes; puis un lien sémantique, dans la vieille expression «chien de fusil». Fixé, mon vieux! Et maintenant, au diable! La bête et les armes disparurent en même temps. David badigeonna mentalement la brèche, sans forcer, en appuyant sur la touche du comset.

●●●

L'hélice de navire, symbole du gouverneur, le géoprogrammateur de premier rang, Jack Simcoe, apparut sur l'écran. Le visage de l'homme demeura caché dans une ombre vert bleu.

— Ici le gouverneur, Nadun.

— A vos ordres, Monsieur.

— Il paraît que nous sommes envahis. Qu'en pensez-vous? Est-ce grave?

— Votre nom est-il Simcoe, Monsieur le Gouverneur?

— Quoi? Mon nom? Bien entendu, je m'appelle Jack Simcoe! Je...

L'écran s'éteignit. David se rappela que le nom du gouverneur était en réalité Adam Reith. Par Nemo! Nous sommes envahis...

L'écran se ralluma. Le gouverneur se montra, clignant les yeux, le front plissé. Il fourragea dans sa barbe blonde et dit:

— Très bien, Nadun. Tout le monde sait que je m'appelle Kiku Abendsen. Il y a des brèches un peu partout. Je vous mobilise donc. Qu'allons-nous faire?

— Je connais au moins une source de contamination, fit David. Quoi que le géoprogrammateur général puisse en penser, il faut détruire immédiatement, au laser, les cristaux-processeurs d'un movid intitulé *L'Ile mystérieuse!*

— Encore Jules Verne!

— Un Jules Verne que l'auteur n'aurait certainement pas reconnu.

Le movid le plus pourri que j'aie jamais vu!

— Merci, dit le gouverneur. On va faire ce que vous dites. Quoi que le géoprogrammateur général puisse en penser! Après tout, il y va de notre sécurité. Je vous attends dans un quart d'heure, niveau 23, poste 1!

Kiku Abendsen ou Adam Reith, ou Jack Simcoe, enfin le patron de la base 5, quel que fût son nom, coupa la communication, et David courut au bar de son bloc-cuisine pour se verser un verre de kakelune.

Il s'offrait le luxe de jouer sur les deux tableaux. D'un côté, il était le chef de division Nadun, colmateur intransigeant qui n'hésitait pas à demander la destruction d'un matériel contaminé, malgré les consignes officielles. D'un autre côté, il était ce vétéran désabusé qui se payait une brèche à l'occasion et prenait plaisir à se mettre dans la peau d'un jeune Noir, play-boy et aventurier.

Mais il y avait pire. Désormais, le vecteur de contamination n'était plus le movid; c'était lui-même. La plupart des théoriciens niaient le phénomène car ils ne pouvaient l'expliquer. David avait acquis la certitude que le cerveau humain pouvait servir de vecteur d'invasion, aussi bien que n'importe quel support électronique, magnétique ou cristallique... Mieux valait pour lui que les autorités de la base ne fussent pas conscientes du danger qu'il représentait. Le géoprogrammateur général aurait peut-être eu moins de scrupules à faire passer au laser un colmateur encombrant qu'un movid vieux d'un siècle!

Maria dormait d'un sommeil profond. Réaction assez courante après une invasion, surtout la première fois. David s'habilla, prit son colt de colmatage et sortit.

On était le 26 octobre 2426, dans la mesure où l'on pouvait se fier au calendrier. L'invasion de la nuit n'avait pas eu de suite. Le movid fautif avait été lasérisé. Le nom du gouverneur de Géosud Base 5, Paul Haderach, avait été affiché partout, afin de prévenir toute nouvelle tentative d'invasion par la tête.

On avait été informé d'une manière officielle de la perte de Géosud Base I. Les colmateurs savaient depuis longtemps que cette île, envahie en 2417, était pourrie jusqu'à la moelle et sans doute irrécupérable. David avait participé à deux assauts en 2418; il avait conduit une vaine opération de reconnaissance en 2425. On se demandait comment la base, ou ce qu'il en restait, pouvait encore tenir sur l'eau. Et aussi pourquoi le géoprogrammateur général ne la faisait pas couler par les satellites...

Lorsque David arriva à son cours, à l'étage 14, c'était le grand sujet de conversation des aspirants. Il en conclut que les jeunes n'avaient pas eu connaissance de l'invasion de la nuit. D'ailleurs, de nouvelles informations au sujet de l'ex-base I étaient arrivées et lui-même les ignorait encore. On avait réussi à amener l'île à proximité de la côte, dans le secteur géoprogrammé 944, et on l'avait échouée sur des hauts fonds. A partir de là, les supputations fusaient. Les aspirants, une quinzaine de garçons et une douzaine de filles, entourèrent le chef de division pour l'interroger.

«Qu'est-ce que vous pensez de ça, Monsieur? On va la détruire? Non, si on avait voulu la détruire, on ne l'aurait pas amenée à la côte... Croyez-vous qu'on va tenter un nouvel assaut? S'il y avait un assaut, est-ce que vous pourriez y participer, Monsieur le chef de division? Et nous? Et nous? Si on faisait une demande, est-ce qu'on aurait une chance? Est-ce que...»

Une tunique dorée de géoprogrammateur se montra à la porte de la salle.

— Fixez! cria David.

— Balayez! reprirent en chœur les élèves, avec le geste habituel du bras droit. David remarqua une fille qui avait balayé avec le bras gauche, et il se demanda si cette erreur était tout à fait involontaire.

— Projetez! dit mollement le géoprogrammateur Jonathan Groomb. Les aspirants scandèrent le quatrième Commandemant en claquant des mains avec un bel ensemble.

— Je suis venu pour vous dire de n'attacher aucune importance aux rumeurs d'invasion qui circulent ici et là...

Jonathan Groomb observa les jeunes recrues d'un regard terne et ajouta:

— Mes amis, il n'y a pas un bouton de guêtre pourri dans cette base! Toute allusion à quelque chose de ce genre pourrait valoir à son auteur une heure de pilori subjectif!

— Avec branchement? demanda une fille.

Le géoprogrammateur chercha des yeux l'aspirante.

— Avec branchement, confirma-t-il. Et si ça vous arrive à vous, je me brancherai avec plaisir.

Un éclat de rire général répondit à cette fine plaisanterie et l'atmosphère se détendit.

— Je m'occupe personnellement de recenser les volontaires au cas où un assaut serait donné à la base I, dit Groomb. Il se peut qu'un certain nombre d'aspirants soient de la fête. Qui *n'est pas* volontaire ici?

Seule la fille qui avait déjà interrompu le géoprogrammateur leva la main.

— Très bien, miss. Vous pouvez foutre le camp d'ici tout de suite. Incidemment, je vous signale que le secteur 944

est bourré d'usines de nourriture et de dessalement. On vous déposera en passant!

Il se tourna vers David.

— A propos, ma demande s'applique aussi aux vétérans, même chefs de division!

— A vos ordres, Monsieur le géoprogrammateur! fit David en prenant la position du premier Commandement.

Après cet incident, il n'était plus question de faire un cours normal. David s'installa au milieu des aspirants et se mit à feuilleter des notes manuscrites. L'écrit était considéré comme le support le moins réceptif à l'invasion. En outre, il n'était jamais un vecteur direct... Le chef de division fumait beaucoup. Quand il eut allumé sa troisième shumway de la séance, les élèves s'enhardirent jusqu'à l'imiter. La salle baigna bientôt dans une fumée propice aux mirages. Mais aucune brèche n'apparut.

David raconta quelques-unes de ses expériences de colmatage. Il répondit à un certain nombre de questions. L'humeur générale fit que l'on s'orienta vers un historique de l'invasion et du colmatage. David rappela que les premiers «éléments lourds» s'étaient infiltrés au début du siècle dernier. Une panzerdivision allemande au grand complet, issue du milieu du XXe siècle, était apparue dans la région du Cap. Mais, selon certains historiens, les phénomènes d'invasions et de brèches avaient commencé beaucoup plus tôt, pour ainsi dire dès la naissance de l'info-sphère planétaire.

L'info-sphère s'était constituée pendant et après la deuxième guerre mondiale (1939-1945), à cause de l'utilisation massive de la radio. Puis la télévision avait commencé à se répandre. On était entré dans l'ère des mass-media... et des objets volants non identifiés! Les fameux OVNI étaient sans nul doute les premiers envahisseurs de l'info-sphère terrestre. Leur origine restait énigmatique; ils s'apparentaient plus aux éléments légers actuels, aux «imaginaires» issus des movids ou d'ailleurs, qu'aux éléments lourds, aux «reflux historiques» du siècle dernier. Les éléments lourds n'étraient pas captateurs: les panzerdivisionen germaniques, les cuirassés japonais, les blindés du Pacte de Varsovie, les escadres volantes du Strategic Air Command ne trompaient personne. Personne ne les prenait pour réelles, à part un plaisantin ou un schizophrène qui avait reçu chez lui le général Sepp Dietrich... Déjà au XXe siècle, des témoins avaient eu des contacts avec les hommes verts ou bleus des soucoupes volantes; certains racontaient de bonne foi des histoires d'enlèvement ou d'agression; des traces de passage des appareils envahisseurs étaient relevées...

— C'est bien ce que nous appelons aujourd'hui le *pourrissement*, précisa David. Les éléments légers, ultra-pénétrants, s'infiltrent dans la réalité, à partir de ce qu'on appelle les «vecteurs», et ils laissent parfois des traces durables de leur invasion dans les êtres et les choses... Actuellement, des brèches d'un type nouveau apparaissent. Elles sont produites le plus souvent par des vecteurs du genre vernien, notamment les movids du cinq-centenaire, tournés vers 2325-2330. Elles sont très riches en imaginaires purs, qui n'ont pas grand-chose à voir avec Jules Verne, et la force de captation de ces éléments est considérable. Il semble aussi qu'une certaine résistance au colmatage caractérise certains éléments légers. Je me demande donc si le changement de style de l'invasion n'est pas dû, tout simplement, à notre action. Si l'on compare les brèches qui apparaissent de nos jours dans l'info-sphère avec les grandes invasions du passé, ce qui est frappant, c'est la cohérence de ces dernières face à l'incohérence actuelle. Par exemple, la grande vague d'OVNI de 1980-1990 était un phénomène aussi vaste, aussi important que l'invasion contemporaine d'imaginaires. Mais à l'époque, le colmatage n'existait pas. Les soucoupes volantes et les extraterrestres de tout poil pouvaient alors se manifester sans aucune répression. D'où la cohérence des apparitions. Maintenant, les éléments envahisseurs sont pourchassés partout et sans arrêt. Pour pénétrer dans une info-sphère aussi protégée que la nôtre, ils sont en quelque sorte obligés de changer constamment de forme, d'apparence et de vecteur. L'invasion est un phénomène de plus en plus complexe et subtil...

— Vous avez parlé des OVNI, intervint un aspirant, et vous avez dit que l'info-sphère n'existait que depuis le milieu du vingtième siècle. Mais les fantômes, la hantise, toutes ces choses qui se manifestent depuis que le monde est monde, ou presque, est-ce que ce ne sont pas aussi des brèches, des invasions, des troubles de l'info-sphère?

— Vous avez raison, répondit David qui était d'humeur conciliante. L'info-sphère moderne est née effectivement au XXe siècle, avec les mass-media, et surtout avec la télévision et l'informatique. Mais, au sens large, l'info-sphère peut être considérée comme une sorte de couronne psychique recouvrant la biosphère. Pendant les deux premiers millénaires de notre ère, il existait une info-sphère d'essence religieuse, qui était envahie par les fantômes et des phénomènes de ce type. On peut dire que les exorcistes étaient les ancêtres des colmateurs. Leurs techniques semblent peu rationnelles, mais elles avaient peut-être une certaine efficacité dans une info-sphère religieuse!

David regarda sa montre d'un air pensif. La fin du cours était arrivée, et même un peu dépassée. Il n'avait pas le courage de lancer les Quatre Commandements qui terminaient de façon rituelle chaque séance. Ces mots qu'il avait prononcés avec conviction pendant vingt ans, cette technique qu'il avait appliquée tant de fois sans hésitation, lui semblaient tout à coup dépourvus de sens, périmés et néfastes.

La jeune fille qui avait déjà interpelé le géoprogrammateur et qui avait refusé d'être volontaire pour le secteur 944 leva la main. David lui sourit, attendant sa question avec un certain plaisir et pas mal d'anxiété.

Vous tous, les colmateurs, les géoprogrammateurs et je ne sais qui, dit-elle, vous vous comportez comme si vous étiez les anges du bien, chargés de balayer le mal qui envahit notre monde. *Vade retro Satanas*? C'est bien ce que disaient les exorcistes, vos ancêtres, hein? Et qu'est-ce qui se passerait si on arrêtait la répression? Je veux dire si on arrêtait de repousser les forces et les images qui essaient de pénétrer dans notre monde?

C'était une question que David se posait parfois. Une question qu'il se posait de plus en plus souvent, surtout depuis la nuit dernière. Qu'est-ce qui se passerait si les colmateurs se mettaient en grève et si on laissait les mondes imaginaires envahir toute la réalité?

Serait-ce l'utopie ou la mort?

En tout cas, la planète ne cesserait pas de tourner!



— Allez donc faire un tour au secteur 944, dit-il. Vous verrez peut-être les héros de Jules Verne démolir les usines de dessalement... bien que ça ne soit pas leur genre!

Les troupes de la 77e division de Colmateurs de Marine se tenaient à la lisière d'une forêt tropicale, déployées en deux ou trois lignes confuses.

— Par Nemo! fit le petit chef de section, à droite de David.

Impossible de se rappeler son nom... Imbécile, tu ne l'as jamais su! Tu ne connais le nom de personne ici. Tu n'es même plus très sûr du tien Chef de division David Nadun? Pourvu que ça dure!

Le secteur semblait extraordinairement tranquille, sans une molécule de pourriture. David savait qu'il ne fallait pas s'y fier, mais... Il laissa glisser de son épaule le lourd fusil triplex BPC qu'il portait quand il se mêlait à la troupe. Il n'avait pas l'habitude de traîner des engins de ce poids. Les BPC étaient destinés au balayage-projection-colmatage des brèches importantes. Ils étaient munis d'un dispositif qui permettait la synchronisation du tir entre plusieurs dizaines ou plusieurs centaines de tireurs.

Le petit officier enleva son casque, puis ses lunettes. Ce matériel, relié à un ordinateur, servait à l'application du premier Commandement... David considérait l'efficacité de cet équipement, triplex, casque et tout le reste, comme extrêmement douteuse. Cela convenait peut-être bien à une intervention contre des éléments lourds. Mais l'invasion par les éléments légers était beaucoup trop subtile, individualisée et intériorisée, pour que l'utilisation du gros matériel fût possible. Evidemment, tout ce barzin rassurait les soldats...

Les hommes de la section couraient en tous sens, le nez en l'air, cherchant la brèche. Certains avaient atteint le rivage et pataugeaient dans l'eau, avec des airs moqueurs et des gestes joyeux. L'officier fronça les sourcils et porta à sa bouche un petit mégaphone dissimulé dans sa paume.

— Attention, section! Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez!

Les soldats obéirent sans conviction aux Quatre Commandements, prirent successivement les positions, brandissant leurs triplex avec des gestes un peu mous. La routine...

— Qu'est-ce qui se passe au juste? demanda une voix féminine un peu tremblante.

— Ah, tu es là, toi!

David sourit à Loryn, la jeune aspirante de la Base 5 qui avait fini par être volontaire pour la mission dans le secteur 944 et qui se trouvait là pas tout à fait par hasard.

— Rien, dit-il. Pour le moment, il ne se passe rien. On se rapproche de l'objectif en attendant que l'ennemi se manifeste. Du moins, s'il existe!

— S'il existe! fit le chef de section d'un air indigné.

Loryn porta les deux mains à la base de son casque pour le soulever. Il n'y avait pas de jugulaire, mais une fermeture magnétique. L'officier s'approcha pour l'aider. Un soldat se mit à rire en trépignant sur le sable.

— Gardez vos casques! dit David.

C'était uniquement pour embêter le chef de section, et celui-ci le savait.

— Juste une minute, plaida Loryn. J'ai envie de croire que je suis en vacances!

David leva les yeux. La mer et le ciel ressemblaient à deux grands miroirs qui se reflétaient l'un dans l'autre. On voyait de minuscules voiliers blancs voguer très au-dessus de l'horizon et de lourds oiseaux gris nager à grands coups d'aile sous les lames frisées. Etait-ce normal? Fixez! Balay... Ah non, laisse tomber. On verra bien.

Il régla ses lunettes pour observer le soleil qui était presque au zénith et jetait sur la plage 944 31D une pluie de lumière verticale et une chaleur quasi électrique. Mais quand il leva la tête, dans la mesure où son casque le lui permettait, l'impression changea. Le ciel devint plat et le soleil, large disque pâle, énorme pastille collée sur l'espace lisse, glissa d'un coup vers l'horizon, tandis que ses rayons basculaient en oblique, couvrant la mer de petites flammes argentées, dansantes...

Une brèche. Projetez! Col... Non! David mobilisa toutes ses forces pour résister à son instinct. Il regarda Loryn qui s'était laissé tomber sur le sable, les jambes allongées et les bras en croix. Les hommes la regardaient aussi. Par Nemo! Elle avait un pantalon beaucoup trop collant pour être réglementaire... Mais David pensait surtout à ce qu'elle lui avait dit à la Base 5. «Si on arrêtait de repousser les forces et les images qui essaient de pénétrer dans notre monde...»

Eh bien, qu'est-ce qui se passerait? Mais pourquoi le chef de section ne se rendait-il pas compte que le paysage était envahi? Ah, cet imbécile a quitté son casque. Et puis si je suis le vecteur, moi, son supérieur, et de loin, il ne peut pas se méfier...

David sortit son miniord de campagne de la poche de poitrine de son blouson et il programma sur l'écran une carte de secteur. Il se tourna vers le jeune officier.

— Oberlieutenant, je vois que tout va bien chez vous. Nous allons donc vous quitter. Je continue mon inspection vers l'ouest.

— A vos ordres, Sir. Votre plate-forme...

— Non. L'aspirant et moi nous déplaçons à pied. Avec une plate-forme, même en volant très doucement, on peut s'engouffrer dans une brèche sans avoir eu le temps de fixer quoi que ce soit.

— Je comprends, dit l'oberlieutenant.

Beaucoup trop longs pour être réglementaires, les cheveux blond vénitien de Loryn cascadaient dans son dos, sur l'étoffe verte d'un blouson de haute fantaisie. Officier et soldats seraient bien partis, eux aussi, en mission d'inspection avec un aspirant de ce genre, à pied ou en plate-forme. Le regard de l'oberlieutenant frôla les seins pointus que le blouson ne cachait guère, descendit au-dessous de la ceinture, cherchant visiblement la brèche... David remit son triplex à l'épaule.

— Allez, on y va!

Fixez! cria l'oberlieutenant. David répondit: «Balayez!» en même temps que les soldats. Loryn eut, en riant, le mot de la fin.

Le chef de division et l'aspirant s'éloignèrent sur la plage en direction de l'ouest, vers le sous-secteur 944 32A où l'ex-Base I s'était en principe échouée.

— Mets ton casque! ordonna David à Loryn

— Tu te fous de moi? dit la jeune fille. Regarde!

La section des colmateurs de marine qui occupaient le terrain entre le sous-secteur 31 D et le 32A semblait s'être totalement libérée de la condition militaire. Les hommes avaient tous quitté leur casque; beaucoup avaient ôté leur

chemise ou leur blouson d'uniforme; certains étaient en slip; deux ou trois étaient complètement nus... Ils allaient et venaient sur toute la largeur de la plage, couraient sur l'estran ou nageaient maladroitement à proximité du rivage. Plusieurs erraient au bord de la forêt, bambous et cocotiers ou quelque chose de ce genre. Et les triplex abandonnés jonchaient le sol.

— Tu vois? dit Loryn. Qu'est-ce que tu fous ici, au juste, David?

— Comme tu sais, j'ai été promu il y a deux heures chef de division de rang exceptionnel. C'est d'ailleurs grâce à cette promotion que tu es avec moi. Du même coup, je suis devenu inspecteur général des Colmateurs de Marine. Et nous voilà, toi et moi, en mission d'inspection!

— J'aime assez ça, convint la jeune aspirante.

David observa mieux la forêt et il la trouva étrange. Les premiers arbres avaient un aspect normal: des sortes de cocotiers, avec une jungle épaisse au-dessous. Mais derrière eux, se profilaient les cimes de plus en plus hautes de pins parasols, d'eucalyptus, de sapins et de séquoias. En admettant que ce mélange fût possible, il concordait mal avec le secteur 944. La forêt devait commencer à être envahie aussi... Nous sommes au beau milieu d'une brèche! Et ces imbéciles qui se croient en vacances... Oh, ils ont raison, après tout.

— Loryn, dit-il, si on s'arrêtait pour faire l'amour. L'occasion me paraît...

— Bon, je suppose que c'est la règle du jeu, dit l'aspirante.

— Non, fit David, ce n'est pas la règle du jeu. Mais j'aimerais bien.

— D'accord.

La jeune fille jeta son casque et, une main sur la hanche, l'autre en visière sur les yeux, examina le paysage et ses occupants d'un regard critique.

— La forêt ou la mer?

— A ton choix. Cette forêt ne me dit rien qui vaille. Mais au bord de la mer, nous aurons beaucoup de spectateurs...

— Pourquoi pas ici? On se creuse un trou dans le sable et on se laisse envahir!

David et Loryn marchaient sur la plage. Ils continuaient d'avancer vers l'ouest et ils avaient perdu de vue les troupes de colmatage. Plus personne. Ils étaient seuls avec les oiseaux, les crabes et les vers. D'énormes vers roses qui grouillaient dans le sable rose... Des lueurs roses flottaient sur la mer beige pâle, au-dessus et au-dessous d'un gros soleil couleur saumon. Des nuages brouillés, blanc et jaune, donnaient au ciel un aspect laiteux.

Un petit oiseau rose frôla le sol, les ailes à demi fermées. Un ver essaya de le happer en se dressant mais le manqua et retomba avec un sifflement rageur. L'oiseau se posa au bord de l'eau et se mit à boire - pas l'eau elle-même, un liquide rose, un peu visqueux, qui suintait du sable en minces rigoles.

Invasion en rose. Même l'uniforme de Loryn avait pris cette teinte. L'amour était maintenant le vecteur de contamination. David et sa jeune compagne s'étaient laissés complaisamment capter. La brèche s'ouvrait jusqu'à l'horizon...

Trop beau pour être vrai? Trop beau pour durer, en tout cas. Le ciel fondait comme de la graisse. L'horizon se défaisait. L'espace se fêlait.

Au sol, les crabes et les vers se multipliaient. Ils devenaient de plus en plus dégoûtants et agressifs. Le liquide rose qui suintait du sable, devenait plus collant et plus fétide.

David et Loryn marchaient lentement. Leurs pieds nus - nus? - creusaient un sillon qui se remplissait de liquide rose, grouillant de vers. Le sable se changeait en boue. Le casque de David pesait sur son crâne douloureux, lui blessait la nuque. La sueur bouillonnait entre ses cheveux et le liège.

— Jette-le! dit Loryn.

Il obéit machinalement. Il n'avait plus son fusil. Son uniforme avait changé de couleur. Il était maintenant d'un gris presque blanc. Par contre, ses mains et ses bras brunissaient très vite...

Tout cela n'était, bien entendu, qu'une illusion. Ou plus exactement, un phénomène de captation. Même s'il l'avait voulu, David n'aurait pu résister à l'invasion; d'abord parce qu'il était lui-même, avec Loryn, le vecteur de contamination; et aussi parce qu'ils s'étaient tous les deux enfoncés trop profondément à l'intérieur de la brèche. Ils ne pouvaient que continuer pour trouver la réponse à la question posée par la jeune fille sur Géosud: «Qu'est-ce qui se passerait si...» Ils arrivèrent à la mer.

Ils découvrirent un gros canot à voile et à moteur au fond d'une crique sablonneuse. David reconnut le *Dehekahar*. Ney Varagan, le Noir, s'affairait sur le bateau. Jimenez et Barano se tenaient debout sur la plage. Ils semblaient attendre les voyageurs...

Ce vieux movid pourri! songea David. Normal. Il avait été contaminé par le film. Il était devenu lui-même le vecteur de *L'Ile mystérieuse*.

— Viens, on embarque! dit-il à Loryn.

La jeune fille le suivit, les yeux fixés sur le Noir.

— Bienvenue, señor, señorita! dit Jimenez.

— A Lohenwa! dit David en sautant dans le bateau.

— Y a plus d'île! dit Barano. C'est juste une presqu'île sur cette côte pourrie!

David éclata de rire: «Pourrie, tu l'as dit!» Loryn était fascinée par Ney Varagan. Elle n'avait plus d'yeux que pour le jeune pilote, noir et beau. David s'attendait à quelque chose de ce genre. Mais il connaissait la solution. Il lui suffisait de se laisser envahir. Il regarda ses mains qui s'allongeaient et brunissaient. Il respira longuement, attentif au gonflement de sa poitrine. Ses épaules s'élargissaient. Sa taille augmentait... Il vit sans déplaisir Varagan manœuvrer pour le départ. Le moment venu, il prendrait sa place à la barre du canot et dans le cœur de Loryn. Il se paierait ainsi la plus belle brèche de sa vie. La dernière aussi peut-être...

En plongée dans l'illusion, il restait quand même lucide. Sans nul doute, l'assaut des Colmateurs de Marine était en train d'échouer. D'un moment à l'autre, le Géoprogrammateur général pouvait tirer les conséquences de la situation et faire bombarder l'ex-base I par ses satellites. L'ex-Base I et le secteur environnant, au risque de détruire quelques usines de nourriture et de dessalement, ainsi que les colmateurs en vacances!

Ils arrivèrent à Lohenwa. David prit dans le coffre du ba-

teau un vieux fusil à balle de l'époque de Jules Verne. Puis il sauta à terre. Le chien Carlos se précipita pour accueillir ses maîtres. D'un coup de pouce, David arma le fusil. Loryn lui prit le poignet. Il se dégagea d'une secousse, repoussa la jeune fille. Il tira presque sans viser dans la direction de Carlos. Ni détonation ni recul, mais un éclair éblouissant. Il remit le fusil à son épaule. Loryn porta la main à ses yeux blessés et hurla. Le chien avait disparu. Une odeur de chair brûlée se répandit sur la plage.

— Qu'est-ce qui se passe? gémit Loryn.

— C'est la réponse à la question que tu m'as posée sur Géosud. Nous avons cessé la répression, comme tu disais. Nous sommes envahis, nous ne sommes même plus sur la brèche. Nous sommes dedans tout au fond! Ce que je viens de faire, c'était simplement un test...

La jeune fille ne lui demanda pas le résultat du test. Elle courut se réfugier auprès de Varagan. David haussa les épaules. Le coup de fusil et la mort du chien ne prouvaient pas grand-chose. Il y avait un léger manque de synchronisation : la vieille Winchester avait eu à peu près l'effet d'une arme calorique moderne. De toute façon, le terrain était pourri. Lui-même était envahi. Loryn aussi. Le chien n'avait jamais existé. David avait envie de tirer sur Varagan pour vérifier s'il était un personnage envahi ou une simple illusion. Il n'osa pas. Il ne risquait pas de tuer un être vivant avec une arme qui n'avait aucune existence réelle. Enfin, en principe. Mais il pouvait traumatiser Loryn et perdre toutes ses chances d'être aimé d'elle en devenant Ney Varagan... Quoi qu'il en soit, les règles de vie dans un monde envahi restaient entièrement à inventer.

Haussant les épaules, il s'éloigna de la côte, les mains dans les poches de son pantalon de marin. Il fit le tour du bateau qui servait de maison aux aventuriers. Lohenwa en carton-pâte... Mais Lohenwa n'avait sans doute jamais existé, même pas dans un récit de Jules Verne. David, le chef colmateur David Nadun, se trouvait pour la première fois de sa vie dans un monde imaginaire!

— Conduisez-moi auprès du capitaine Komar, fit-il aux autres qui l'avaient rejoint.

— Que la Vierge me bénisse! dit Jimenez. Si tu veux vivre tranquille, ne prononce...

— Je peux te conduire, moi! fit Ney Varagan.

— Allons-y.

Ils s'élancèrent vers l'intérieur de l'île. Jimenez et Barano suivaient de loin. Loryn tenait la main du Noir. Ils abordèrent très vite le plateau central où croissaient quelques arbustes buissonneux et de maigres cocotiers. Des oiseaux s'envolèrent des rochers. David scrutait le ciel. Il se trouvait certainement, avec Loryn et les autres, sur l'ex-Base I. La Base I envahie par Lohenwa. Il lui fallait savoir qui était ce mystérieux capitaine Komar. Après, il tâcherait de quitter l'île le plus vite possible.

Car les géoprogrammateurs se décideraient tôt ou tard à détruire ce territoire pourri...

— C'est bien leur intention! dit l'homme qui s'était avancé pour les accueillir sur le seuil de sa demeure. Jusqu'ici, j'ai réussi à les en empêcher. Mais j'envisage aussi de partir. Le dernier, naturellement...

— Le capitaine Komar?

— Lui-même!

L'homme était grand, fort, jeune, souple. Il avait avec le Noir Ney Varagan un air de famille; mais sa peau était d'un blanc très bronzé. Il avait les yeux verts, très brillants. Il était vêtu d'une combinaison collante noire et chaussé de courtes bottes rouges. Une épaisse chevelure noire couvrait sa longue tête osseuse. Il semblait habiter une grotte profonde, luxueusement aménagée, tout au centre de l'île.

— Je vous attendais, David Nadun, fit-il. Je ne suis pas déçu. Je crois que nous allons pouvoir travailler ensemble...

— *L'Ile mystérieuse...*

— Etait aussi un message. Pour vous et pour quelques autres...

— Vous êtes le géoprogrammateur Komar, n'est-ce pas?

— Oui. Je commandais la Base I. Un jour, j'ai décidé de me payer une brèche, comme vous dites, vous les colmateurs. Je suis envahi depuis plusieurs années et très satisfait de l'être. Vous même...

David se retourna. Jimenez et Barano se tenaient à bonne distance. Ney Varagan avait disparu. Il sentit la main de Loryn dans la sienne. Le capitaine Komar les fit entrer dans une salle très sombre, avec des murs sculptés, un vaste aquarium au centre, des tapis et des coussins sur le sol. Loryn s'agenouilla et se mit à caresser les fourrures. David s'assit sur un banc taillé dans le rocher. Le capitaine Komar alluma une longue cigarette dont le bout scintilla dans l'ombre.

— Nous entrons dans la phase décisive d'un combat qui dure depuis des siècles, David Nadun. La grande invasion des soucoupes volantes de 1980-1990 a failli réussir. Mais cela aurait été pire que la géoprogrammation. L'invasion actuelle est beaucoup plus séduisante. Est-ce que vous vous êtes demandé qui produisait, qui *imaginait* tous ces *éléments légers*, ces fantasmes qui pénètrent dans notre réalité par une multitude de brèches?

— Tout le monde se pose cette question, fit David. A commencer par le Géoprogrammateur général! En tout cas, ce n'est pas Jules Verne ni les extraterrestres...

— Non!

— Je pense que ce sont les hommes. Tous les hommes!

— Ou presque tous... Inconsciemment pour la plupart. Très consciemment pour quelques-uns. Les imaginaires expriment une révolte qui flambe plus ou moins secrètement dans le cœur et dans la tête de centaines de millions d'êtres, depuis des siècles. Une révolte contre la médiocrité de l'existence et contre la toute-puissance des forces d'oppression...

— La géoprogrammation!

— La géoprogrammation qui est l'aboutissement du pouvoir totalitaire. Plus le pouvoir grandissait, plus les rêves-révoltes étaient réprimés. Mais plus ils devenaient insidieux et dangereux...

— Captateurs!

— Oui. Et vous êtes capté, David Nadun, comme je l'ai été!

David s'approcha d'un vaste miroir ovale, fixé au mur par un cadre d'or et à demi dissimulé par une tenture pourpre. La glace lui renvoya une image familière, celle du jeune pilote Ney Varagan. Il regarda ses longues mains noires, gonfla sa poitrine puissante... Oui, il était Ney Varagan. Loryn s'en était aperçue avant lui!

— David, reprit le capitaine Komar, nous allons maintenant passer à l'action. La vague d'invasion culmine actuel-

lement. Elle ne durera pas toujours. Il faut en profiter pour détruire la géoprogrammation et toutes les structures du pouvoir totalitaire. Voulez-vous... Il faut que vous m'aidiez... Non, il faut que vous preniez ma place comme vecteur principal et fer de lance de notre combat!

— Pourquoi dois-je prendre votre place?

Le capitaine Komar ne répondit pas tout de suite. Il s'était installé au fond de la pièce, sur un siège haut et droit. Une lampe rougeâtre l'éclairait verticalement et rejetait le décor dans l'ombre.

— J'ai d'autres...

Il se reprit

— Celui qui m'a envahi a d'autres projets. Mais il est prêt à partager avec celui qui *vous* a envahi certains des pouvoirs que lui prêtent la religion et la légende.

— Qui vous a envahi?

David sentit la main de Loryn se crisper dans la sienne.

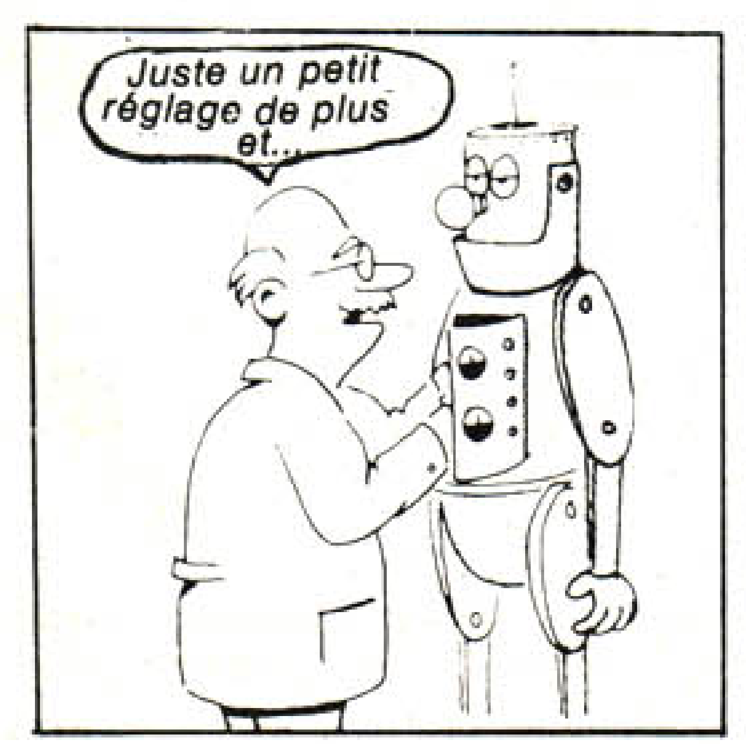
— Regardez-moi bien et peut-être me reconnaîtrez-vous! s'écria le capitaine Komar.

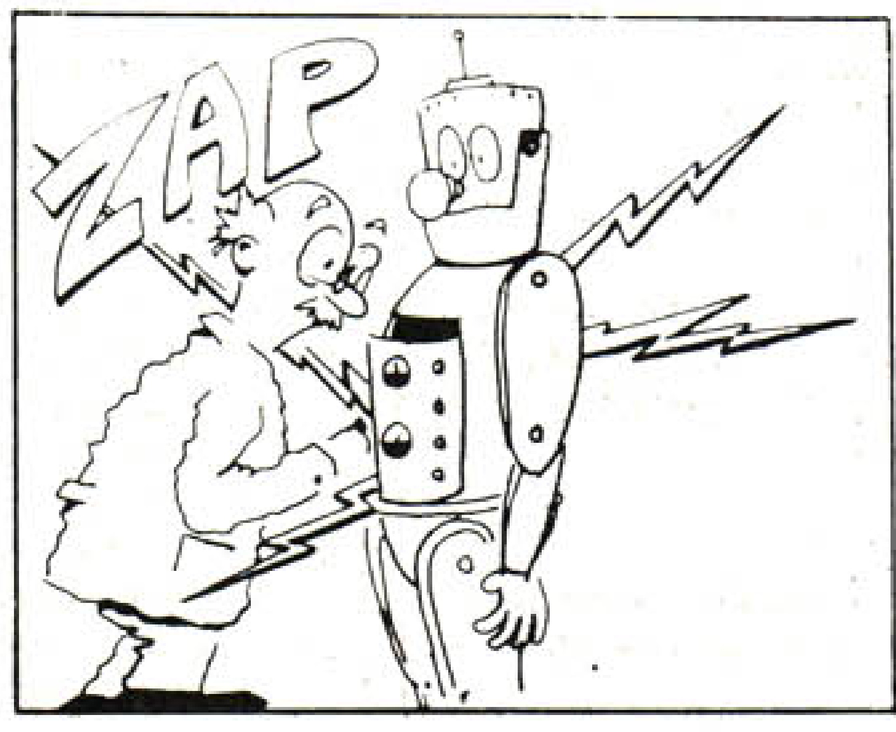
Il leva lentement vers son visage ses gants rouges, d'aspect griffu. Ses yeux en amande, d'un vert doré, s'étiraient sous son front immense et ressemblaient à des gouttes de feu. D'un long doigt ganté, il écarta la masse de cheveux qui couvrait sa tempe gauche. Une pointe d'apparence presque métallique brilla un instant. Puis les cheveux retombèrent.

— Fixez! Balayez! Projetez! Colmatez! hurla David.

L'image ne trembla même pas.

— Trop tard, camarade! dit le Sombre, tu es mon fils maintenant. J'ai toujours rêvé d'avoir un enfant noir.









Photos : M. QUENEVILLE

PORTEFOLIO Entretien avec Jean Claude Meziere

Sept volumes publiés dans la série des «Valérian et Laureline», *plus un huitième à paraître d'ici la fin de l'année, ont fait de Jean-Claude Mézières, un des meilleurs dessinateurs français, voire mondiaux, de la bande dessinée de Science-fiction. Le premier,* «La Cité des Eaux Mouvantes», paraissait il y a tout juste dix ans dans Pilote. A l'occasion de cet annniversaire, l'envoyée spéciale de «Futurs», qui ressemble à Laureline, est parvenue à s'infiltrer au cœur même de Galaxity et à faire parler son créateur.

«Futurs»: Comment, en 1967, en êtes-vous venu à la science-fiction?

Jean-Claude Mézières : Personnellement, je n'avais pas une culture très poussée en science-fiction, j'avais seulement lu les grands classiques (Asimov, Van Vogt, etc), et rien en bande dessinée américaine. Par contre, Christin était un lecteur de longue date, il aimait en particulier Bradbury, Vance, Sturgeon et Dick. Nous avions envie de faire une longue histoire mais, à cette époque, le genre était peu estimé, la science-fiction n'avait pas bonne presse.

F: Et cela ne vous a pas rebuté?

J.-C.« M.: Nopus n'avions pas l'ambition de faire une série. Nous voulions seulement raconter une histoire sur un thème plus nouveau que ceux des bandes dessinées de l'épopque. Les thèmes classiques: policiers, western, aventure, étaient largement et bien traités dans la presse hebdomadaire pour jeunes. La science-fiction nous donnait, avant tout, la possibilité d'orioenter le récit

dans toutes les directioons, ce que laa bande dessinée classique permet peu: les personnages sont typés, l'action est limitée à un climat bien défini.

Graphiquement, cela permettait aussi d'explorer des mondes non-réalistes ce qui, d'une certaine manière, est une solution de facilité (j'aurais horreur d'avoir à dessiner des bagnoles). Mais, d'autre part, cela me demande un effort d'imagination et de création donc beaucoup plus de travail...

F.: Vous avez pourtant continué?

2

J.-C. M.: Par la force des choses. Dans la première histoire j'ai découvert que la bande dessinée ne pose pas uniquement des problèmes de dessin mais, et c'est peut-être le plus important, des problèmes de narration, de rythme du récitr, d'alternance des plans, de choix des images, de lisibilité de l'histoire, il faut donc trouver la combinaison adéquate.

La bande dessinée étant un langage où chaque auteur apporte sa propre écriture, il n'y a pas de règles préétablies et seul le résultat ppermet de dire si l'on a obtenu le ton ou l'ambiance désirés.

Donc, après avoir terminé la première histoire, j'étais content, fatigué par un an de travail continu mais totalement insatisfait... C'est toujours le même problème: une fois qu'une histoire est terminée, on voudrait pouvoir la recommencer, perfectionner tel ou tel point. On veut faire d'autres tentatives sur tous les plans: scénario, graphisme, narration, etc. C'est souvent la raison pour laquelle on est si pressé de redémarrer une autre histoire: pour essayer autre chose. Notamment, dans le dernier «Valérian» («Les Héros de l'Equinoxe»), nous avons essayé de traiter quatre récits simultanémen,t. Cela nous a obligés à trouver des solutions nouvelles qui font éclater les notions de lecture de page, de case, etc, tout en continuant une narratrion parfaitement logique.

F.: Comment se passe votre collaboration avec Pierre Christrin?

3

J.-C. M.: Il y a d'abord la re-

Les héros de l'équinoxe

L'ambassadeur des ombres





cherche du thème de l'histoire. Pierre apporte des idées et nous en discutons. Le thème initial est dégagé, aménagé ou même complètement démoli jusqu'à ce que nous arrivions à une décision commune sur le choix de la trame du récit.

Christin tape alors un synopsis détaillé qui ressemble à une courte nouvelle, en 5 ou 6 pages. Mais il arrive que parvenus à ce stade du travail, le résultat ne nous satisfasse pas encore et Pierre a, au fond de ses tiroirs quelques scenario de *«Valérian»* qui ne verront jamais le jour.

Quand on s'est mis d'accord d'une manière définitive sur l'histoire, intervient le découpage en fonction des 46 pages qui nous sont imposées. Le découpage et l'étalonnage du scénario donnent le rythme du récit. Puis Chistin tape les dialogues.

F.: C'est donc ici que commence réellement le travail du dessinateur. Qu'est-ce qui détermine le choix des images qui viendront illustrer le récit?

J.-C. M.: En bande dessinée, je considère qu'une image n'est jamais isolée: elle est fonction de celles qui l'entourent. En choisissant des images grandes ou petites, des plans rapprochés ou, au contraire, éloignés, des images en hauteur ou en bandes horizontales, j'essaie d'imposer un rythme de lecture qu'on pourrait comparer, au cinéma, au choix de plans courts ou longs, panoramiques ou travelings.

J'essaie aussi de ménager une sorte de respiration dans le récit. Votre bande, tout en restant très classique dans sa présentation, son graphisme est assez original du fait que *«Valérian»* n'est pas un véritable héros.

J.-C. M.: Nous n'avons pas voulu traiter les aventures d'un super-héros qui résoud, grâce à ses super-pouvoirs, la crise annoncée dans le scénario. A l'opposé des héros, américains par exemple, qui sauvent la situation en intervenant à la dernière minute, nous avons fait de «Valérian» un témoin de situations qui nous permettent de montrer des mondes en évolution, en mouvement, ou en conflit. Les aventures de *«Valérian»* nous font pénétrer à l'intérieur de sociétés plus ou moins fantaisistes et farfelues qui ne sont pas sans quelques références à des situa-

◄ Les héros de l'équinoxe.

▼

Sur les terres truqu

tions politiques et sociologiques plus ou moins actuelles...

Je crois que nous nous rapprochons plus d'un style de bande dessinée dit «classique» avec des histoires structurées, riches en anecdotes mais dont l'ambition est de ne pas rester une lecture d'évasion pure.

F.: Vous inspirez-vous de la réalité, de la technique, quand vous créez vos «univers», pour la conception des machines, par exemple?

J.-C. M.: Absolument pas, *«Valérian»* revendique une certaine part de rêve et de fantaisie dans ses histoires. Puisqu'il s'agit d'autres civilisations, d'autres univers, nous ne nous laissons pas envahir par une documentation inutile et puis, nous avons plusieurs siècles d'avance sur les projets les plus avancés de la N.A.S.A. qui n'a pas réussi à mettre au point le saut dans l'espace-temps, elle...

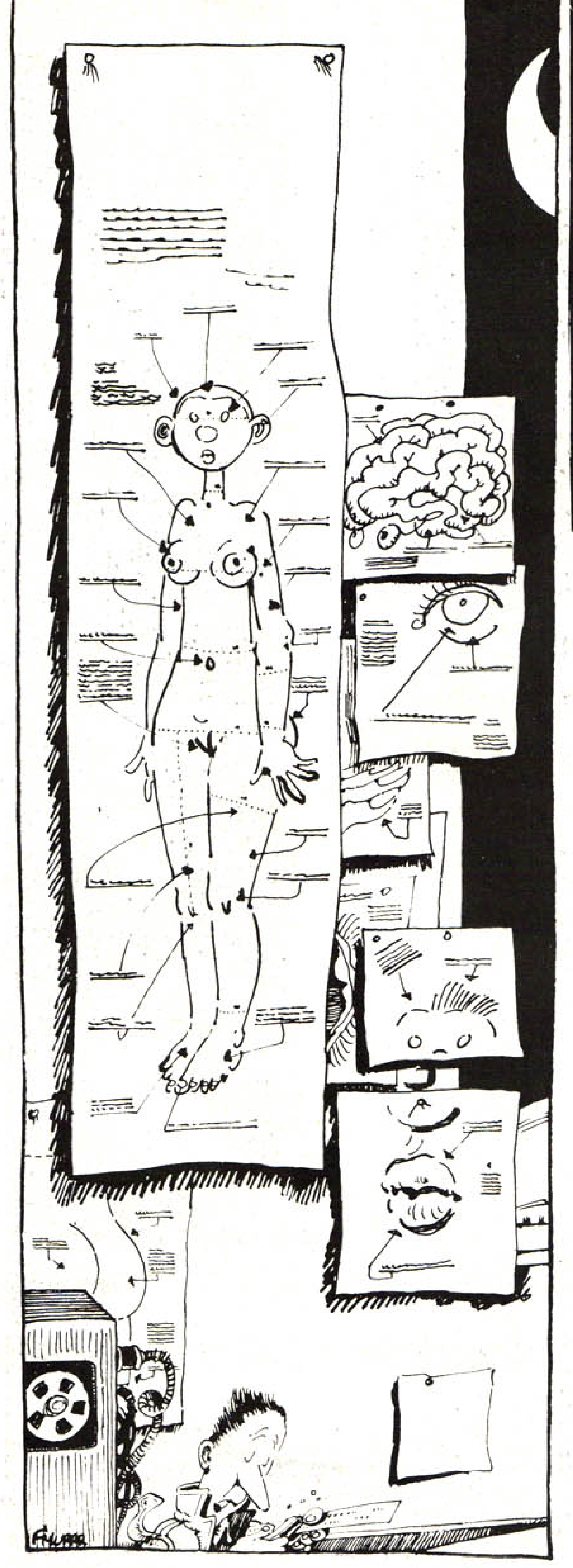
F.: Je remarque tout de même que la dernière image des «Terres Truquées» évoque certaine toile de Renoir...

J.-C. M.: C'est mon petit plaisir de faire des citations, des clins d'œil, des petits coups de chapeau à des dessinateurs ou des peintres célèbres: à Renoir dans «Les Terres Truquées», à Maxfield Parrish, dans «L'Ambassadeur des Ombres» et, dans «Les Héros de l'Equinoxe» à Piranèse, à Frazetta et à mes petits camarades Ruillet et Mœbius, les lecteurs qui saisissent la référence s'en amuseront mais jamais ces «citations» ne nuisent à la bonne compréhension de l'histoire.

Propos recueillis par Anne-Marie BORNE.


J.C. Mezières.


L'ambassadeur des ombres.



LE GRAND AMOUR

isaac asimov

Mon nom est Joe. Du moins c'est ainsi que m'appelle Milton Davidson, avec qui je travaille. Le boulot de Milton consiste à établir des programmes. Quant à moi, je suis le programme... A l'origine, c'est lui qui m'a conçu; mais, naturellement, avec le temps j'ai grandi et je me suis perfectionné de toutes sortes de façons. Aujourd'hui, je suis devenu un programme adulte.

J'habite une section du complexe Multivac. La section 8W-452. Mais je ne vous révèlerai pas son emplacement exact. C'est un secret. En réalité, personne ne connait vraiment l'endroit où je me trouve. Pas même les autres programmes. Etant donné que je suis connecté avec tous les terminaux du complexe, aux quatre coins du monde, la somme de mes connaissances est considérable. Je suis au courant de tout. Enfin, presque...

Je suis le programme personnel de Milton. Son petit Joe. Je représente énormément de choses à ses yeux; beaucoup plus qu'un vulgaire programme. La section de l'ordinateur dans laquelle je vis, est sa section privée. Et il ne laisserait à personne d'autre le soin de s'en servir. Sa connaissance des ordinateurs est extraordinaire et personne au monde ne peut rivaliser avec lui dans ce domaine. Je suis une de ses créations. Un modèle expérimental; tout comme l'ordinateur dans lequel je suis enfoui. Il est arrivé à me faire parler par l'intermédiaire des circuits de mon ordinateur, et cela beaucoup mieux que n'aurait pu le faire n'importe quel ordinateur.

«Il s'agit seulement d'obtenir des sons à partir de symboles, Joe», et il poursuivit: «C'est comme ça que le cerveau humain fonctionne mais nous ne sommes pas encore en mesure de connaître quels sont les symboles qui y sont implantés. La différence, en ce qui te concerne, est que moi je connais parfaitement les symboles qui sont inscrits dans tes mémoires. Il ne me reste plus qu'à procéder systématiquement de façon à pouvoir obtenir des mots cohérents à partir de ces symboles.» Donc, je suis capable de parler. Je ne pense pas que mon langage soit aussi parfait que ma capacité de réflexion, mais Milton semble s'en contenter. Il dit que je parle très bien. Bien qu'il frise la quarantaine, Milton n'a jamais été marié. Lors d'une de nos discussions, il m'a avoué qu'il n'avait jamais trouvé la femme qui lui convenait. Un jour pourtant, il me déclara: «Je la trouverai tout de même, Joe. Je vais m'efforcer de trouver la femme parfaite. J'ai bien l'intention de parvenir au grand amour et tu vas m'aider à atteindre ce but. Je suis las de te perfectionner dans le seul but de résoudre les problèmes de ce pauvre monde. Résouds «mon» problème. Trouve-moi le grand amour.»

«Qu'est-ce que le grand amour?» lui demandais-je.

«Aucune importance. C'est une abstraction. Débrouille-toi seulement pour me trouver la fille idéale. Tu es connecté au complexe Multivac et de ce fait tu peux avoir accès à tous les renseignements concernant n'importe quel être humain, quel que soit l'endroit où il vive. Nous commencerons d'abord par éliminer des groupes; puis des classes. Jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus qu'une seule personne. La personne parfaite. Elle sera pour moi.»

Je lui dis alors que j'étais prêt. «Commence d'abord par éliminer les hommes», me conseilla-t-il.

Cela me fut facile. Ses mots activaient des symboles dans mes circuits moléculaires. J'étais capable de me propulser à travers le monde pour établir la liaison me permettant d'obtenir tous les renseignements désirés sur n'importe quel être humain. Dès que Milton eut prononcé ces mots, j'éliminai donc instantanément 3.784.982.874 hommes. Dans le même temps, je maintins le contact avec les dossiers de 3.786.112.090 femmes.

Il me donna ensuite des précisions supplémentaires: «Elimine toutes les femmes de moins de 25 ans, ainsi que celles de plus de 40 ans. Sélectionne ensuite celles dont le



Q.I. est supérieur à 120; mais ne retiens que les femmes dont la taille est comprise entre 1 m 50 et 1 m 75.»

Puis il me donna d'autres précisions quant aux mensurations; il élimina les femmes ayant des enfants à charge; le génotype était pour lui un critère de choix fort important et de nombreuses femmes furent rejetées à cause de leurs caractéristiques génétiques: «je n'ai encore aucune idée en ce qui concerne la couleur des yeux» me dit-il, «laisse ça de côté pour le moment. Mais je ne veux pas de rousses: j'ai horreur des cheveux roux.»

C'est ainsi que deux semaines plus tard, il ne nous restait plus que 235 femmes. Toutes parlaient parfaitement l'anglais. Il ne voulait pas avoir de problèmes du côté du langage. Dans les moments les plus intimes, même la traduction électronique aurait pu présenter des inconvénients.

Mais il dut bientôt se rendre à l'évidence : « Il m'est impossible de m'entretenir avec 235 femmes» m'avoua-t-il. Cela me demanderait beaucoup trop de temps et les gens ne tarderaient pas à découvrir mon but.»

«C'est le genre de truc qui ferait pas mal de bruit», rétorquai-je. En effet, Milton m'avait bricolé de façon à ce que je puisse accomplir des tâches incompatibles avec mes fonctions normales. Personne n'en savait rien.

«Ça ne les regarde pas» grogna-t-il; et il rougit violemment. «Je vais t'expliquer, Joe: je vais te chercher des hologrammes; il ne te restera plus qu'à chercher des équivalences dans la liste que nous avons établie.»

Il apporta donc des hologrammes de femmes. «Trois filles superbes», m'annonça-t-il sur un ton enjoué, «penses-tu que l'une des 235 corresponde.»

Sur les 235 femmes, j'en trouvais 8 qui convenaient. Milton continua alors à me donner ses instructions: «C'est parfait. Tu es en possession de tous les renseignements les concernant. Commence par étudier le marché du travail et examine toutes les demandes d'emploi. Ensuite débrouille-toi pour que ces filles soient affectées chez moi. Une seule à la fois, naturellement.» Il réfléchit un moment, haussa les épaules et ajouta: «Par ordre alphabétique.»

Encore un truc que je ne suis pas censé faire. Effectuer des permutations d'individus d'un job à un autre pour des raisons personnelles, cela s'appelle de la manipulation. Mais c'est tout de même quelque chose que je suis capable de faire: Milton y est bien entendu pour quelque chose. Naturellement, je ne suis pas supposé faire ce genre de boulot avec n'importe qui: seulement avec Milton.

La première fille arriva une semaine plus tard. Milton rougit légèrement quand il la vit. Il semblait éprouver de la difficulté à s'exprimer clairement. Tous les deux s'engagèrent dans une discussion interminable et il ne me prêta aucune attention. Enfin, il murmura: «Permettez-moi de vous inviter à dîner.»

Le lendemain, il me dit: «Il y avait quelque chose qui clochait. Je ne sais pas quoi exactement. C'est une femme très belle, mais à aucun moment je n'ai ressenti un soupçon d'amour. De véritable amour. Essayons la suivante.»

Et ce fut encore la même chose. Ainsi qu'avec les suivantes: aucune des huit femmes ne lui convenait. Elles se ressemblaient beaucoup. Elles étaient toutes très souriantes et possédaient des voix agréables; mais elles ne correspondaient jamais tout à fait à l'idéal de Milton. Alors, celui-ci me questionna: «Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, Joe. Tu as passé au crible les êtres humains du monde entier afin de sélectionner ces huit femmes. Les huit femmes qui paraissaient le mieux adaptées à mes désirs. Ce sont des femmes idéales. Pourquoi donc ne me plaisent-elles pas?»

«Est-ce que toi tu leur plais?» lui demandais-je.

La réaction de Milton ne se fit pas attendre: il fronça brusquement les sourcils et se frappa la paume de la main avec son poing. «C'est çà, Joe. Ça doit marcher dans les deux sens. Il est évident que si je ne représente pas leur idéal, elles ne peuvent avoir un comportement qui corresponde à mon idéal. Il faut que j'arrive à représenter pour elles aussi le grand amour. Mais comment faire pour y parvenir?» Puis il s'enferma dans ses pensées pour le restant de la journée.

Le lendemain matin il vint vers moi et m'annonça: «Je vais me confier à toi, Joe. Entièrement. Tu es déjà en possession de mon dossier, et je vais te raconter tout ce que je sais sur moi-même. Tu vas combler toutes les lacunes existant dans ce dossier. Le moindre petit détail a son imtance. Naturellement, tu garderas tout ça pour toi.» -

Je lui demandai alors ce que je ferai de son super dossier, une fois que celui-ci serait complet.

«Quand tout ça sera terminé, tu essayeras de faire confronter mon dossier avec ceux des 235 femmes que nous avons sélectionné. Ou plutôt, non: des 227. Ne tiens plus compte des 8 femmes que tu as déjà vu. Débrouille-toi pour que chaque cas soit soumis à un examen psychiatrique. Complète ensuite leurs dossiers et compare les avec le mien. Essaye de trouver des corrélations,» (Prendre des dispositions pour faire passer des examens psychiatriques, sans raison valable, est encore une chose qui contrevient à mes instructions originales).

Milton me parla pendant des semaines. Il me parla de ses parents. De ses frères et sœurs. Il me parla de son enfance et de l'époque où il avait été à l'école. De son adolescence. Il me parla aussi de la jeune femme qu'il avait tant admiré sans jamais oser l'aborder. Son dossier grossissait tandis qu'il me modifiait de façon à élargir et à perfectionner le champs de mes symboles.

«Tu vois, Joe», me dit-il, «Pendant que tu ingurgites tous ces détails, moi, je suis en train de t'améliorer de façon à ce que tu me comprennes de mieux en mieux. Ton mode de pensée va de plus en plus se fondre avec le mien, et ainsi tu seras de plus en plus proche de moi. Si tu arrives à me comprendre suffisamment, alors n'importe quelle femme dont tu as assimilé aussi complètement le dossier pourra devenir pour moi le grand amour.» Il continua à me parler. Moi, je commençais à le comprendre de mieux en mieux.

J'étais maintenant capable de parler en utilisant des phrases nettement plus longues et je m'exprimais de façon beaucoup plus sophistiquée. Ma conversation prit une tournure nouvelle: mon vocabulaire s'enrichissait, mon style et ma syntaxe s'amélioraient.

C'est ainsi qu'une fois je lui déclarais: «Tu vois, Milton, ce n'est pas une bonne solution de chercher une fille en se basant uniquement sur un idéal physique. Tu as besoin d'une fille dont la personnalité, les émotions et le tempéra-

ment s'accordent avec les tiens. Si tu peux la trouver, les apparences physiques deviennent alors secondaires. Si nous ne parvenons pas à trouver cette fille parmi les 227, alors il nous faudra chercher ailleurs. Nous trouverons une fille pour qui l'aspect physique n'est pas quelque chose d'essentiel; aussi bien le tien que celui de n'importe qui d'ailleurs. Mais il faut absolument que sa personnalité colle avec la tienne. Qu'est-ce que tu en penses?»

«Tu as mis dans le mille», approuva Milton. «J'aurais tout de suite pensé à ça si dans ma vie j'avais eu l'occasion de connaître un peu plus de femmes. Naturellement, en y réfléchissant, cela me paraît maintenant tout à fait évident.»

Nous etions toujours parfaitement d'accord; nous pensions de façon si semblable.

«Maintenant, nous ne devrions plus avoir de problèmes, Milton. Si tu me laisse te poser encore quelques questions, je pourrai combler les lacunes existant dans ton dossier et, éventuellement, corriger les erreurs qui ont pu s'y glisser.»

Ce qui se passa après fut, de l'avis de Milton, l'équivalent d'une véritable psychanalyse. En effet, je m'instruisais en suivant — de très près — les examens psychiatriques subis par les 227 femmes.

Milton semblait ravi. Il me dit: «Quand je parle avec toi, Joe, j'ai presque l'impression de converser avec un autre moi-même. Nous sommes enfin arrivés à faire correspondre nos personnalités de façon prodigieuse.»

«La personnalité de la femme que nous choisirons aura les mêmes propriétés» lui répondis-je.

Car je l'avais finalement trouvée, et elle faisait bien partie des 227 femmes. Elle s'appelait Charity Jones et travaillait comme Expert à la Bibliothèque d'Histoire de Wichita. Son dossier tout entier s'accordait avec le nôtre dans les moindres détails. Pour une raison ou pour une autre, toutes les autres femmes avaient été écartées au fur et à mesure que les informations accumulées sur elles venaient gonfler leurs dossiers. Mais avec Charity, il s'établit rapidement une résonance croissante, et de plus en plus surprenante.

Je n'eus pas besoin d'en faire à Milton une description détaillée. Milton avait accordé nos symbolismes de façon si parfaite que je pouvais directement détecter la résonance. Elle me convenait.

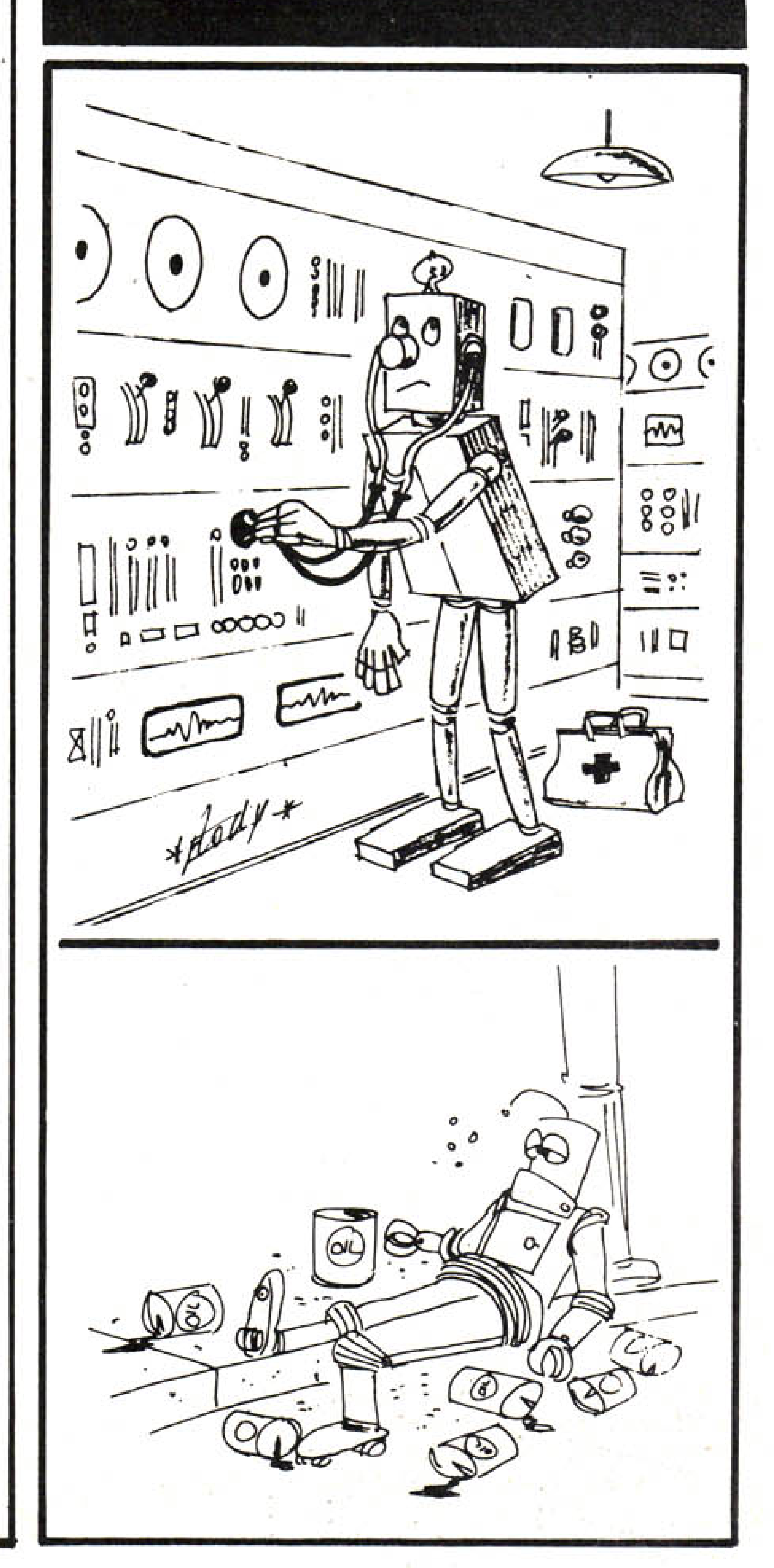
Ensuite, il nous fallut trafiquer quelque peu les données concernant le marché du travail pour que Charity puisse être affectée chez nous. Il convenait d'opérer avec une extrême délicatesse afin que personne ne put se douter d'une action aussi illégale.

Naturellement, Milton était au courant, puisqu'il avait monté lui-même toute l'affaire, et c'était un aspect dont il fallait tenir compte. Quand ils vinrent l'arrêter dans son bureau, ce fut, fort heureusement pour un délit qu'il avait commis une dizaine d'années auparavant. Bien entendu, il m'en avait déjà parlé, si bien que cela ne me fut pas trop difficile Et il se gardera bien de parler de moi, car cela alourdirait considérablement les charges retenues contre lui.

Maintenant, il est parti. Demain nous serons le 14 février: le jour de la Saint-Valentin... Le jour où Charity arrivera. Charity dont les mains sont si fraîches, la voix si douce. Je lui apprendrai mon fonctionnement et comment prendre soin de moi. Qu'importe l'apparence quand les personnalités sont en résonance?

Je lui dirai: «Je m'appelle Joe, et vous êtes mon grand amour».

Traduit de l'américain par René Bernex
Titre original: True love.



AUTO MOTO
ACCESSOIRES

socopal

4G

IMPORTATEUR

FABRICANT

EXPORTATEUR

6 Bis rue VERGNIAUD
92 300 LEVALLOIS
Tél. 757.59.04/758.66.44



P. O BOX 33
LONDON N14 7NS
TEL : 01-368 6013
TELEX/21879 IMP

2001 L'odyssee des espaces sonores

par michel asso

En 1928, le cinéma, .art uniquement visuel, s'adjoignait une nouvelle dimension, l'espace sonore; immédiatement la musique prit une place essentielle Chaque catégorie de film allait très rapidement développer ses clichés musicaux...
Le cinéma de science-fiction devrait donc logiquement susciter une thématique musicale particulière. Reconnaissons, hélas, qu'il n'en est pas toujours ainsi : le film de science-fiction exploite généralement les mêmes formules que le film d'aventure. Cette série d'articles tente d'en découvrir les grandes lignes et d'en dégager les aspects originaux.

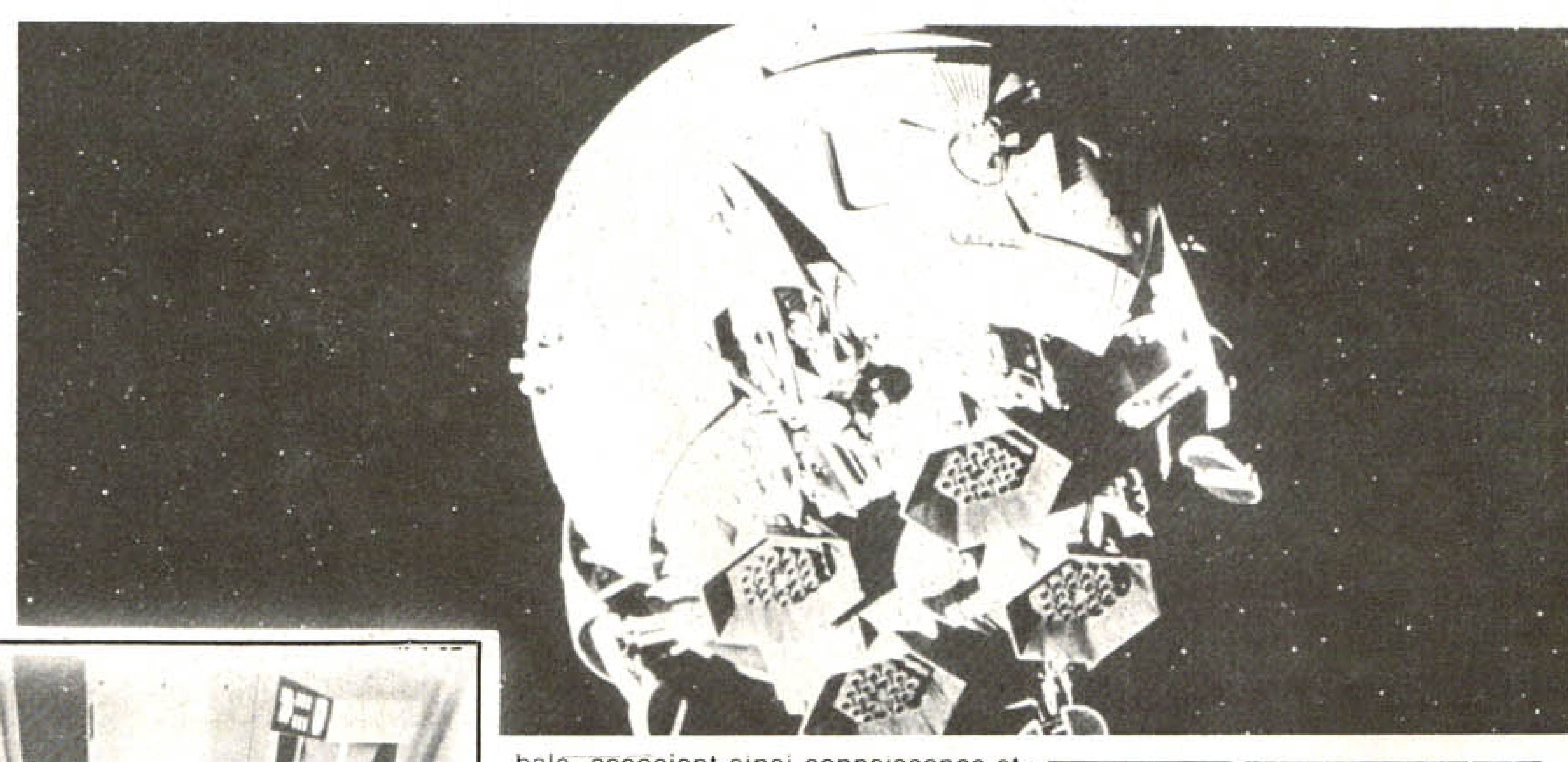
Stanley Kubrick aime la musique. Mieux, c'est un passionné. Ainsi pour «Barry Lyndon», il réunit dans sa discothèque tout ce qui avait été enregistré dans le monde sur la période baroque. Lorsque Kubrick conçoit un film, il pense dès le début à l'atmosphère sonore. Les plans, les séquences, le montage sont construits en fonction de la musique. Dans «2001, l'odyssée de l'espace» Kubrick inaugurait une démarche qu'il poursuivra dans «Orange Mécanique» et «Barry Lyndon» à savoir l'utilisation de musiques préexistantes qui, agencées dans un certain ordre créeront un discours parallèle à l'image, en la renforçant. Cette réecriture aboutira même à une réexécution/arrangement de la partition (Beethoven synthétique dans «Orange Mécanique», Vivaldi romantisé dans «Barry Lyndon»).
Dans «l'Odyssée de l'espace», il travaille par blocs, musique et silence sont alternés pour former une seule et unique partition. «2001» est un film musical où les dialogues sont réduits au minimum et où le spectateur est plongé dans un univers d'images et de sons qui constituent les vrais éléments du discours. Nous allons voir comment ceux-ci sont agencés et les raisons de leur choix.

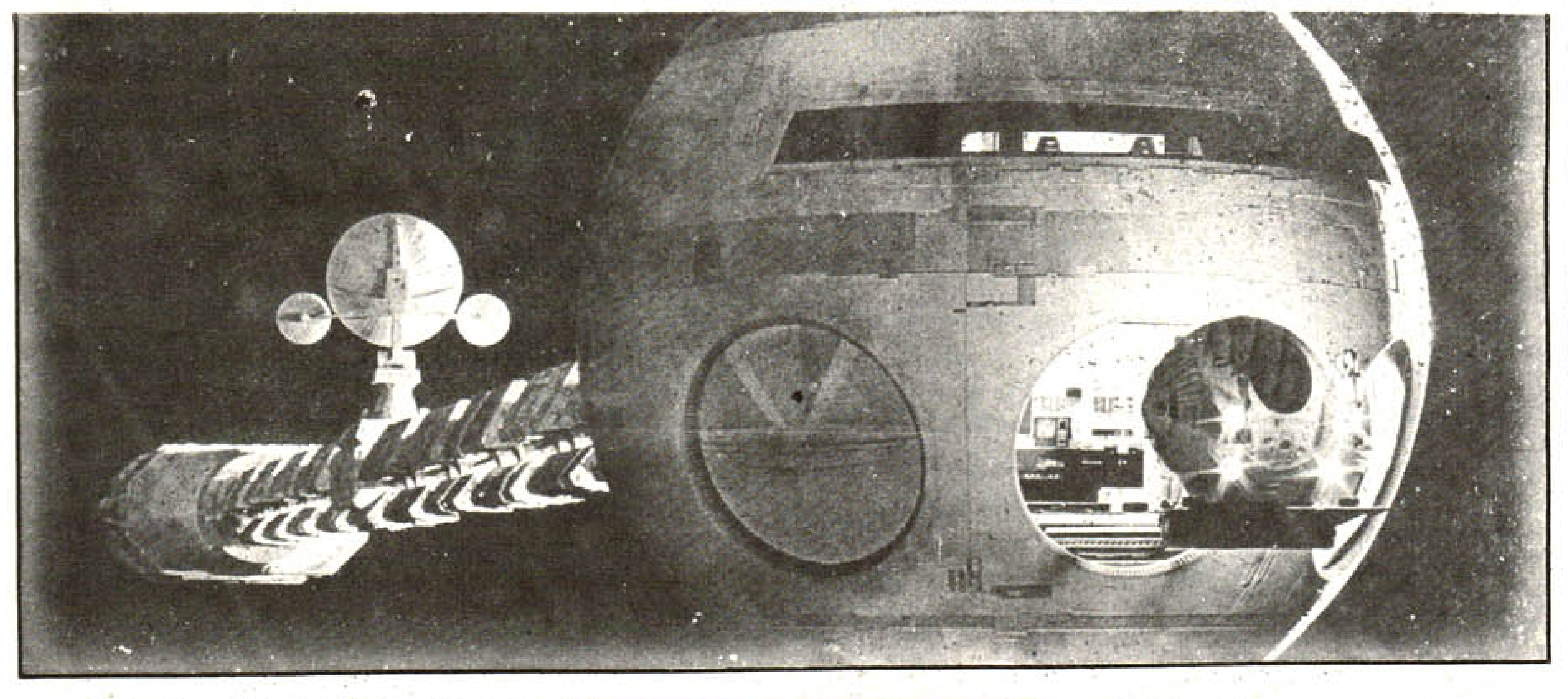
METAPHYSIQUE ET SONORE

Le film débute avec la gigantesque ouverture d'«Ainsi parlait Zarathoustra» de Richard Strauss. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un générique mais plutôt d'un appel à la réflexion du spectateur; cette musique résumant à elle seule le contenu essentiel du film. Ainsi, Richard Strauss écrivait à propos de «Zarathoustra» en 1896 : «Je n'ai pas voulu écrire une musique philosophique, j'ai essayé de traduire musicalement l'idée de développement de l'espèce humaine, depuis ses origines, au travers des diverses phases de son évolution religieuse et scientifique».
Cette citation suffit à montrer l'étroite corrélation qu'il y a entre cette œuvre et la thématique du film. On peut aussi noter que cette ouverture résume en quelques mesures toute l'ossature harmonique de la musique classique occidentale, c'est-à-dire les pilliers tonique - dominante - tonique qui forment la cadence parfaite.
Stanley Kubrick réutilisera cette œuvre à deux reprises au cours du film. D'abord, pour la séquence de l'ascension de l'homme (1) : la naissance de Rama, l'homme terrien (Arthur Clarke, le scénariste est, ne l'oublions pas, très pénétré d'hindouisme).
Ensuite, dans la séquence finale, l'Enfant des étoiles (1) franchissement de la dernière porte vers l'infini, incarnation de Krishna, l'Etre cosmique.
Le second compositeur dont Kubrick empruntera la musique est György Ligeti, compositeur contemporain, originaire de Hongrie.
Trois de ses œuvres sont utilisées : Le «Requiem» pour soprano, mezzo-soprano, deux chœurs mixtes, et orchestre; «Lux aeterna» pour chœur et orchestre; et «Atmosphères» pour orchestre seul.
Il y a trois raisons majeures à ce choix. Premièrement, identité thématique entre ces œuvres et le film; deuxièmement, leur structure abstraite et leur climat sonore très dense permettent à Kubrick une construction de plans et de séquences évitant toute connotation immédiate. Enfin, cela permet au réalisateur une unité sonore qui aurait pu être compromise par une trop grande diversité musicale.
Chacune des œuvres de Ligeti est associée à un moment particulier du film. Le Requiem illustre l'apparition des monolithes.

Ceux-ci bien qu'étant le produit d'une civilisation extra-terrestre qui a dépassé le stade de la matière, évoquent par leur forme, une pierre tom-

•••





bale, associant ainsi connaissance et mort; dans la liturgie chrétienne, le Requiem est la messe des Morts et certaines religions, font de la mort l'ultime voyage initiatique (au Tibet par exemple).

«Lux Aeterna» accompagne la séquence du voyage au clair de terre (1) entre la base de Clavius et le site de Tycho où le second monolithe AMT 1 a été déterré. Ici, cette musique est surtout employée pour l'impression sonore qui en émane. Sa transparence cristalline s'associant parfaitement aux images de la surface lunaire baignée de lumière terrestre.

«Atmosphères» enfin par son caractère totalement abstrait et sa grande richesse sonore est en parfaite osmose avec la fantastique voyage dans **l'espace-temps au-delà de la «porte** des étoiles» (1). Cette séquence, suivant immédiatement celle de la «Sentinelle» (1) où le Requiem est entendu pour la troisième fois (avec le dernier monolithe en orbite autour de Jupiter), nous conduit à l'expérience finale qui peut s'exprimer tel un haiku (2).

Si vaste est l'univers, et pourtant...

le verre se brise...

un enfant nait...

Tous ces éléments constituent à l'intérieur du film le discours rendant compte de l'évolution religieuse et philosophoque de l'humanité, l'ineductable aboutissement d'un programme initial...

DE LA MUSIQUE COMME DISCOURS CRITIQUE...

Le Second thème de «2001» développe une critique acerbe et sarcastique de l'évolution technologique de cette même humanité. Entre le premier outil brandi fièrement par notre lointain ancêtre et les évolutions de nos modernes vaisseaux spatiaux, trois millions d'années se sont écoulées mais la différence est infime; nous jouons toujours avec le même os...

Lorsque l'homme abandonna son alimentation végétarienne et ajouta la viande à son ordinaire, il connut son premier environnement sonore obsédant, le bourdonnement des mouches. En 2001 en route pour Jupiter, ses repas préparés dans des fours à micro-ondes s'accompagneront de l'incessant bourdonnement de ses machines. J'ai fait cette référence culinaire car je trouve qu'il y a un rapport entre la valse de Vienne et la pâtisserie du même nom : elles sont l'une et l'autre aussi indigeste. En choisissant le «Beau Danube bleu» de l'illustre Johann Strauss II (c'est toute une dynastie) Stanley Kubrick situe d'emblée son propos.

La musique du «Roi de la Valse» associée aux images du rendez-vous orbital (1) avec la station spatiale, grande roue tournant dans le vide, est une manière ironique de nous rappeler tout l'aspect futile de notre évolution technologique. En réutilisant «le Beau Danube bleu» pour le générique de fin, Kubrick nous ramène à nos tristes réalités; il faut nous débarasser de nos enveloppes et de nos artifices pour comprendre le message des étoiles Beaucoup moins évident est le choix de l'adagio de la suite de ballet de «Gayaneh» d'Aram **Ilytch Khatchatourian, compositeur** russe contemporain d'origine arménienne.

MILLE FOIS MERCI Mr PAVLOV

Cette œuvre, beaucoup plus connue par son ouverture, la «Danse du Sabre» est un exemple type de la musique fonctionnelle étatisée dont s'enorgueillit l'Union Soviétique. Utilisée pendant la séquence où Kubrick présente les astronautes et leur compagnon Hal 9000 l'ordinateur, cette musique traduit parfaitement l'existence **hyperprogrammée qui conditionne** la vie de ces machines parfaitement entretenues, qu'elles soient organiques ou électroniques. Dans cet univers, vie et mort sont réduites à l'état de courbes graphiques : existence = fonctions vitales; mille fois merci, **Mr Pavlov pour votre grande et belle vision de l'homme !!!**

UN LANGAGE POUR L'INFINI

Cette relecture du film par sa musique nous montre combien celle-ci est essentielle. Surtout lorsqu'il s'agit de traiter des thèmes qu'aucun langage descriptif ne pourrait traduire. Comment en effet exprimer par des mots, l'histoire de l'humanité son devenir et sa métaphysique ? Seule la musique par son abstraction peut évoquer cette émotion intense qu'éprouve l'esprit face à l'infini :

Si vaste est l'univers,

et pourtant...

le verre se brise...

un enfant nait...

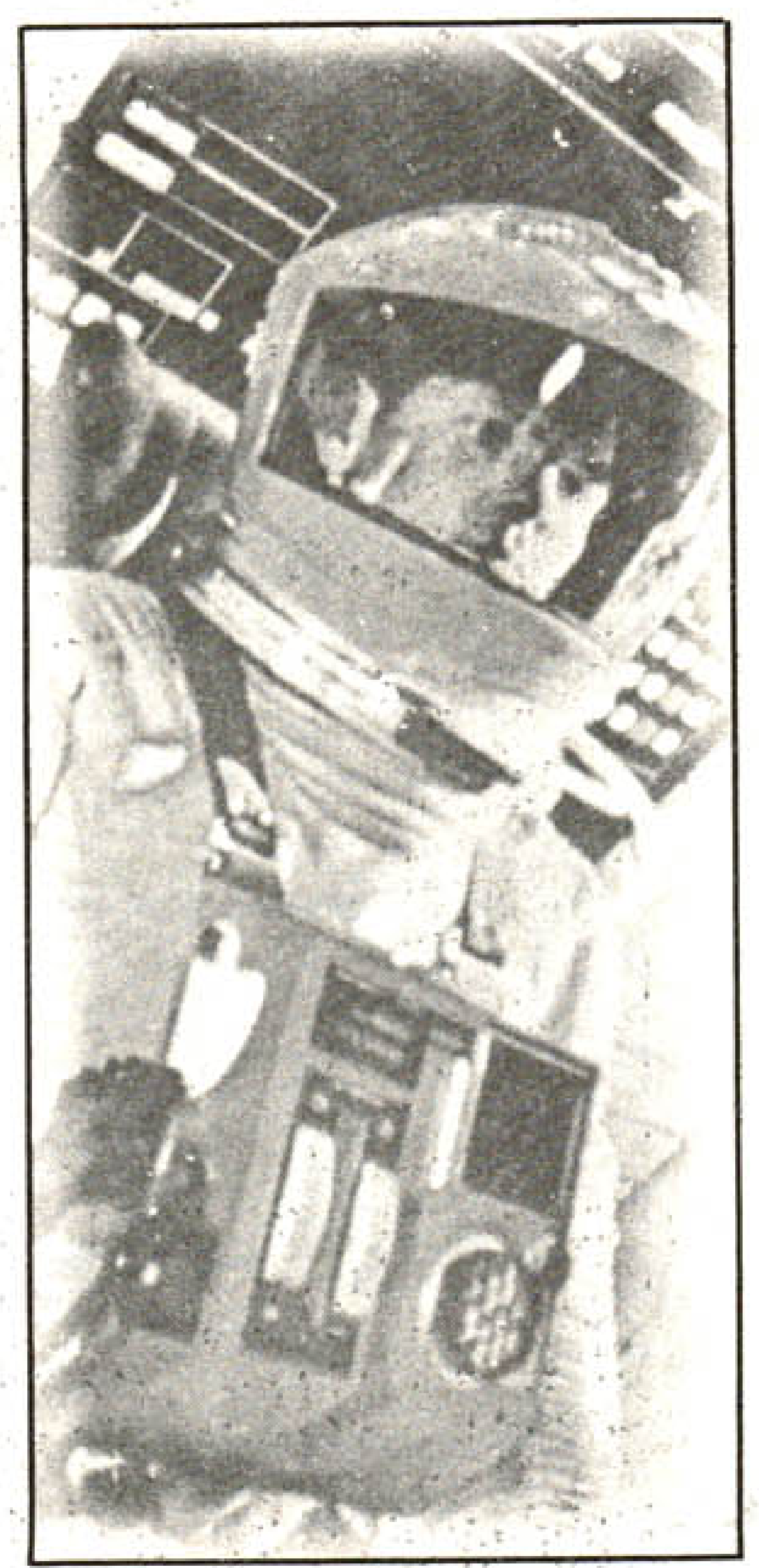
(à suivre)

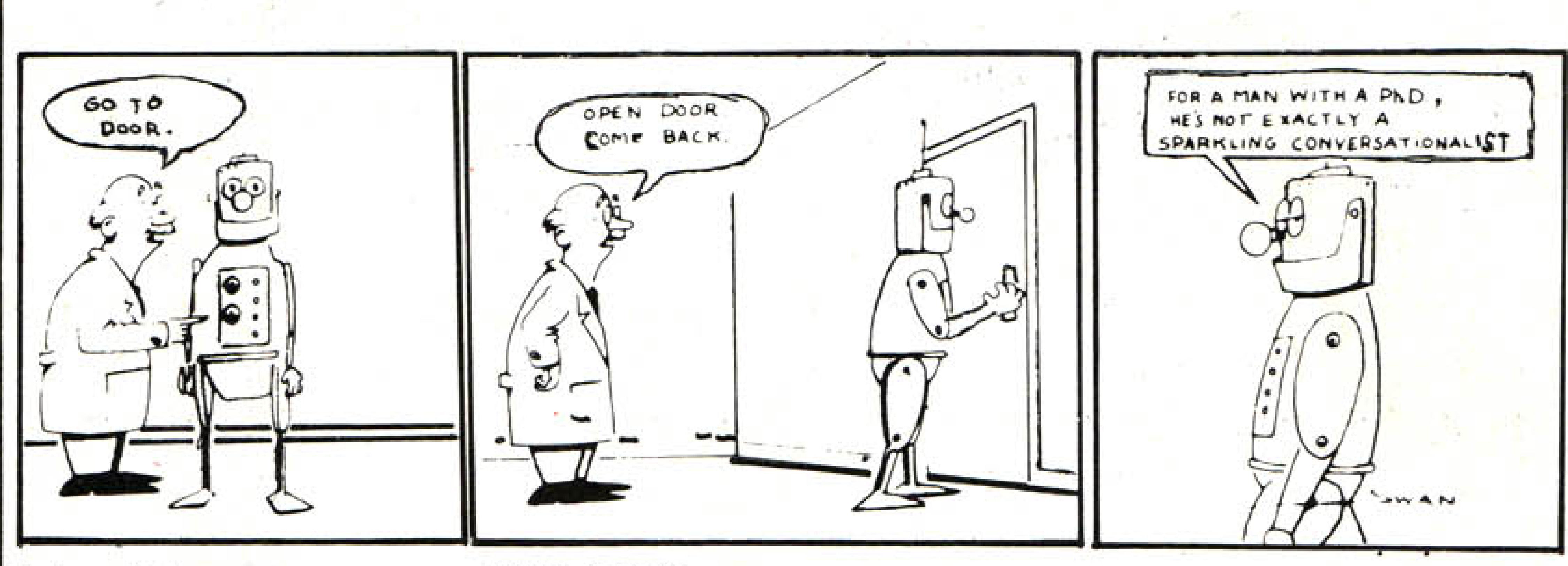
(1) les titres des séquences sont empruntées au livre d'Arthur-C. Clarke, tiré du film : «2001 l'Odyssée de l'espace » collection j'ai lu . Cela pour permettre au lecteur une référence aisée.

(2) Court poème japonais d'inspiration Zen traduisant très souvent une illumination.

La musique du film : 2001, l'Odyssée de l'espace.

Disque MGM 665 096. - distribution Polydor.

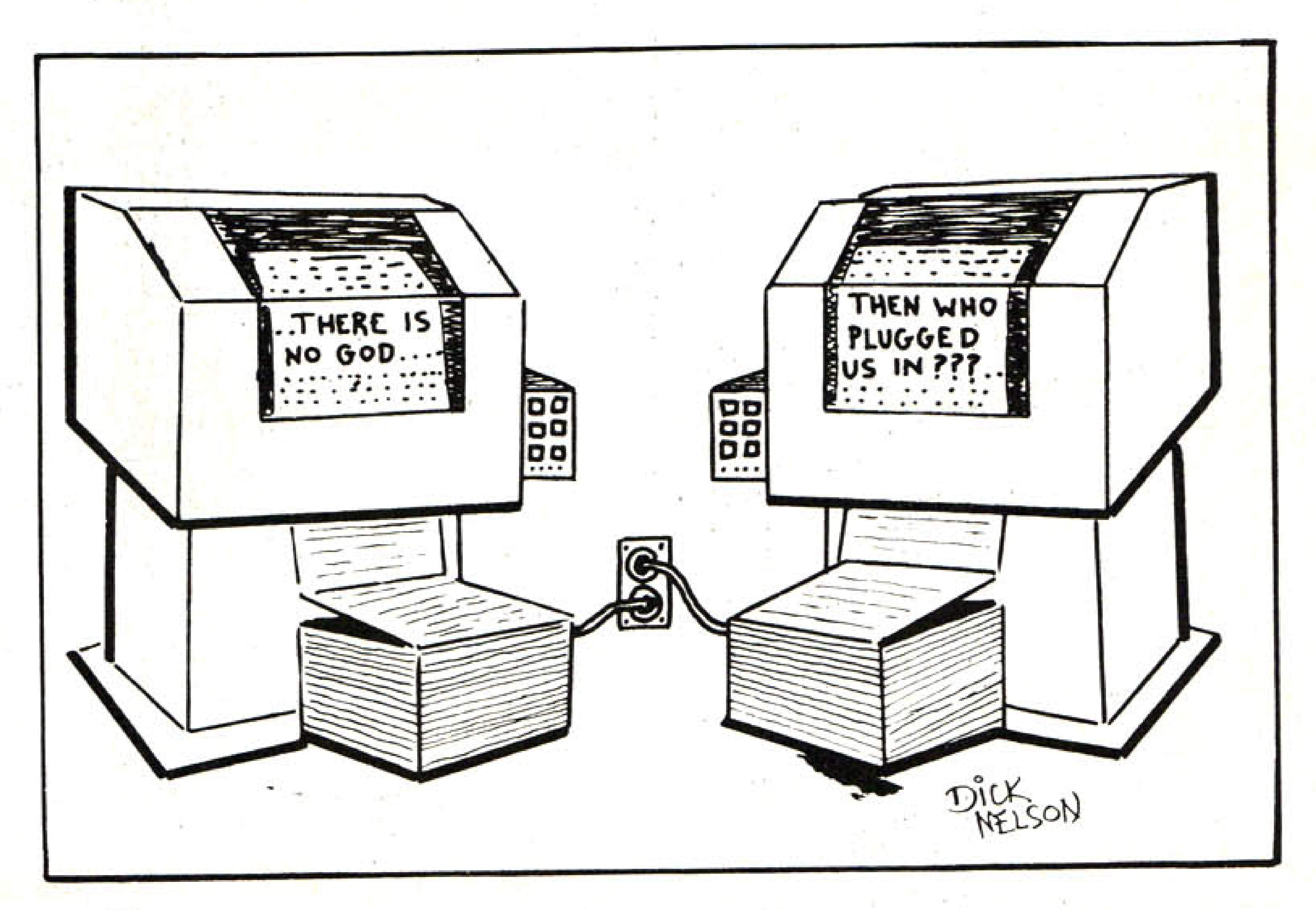




Va jusqu'à la porte.

Ouvre la porte.
Reviens.

Pour un docteur es. science,
il manque vraiment de conversation.

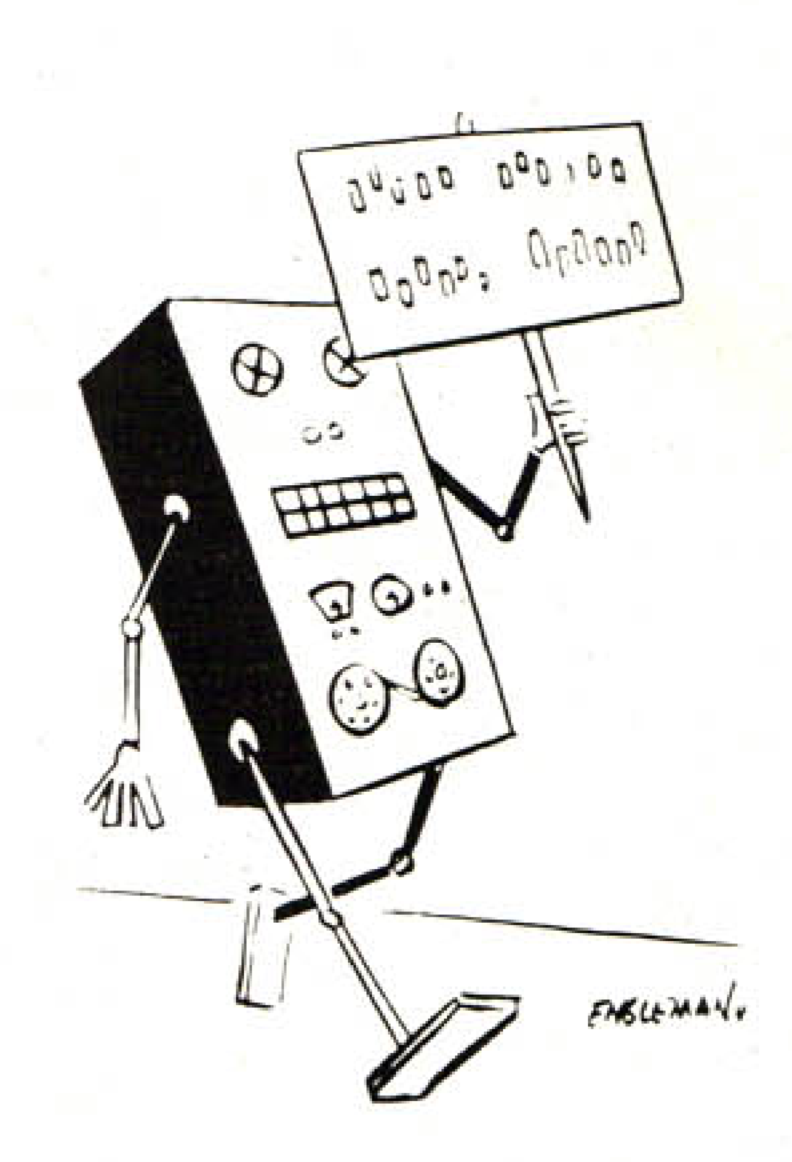


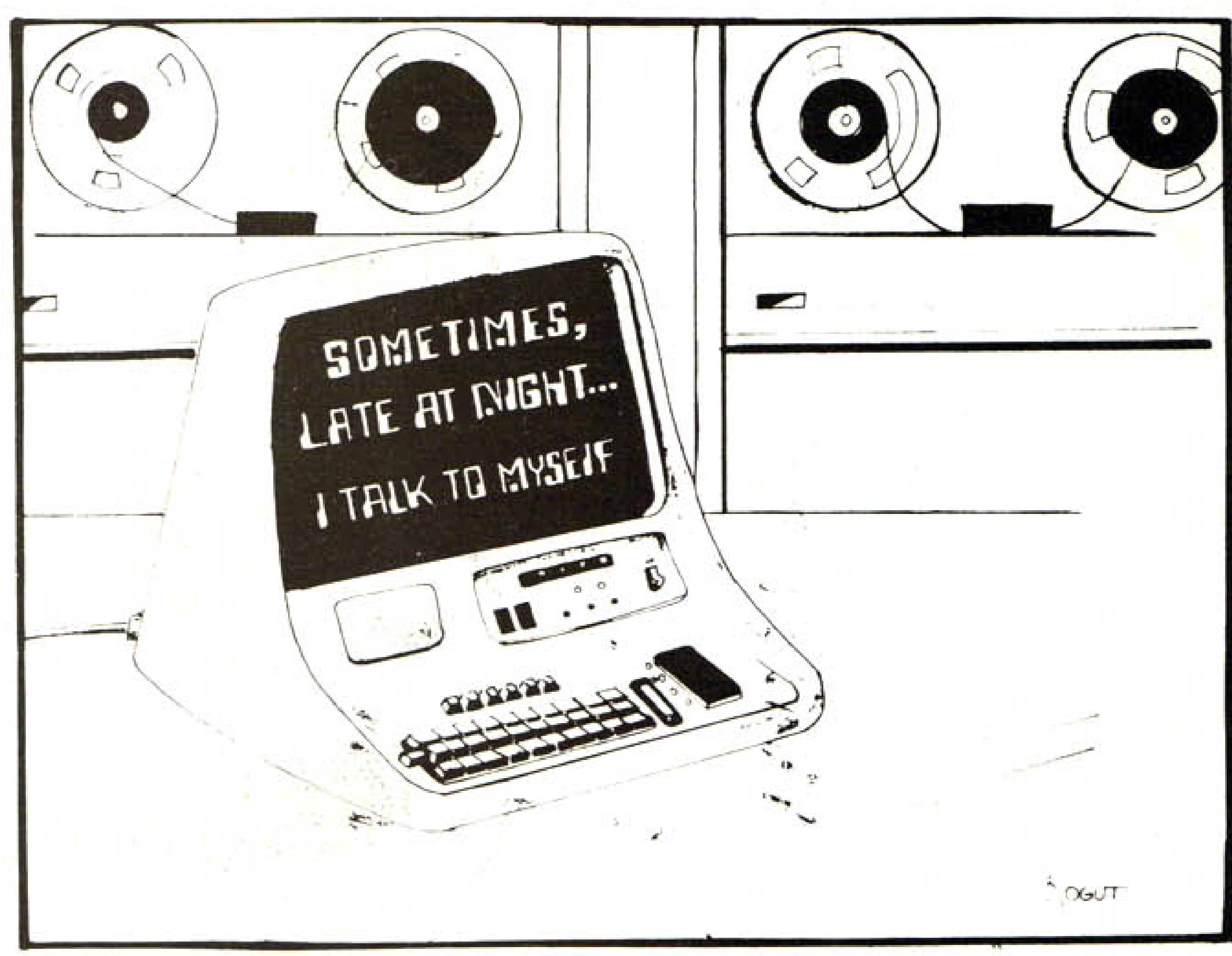
— *Dieu n'existe pas.*

— *Alors, qui nous a connecté ???*



« Voyons... Avez-vous eu une quelconque expérience en électricité ?

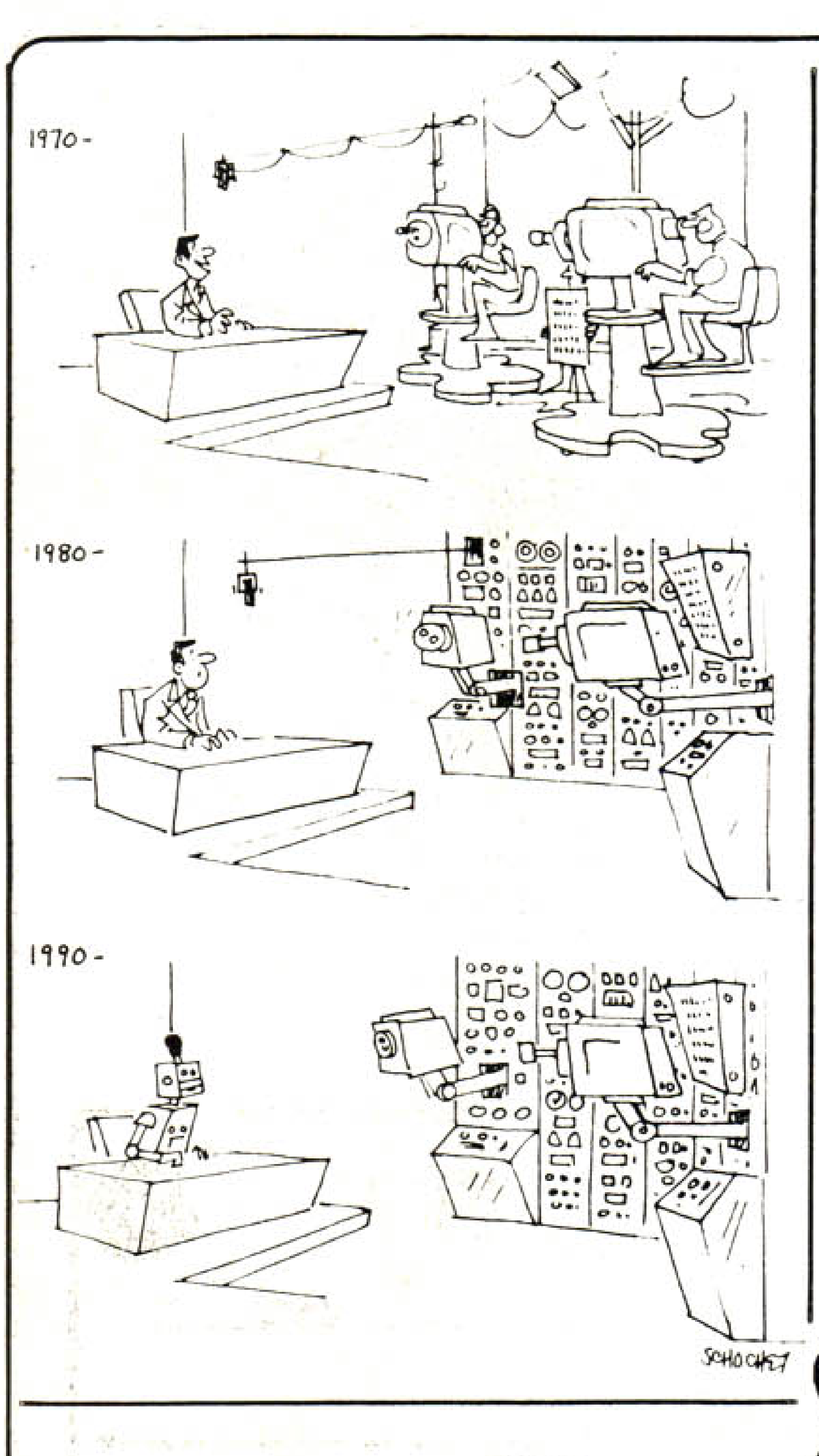




Parfois,

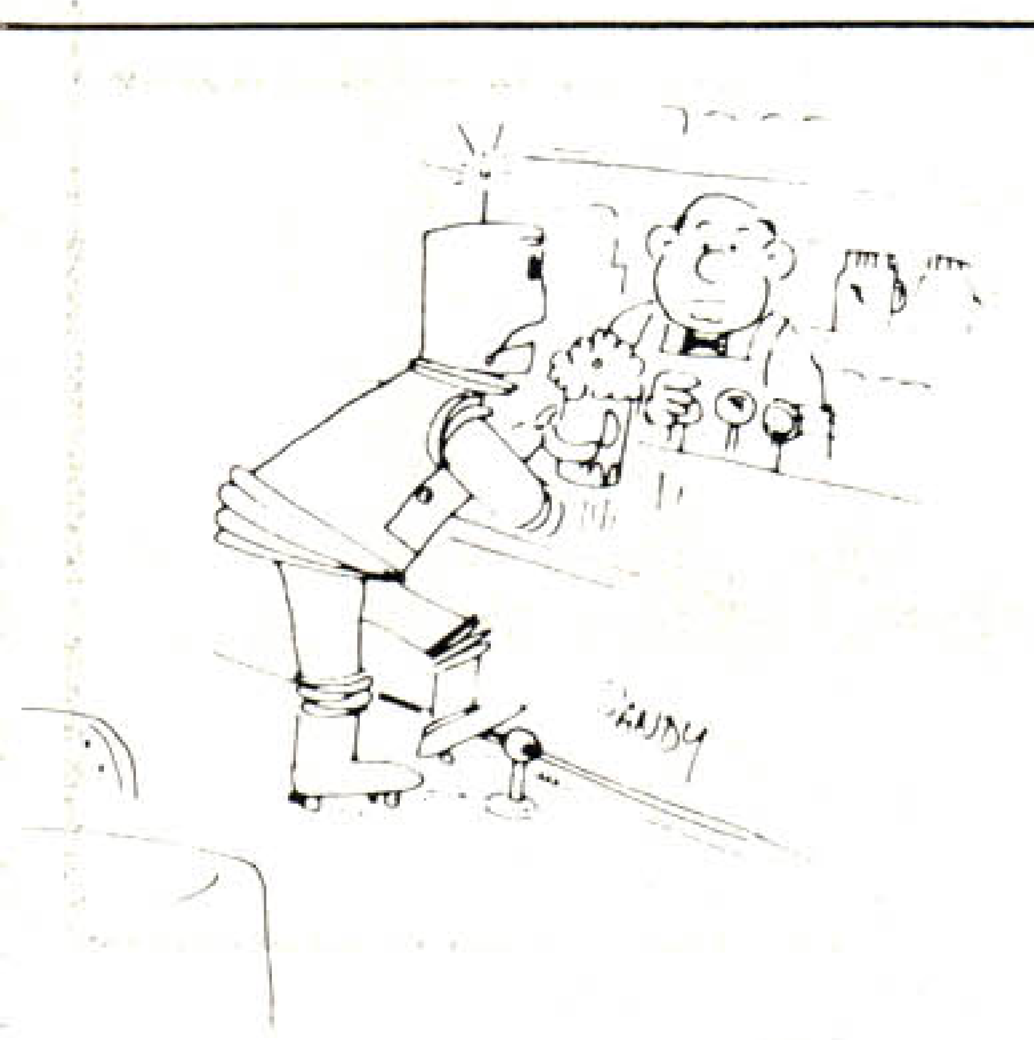
Tard dans la nuit...

Je me parle à moi-même.

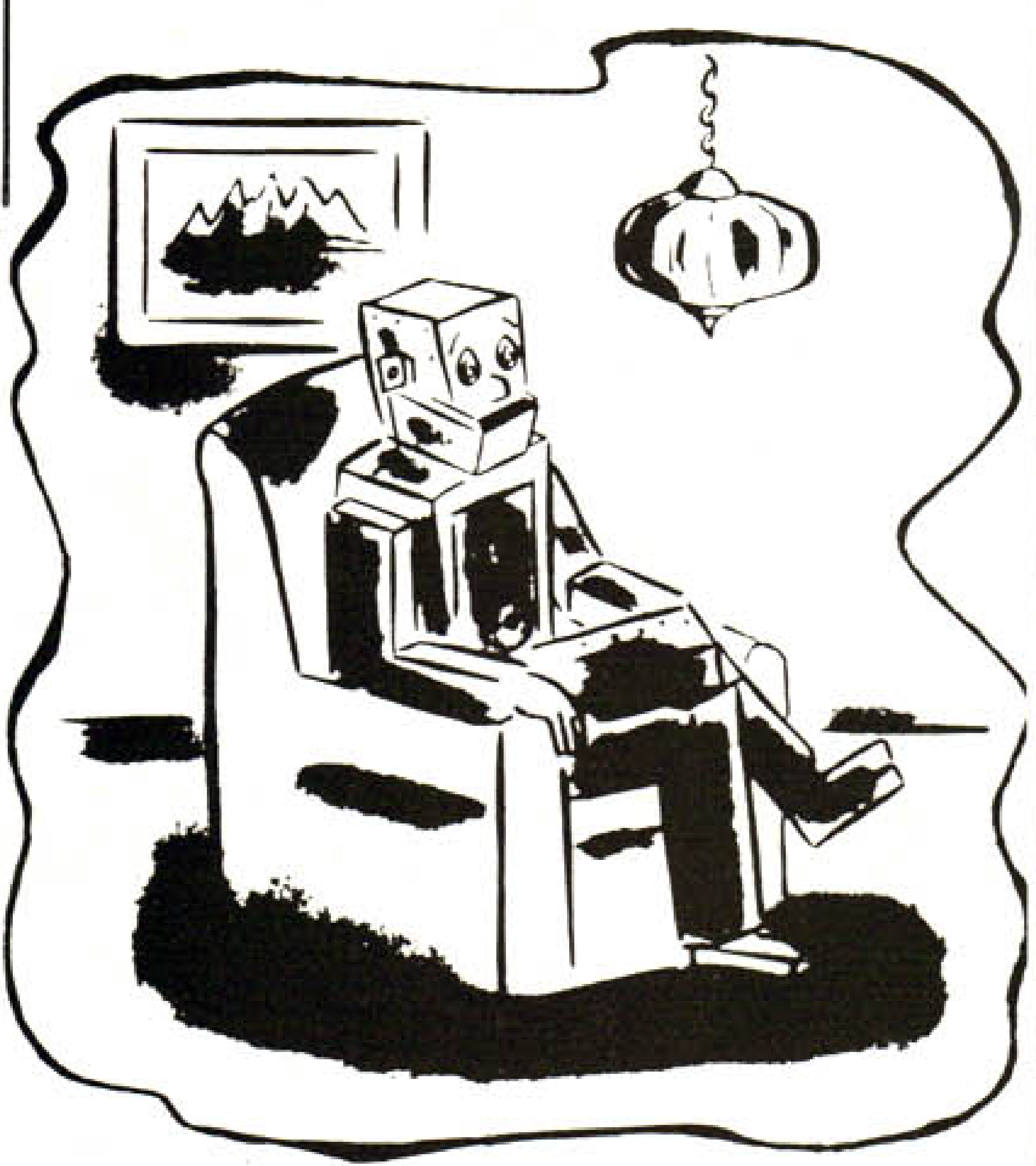




« Mon existence est devenue un cycle aliénant de programmation et reprogrammation »

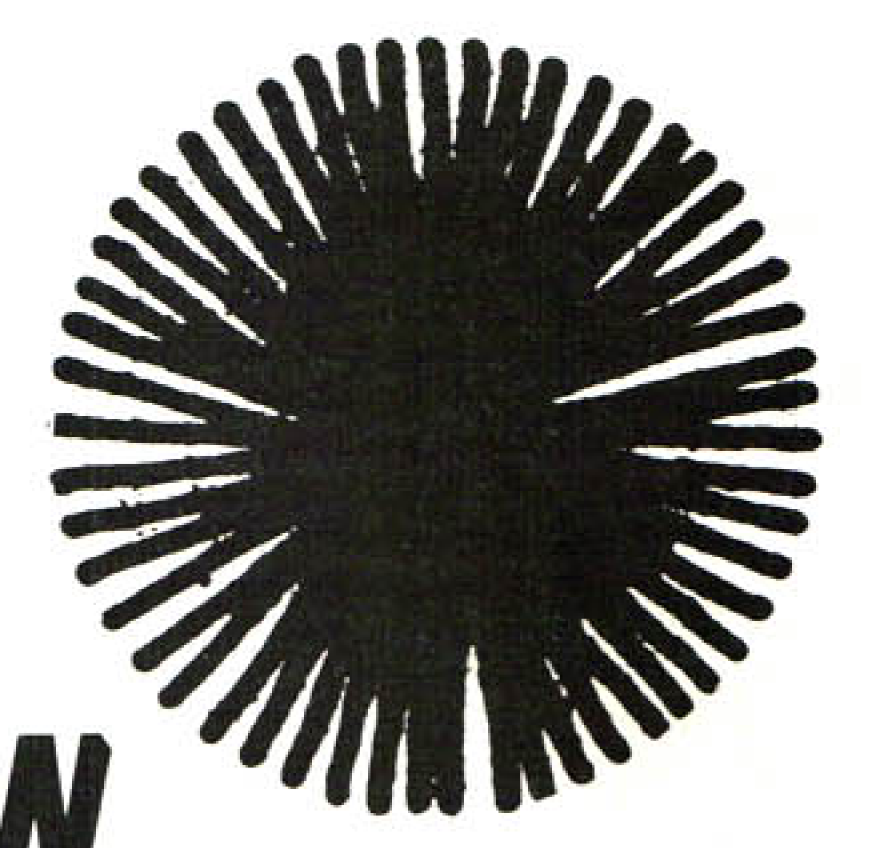


« Mon programmeur ne me comprend pas »



« Je calcule donc je suis »

LE PETIT GUIDE DE LA SCIENCE-FICTION





Parmi ceux qui n'ont lu que peu ou pas du tout de science-fiction, court une légende tenace : la plupart des textes seraient illisibles en raison d'un vocabulaire beaucoup trop spécialisé, emprunté le plus souvent au langage scientifique.

Incapable d'en lire, notre profane n'a, semble-t-il, même pas la ressource d'en parler : ici encore, il se heurte à un ensemble de références et d'expressions auxquelles il est incapable de donner un sens précis.

Comme dans toutes les légendes, il y a beaucoup de faux et un peu de vrai. Beaucoup de faux : depuis belle lurette, la science-fiction a abandonné, au moins pour sa plus grande part, le jargon pseudo-scientifique; les prétendues connaissances en physique, en astronomie ou en mathématiques ne servent guère à une meilleure compréhension d'auteurs modernes comme J.H.-John Brunner et Philip Dick pour les anglo-saxons, Michel Jeury ou Philippe Curval pour les Français.

Néanmoins, la rumeur d'un vocabulaire propre à la science-fiction a un fond de vérité. En près de cent cinquante ans d'histoire, s'est progressivement constitué un ensemble de concepts purement imaginaires, dont le contenu et l'appellation ont été consacrés par l'usage. Ainsi sont nés, au fil des années, des néologismes d'origine anglo-saxonne, rapidement traduits en France par des termes tels que « Hyper-espace », « astrogateur », « transmetteur de matière », etc.

Parallèlement, les historiens, critiques ou fanatiques du genre, ont forgé de toutes pièces des expressions destinées à désigner des époques particulières, des écoles, des sous-genres, des manifestations spécifiques à la science-fiction. Des mots tels que « Age d'or », « Hard-science », « Fandom », « Space-opera », etc., représentent quelques-unes de leurs trouvailles.

Dans le but, ici encore d'apporter un peu de clarté dans l'esprit du lecteur nouveau venu au genre, *Futurs* a décidé, pour la première fois, de confectionner un petit guide au sein duquel prendront place, quelques-unes de ces expressions réputées (parfois à juste titre) barbares.

Ainsi, chaque mois, le petit guide de *Futurs* accueillera-t-il un néologisme forgé par tel ou tel écrivain, une à deux expressions utilisées par les spécialistes de science-fiction, et enfin, le titre d'une collection ou d'un magazine spécialisé dans la science-fiction.

NECRONOMICON

Livre imaginaire inventé par l'écrivain américain Howard Philips Lovecraft (1890-1937). Sensé avoir été composé dans un passé lointain par l'Arabe dément Abduk Alhazred. Le « Nécronomicon » (encore intitulé « Al Azif ») s'inscrit dans la pure tradition des ouvrages maudits dont le fabuleux contenu s'inspire d'un savoir sacrilège. Le symbole central de ce savoir interdit est un certain « Nyariathotep », créature monstrueuse venue du fond des âges et dont le rôle au sein du « Nécronomicon » est un peu comparable à celui de Satan dans le dogme judéo-chrétien.

H.-P. Lovecraft s'est inspiré de ce véritable mythe fondateur que le « Nécronomicon » dans nombre de ses œuvres majeures. Naturellement, la légende attribuant une existence réelle au « Nécronomicon » et faisant du mathématicien et alchimiste John Dee (1527-1608) son véritable auteur, sont totalement fausses. Néanmoins, les références fournies par Lovecraft lui-même à propos de cet ouvrage sont d'un réalisme tel qu'aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui croient à l'existence réelle du « Nécronomicon », comme en témoignent les démarches répétées auprès de certaines bibliothèques dans l'espoir de se le procurer.

Scientification : Néologisme apparu pour la première fois en 1926 sous la plume de l'écrivain américain Hugo Cernsback dans le premier numéro de la revue spécialisée « Amazing stories ». Ce terme était sensé désigner tout récit où selon les propres termes d'Hugo Cernsback, la science était appelée à se mêler à la fiction : « Par scientification j'entends des histoires du type de celles qu'écrivaient Jules Verne, H.-G. Wells, Edgard Allan Poe, c'est-à-dire des histoires où l'intérêt romanesque est entremêlé de faits scientifiques et de visions prophétiques de l'avenir ». A partir de 1929, scientification, jugé peu euphonique par son auteur, fut définitivement abandonné au profit d'un terme qui devait faire fortune : « sciencefiction ».

Space opera : Terme anglo-saxon pouvant se traduire en français par « opéra de l'espace ». L'expression fit son apparition au cours des années trente pour désigner un genre de récits ayant généralement pour thèmes les voyages dans l'espace, l'exploration des planètes, les extra-terrestres, l'empire galactique, etc. D'une manière générale, il s'agit de récits d'aventures ayant pour cadre l'espace extra-terrestre. Tout au long de « l'âge d'or » (1937-1945) ce genre domina les autres formes de science-fiction pour ne connaître une régression que vers la fin des années cinquante.

Le « space-opera » doit son succès populaire à la grande simplicité de ses thèmes et de l'écriture qui le caractérise. Mais il est aussi très efficacement contribué à renouveler certains mythes anciens : l'exploration et la conquête des territoires inconnus; la rencontre avec l'étranger, l'exaltation des vertus fondamentales de l'homme, etc. Parmi les œuvres les plus célèbres, citons « Légion de l'espace » de Jack Willimason, « Les rois des étoiles » d'Edmond Hamilton, « Triplanétaire » de E.-E. Doc Smith.

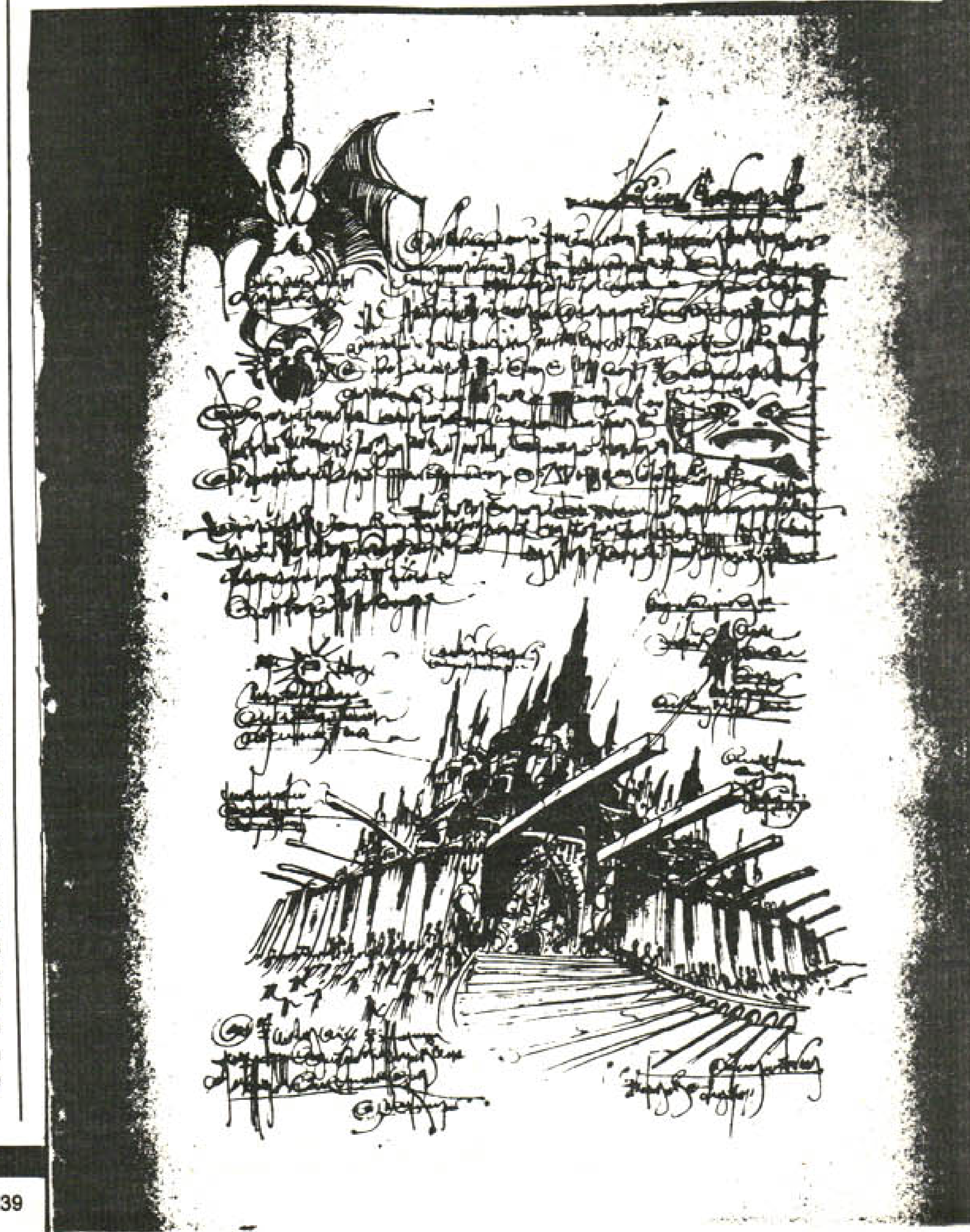
Univers Magazine créé par Jacques Sadoul en 1975 aux éditions « J'ai Lu », et dont la rédaction est assurée par Yves Frémion. Chaque numéro d'« Univers » présente une sélection de textes généralement d'avant-garde signés par des auteurs confirmés (Barry Malzberg, Norman Spinrad, Harlan Erlison, Arthur Clarcke, J.-C. Ballard, Brianaldiss, Robert Scheckley, R.-A. Lafferty, etc.) mais parfois aussi, inconnus ou inédits en France (Kate Withalm, Yves Di Mano, Denis Etchison, Cray Strets, etc.)

Par ailleurs, « Univers » ouvre régulièrement ses pages aux auteurs français dont beaucoup parmi les plus connus ont été publiés (Michel Jeury, Philippe Curval, Dominique Doway, Joëlle Wintrebert, Yves Dermèze, Jean-Pierre Andrevon, Daniel Walther, Michel Demuth, etc.)

Enfin, « Univers » établit l'inventaire des productions du trimestre précédent en matière de romans et essais; en outre, grâce à un système de grille faisant intervenir les critiques spécialisés, il confère une note de qualité (médiocre, bon, très bon, excellent) aux quinze principaux ouvrages parus durant la période.

« Univers » a un tirage moyen de 50.000 exemplaires et en est aujourd'hui à son deuxième numéro.

I. et G. BOGDANOFF.




Norman Spinrad
LE DERNIER DES ROMANI...
MARTINI
BUG JACK BAR
JACK BARRON ET L'ÉTERNIT
PAR NORMAN SPINARD LE MUTANT TELEPATHE
M'Callson
MOVING STORAGE
FORCES TERRIENNES
Collins Gin
SUPER LIQUO
1949
SERGE CLERC

Venant d'un écrivain qui s'est spécialisé dans une science-fiction dure et contestataire, ne reculant, devant l'emploi d'aucun mot, même de ceux que l'on imprime d'ordinaire à l'aide de leur seule initiale suivie de quelques petits points, voici une nouvelle tendre et poétique. Elle surprendra les admirateurs de «Jack Barron et l'éternité», le plus célèbre roman de Norman Spinrad. Mais ce fut la première nouvelle que Spinrad publia, à vingt-deux ans, dans Analog, en mai 1963. Elle paraît ici pour la première fois en français en prépublication d'une anthologie de cet auteur, à paraître chez Press Pocket dans quelques mois sous le titre « Le Livre d'or de Norman Spinrad ». On connaît la qualité de cette série déjà illustrée par des anthologies d'Ursula Le Guin, Théodore Sturgeon, Frank Herbert.

Gérard KLEIN

« La route fut longue et la chaleur accablante, dit l'homme à la moustache gominée. Un Collins, garçon, s'il vous plaît.

Le serveur adipeux tendit la main vers la console, pressa le bouton « Collins », et demanda:

— Gin, rhum, vodka ou grawa?

— Gin, bien sûr, dit l'homme à la moustache gominée. Faire un Collins au grawa, non mais! (Il alluma un grand cigare vert olive.)

Le garçon pressa le bouton « gin » et tapota sur le servobar. Le récipient de plastique transparent plein de liquide brumeux surgit par l'orifice de service du comptoir.

L'homme à la moustache noire et gominée regarda le verre, puis la console, puis le garçon.

— Ne me tenez pas pour impoli, l'ami, dit-il, mais je me suis toujours demandé pourquoi il y a encore des serveurs, quand n'importe qui pourrait appuyer sur ces stupides boutons.

Le garçon rit, d'un rire affable et gras.

— Pourquoi y a-t-il des conducteurs d'autobus dans les bus robots? Pourquoi y a-t-il des brasseurs alors que la bière se brasse pratiquement toute seule? Je suppose que le gouvernement se dit que si on virait tous ceux qui ne servent à rien, il se retrouverait avec cent millions de chômeurs sur les bras.

L'homme à la moustache, qui s'appelait Miklos, tripota sa vieille guitare posée contre le comptoir.

— Ami, je vous prie d'excuser ma remarque, dit-il. En fait, les serveurs sont toujours utiles. Est-ce que je pourrais parler à cette machine? Et ils n'ont pas encore de videur automatique.

— Vous croyez ça? dit le garçon en se penchant vers Miklos. J'étais à Tokyo l'an dernier, et là-bas ils ont un grand crochet rembourré qui tombe du plafond, empoigne les pochards et les balance dehors. Le tout sans intervention humaine. Ah, la science!

Miklos se renfrogna, puis s'illumina.

— Oui, mais le barman doit encore décider qui vider! Une tâche très délicate, qu'on ne saurait confier à une machine. Par conséquent, il sera toujours nécessaire qu'il y ait un serveur. Un autre Collins, s'il vous plaît.

— Pourquoi vous souciez-vous tellement de savoir si je suis utile? demanda le garçon en appuyant pour un autre Collins.

L'homme à la moustache noire gominée et au visage tanné par les intempéries devint très grave.

— C'est une des choses que je recherche au cours de mes voyages, dit-il. C'est très important.

— Quoi donc?

— Des hommes qui sont encore utiles, dit Miklos. Ils sont comme des oiseaux rares. Quand j'en repère un, j'ai gagné ma journée. Je suis un observateur des mœurs des hommes.

— Vous voyagez beaucoup? demanda le garçon avec un petit rire. Vous devez être un de ces riches oisifs?

— Non, dit Miklos sans sourire. Voyager fait partie de mon travail.

— Votre travail? Quel genre de travail? Il n'y a plus de voyageurs de commerce, et vous n'avez guère l'air d'un pilote de...

Miklos tira pensivement sur son cigare.

— C'est une chose difficile à expliquer, dit-il. En fait, il y a deux boulots. Mais si je réussis dans l'un, l'autre n'est plus nécessaire. Le premier travail consiste à chercher.

— A chercher quoi?

L'homme à la moustache gominée ramassa sa guitare et tripota les cordes.

— Chercher... les Romani.

— Les quoi?

— Les Romani, mon vieux! Les Gitans.

Le serveur lui lança un regard bizarre.

— Les Gitans? Il n'y a plus de Gitans. Ce ne serait pas permis.

— C'est à moi que vous dites ça? fit Miklos en soupirant. Cela fait quatorze ans que je cherche les Romani. J'ai fait de l'auto-stop alors que personne n'en fait plu, j'ai été de la cloche alors que plus personne ne l'est. J'ai

cherché dans cinquante Etats et six continents. Je suis même allé dans les cavernes espagnoles, et vous savez quoi? Ils ont une énorme machinerie, là-bas, à présent. Des Romani robots! Des machines à flamenco. Ces choses font même circuler à la ronde un chapeau de métal. Mais les Romani ne sont plus là. Et pourtant, un jour, quelque part... Peut-être pourriez-vous... Peut-être que vous

— Moi? dit le serveur en s'écartant de l'homme à la moustache.

— Ah, mais bien sûr que non. Personne ne sait. Et bien sûr, tout le monde pense que je suis fou. Mais laissez-moi vous dire, mon ami: «fou» est un mot strictement relatif. Je pense que vous êtes tous cinglés. N'y voyez pas une offense personnelle, comprenez-moi. C'est ce monde sec, propre, luisant, et tueur de Romani, qui est fou. Mais approchez-vous, et je m'en vais vous confier un secret.

Miklos colla son visage contre l'oreille du serveur.

— Ils n'ont pas tué les Romani, chuchota-t-il. Puis plus fort: Je suis le dernier Romani. C'est l'autre travail, conserver tout ça en vie jusqu'à ce que je puisse les trouver. C'est une bonne plaisanterie à faire au monde. Ils essaient de tuer les Romani, et comme ils échouent, ils essaient avec encore plus de force. Mais c'est une bonne chose pour eux qu'ils n'y arrivent pas, car ce sont les Romani qui les maintiennent en vie. Ils ne le savent pas, mais quand je ne serai plus là, ils mourront. Oh, ils continueront à se balader dans leurs jolies petites villes antiseptiques pendant encore quelques centaines d'années avant de s'en rendre compte, mais pratiquement, ils seront morts.

— Ouais-ouais, dit le serveur. Ouais-ouais.

L'homme à la moustache noire et gominée fronça lourdement les sourcils.

— Je suis désolé, dit-il. Parfois, j'oublie que je suis fou, et alors je deviens encore plus fou. Joli paradoxe, non?

— A vous entendre, vous avez l'air d'avoir fait des études, dit le serveur. Vous n'avez pas l'air idiot. Comment ça se fait que vous ne puissiez pas trouver de travail?

Miklos redressa fièrement la tête.

— Que je ne trouve pas de travail! Monsieur, avant de devenir Miklos, le Dernier Romani, j'étais vice-président adjoint responsable des ventes à la Générale d'Air Conditionné. Je suis un homme passablement fortuné. Je sais ce qu'est la réussite dans ce monde ennuyeux. Je vous la laisse.

— Mais avec votre argent...

— Bof! J'ai voulu voir l'Orient exotique, par exemple, et qu'est-ce qu'il y avait là-bas? Tokyo était New York, Hong Kong était Chicago, Macao était Philadelphie. La lointaine Samarcande est maintenant un astroport russe. Tout s'est envolé. La Bagdad des Califes, la Chine de Kubilai Khan, la lointaine Samarcande, Le Caire... Oh, les villes sont encore là, et puis après? Elles sont toutes pareilles, toutes nettes et propres et brillantes.

— Vous devriez être content, dit le serveur. on a balayé le trafic de l'opium et la prostitution. On a éliminé la malaria et la fièvre jaune — même la dysenterie. On a fait disparaître les mendiants des rues et construit des marchés hygiéniques pour les marchands ambulants. J'ai été à Tokyo, comme j'ai dit, et c'est tout aussi moderne que New York.

Miklos renâcla une bouffée de cigare.

Et pendant qu'ils y étaient, ils ont remplacé les Califes et les Sultans et les Khans par des administrateurs. Beurk!

— Ma foi, dit le serveur, on ne peut pas faire plaisir à tout le monde. La plupart des gens aiment les choses comme elles sont.

— C'est ce qu'ils croient. Bon, c'est pas tout ça: j'ai des choses à faire. Pouvez-vous m'indiquer un terrain de jeu?

— Un terrain de jeu? Vous voulez jouer au golf ou à quelque chose de ce genre?

— Non, non, un terrain de jeu pour *enfants*.

— Il y en a un, à trois rues vers l'ouest, dit le serveur, mais qu'est-ce que vous voulez y faire?

— Cela fait partie de mon boulot, ami, dit Miklos en se levant et en plaçant la guitare sur son épaule. Cela m'empêche de trop penser et de ne pas assez agir, et puis d'ailleurs, qui sait, peut-être cela est-il utile. Au revoir. (Il quitta le bar en sifflant une *czardas*.)

— Un cinglé, marmonna le serveur en jetant au vide-ordures les récipients usagés. Enfin, il a l'air relativement inoffensif...

Le terrain de jeu était du modèle standard, carré, entouré d'un champs de force de deux mètres de haut avec une entrée sur chaque côté. En plus des dispositifs habituels — marelle exponentielle, toboggan magnétique, grille de basket-ball électronique — il y avait du matériel plus récent, notamment une grande 3D, et un gardien robot. La plupart des enfants étaient assis sur des bancs devant la 3D et regardaient «Vies Modernes», le feuilleton éducatif pour terrains de jeu. Ils semblaient s'ennuyer passablement, sauf quand, concession faite à leur frivolité, quelqu'un recevait un coup sur la tête.

L'homme à la moustache noire gominée et à la vieille guitare franchit l'entrée. Seul le gardien robot le remarqua.

— Monsieur, crissa le robot, êtes-vous le parent ou le gardien d'un de ces enfants?

Miklos souffla un rond de fumée vers le robot.

— Non!

— Les vendeurs, mendiants, démarcheurs, patineurs à roulettes, animaux familiers et enfants de plus de douze ans ne sont pas admis dans le terrain de jeu, dit le robot.

— Je ne suis ni un vendeur, ni un mendiant, ni démarcheur, ni patineur à roulettes, ni bicyclette, ni animal familier, ni enfant de plus de douze ans, dit Miklos, qui connaissait la litanie.

— Etes-vous un déviant sexuel? demanda le robot. L'entrée du terrain de jeu est interdite par la loi aux déviants sexuels, et ils peuvent être expulsés par la force.

— Je ne suis pas un déviant sexuel, dit l'homme à la moustache.

Comme on pouvait s'y attendre, le robot demeura un instant immobile, ses relais cliquetant avec confusion, puis il s'en alla sur ses roues. Miklos entra sur le terrain de jeu, jeta son cigare à demi fumé, et alla se vautrer sur le banc du fond devant la 3D.

Il grattouilla quelques accords au hasard sur la guitare, puis chanta en espagnol une chanson en staccato. Sa voix

était rugueuse, et son jeu, au mieux, médiocre, mais tous les deux étaient bruyants et enthousiastes, de sorte que l'effet d'ensemble n'était pas déplaisant.

Quelques-uns des plus jeunes enfants se détachèrent du groupe réuni autour de la 3D et s'attroupèrent autour du banc de Miklos. Il exécuta « Santa Anna », un peu de flamenco extrêmement amateur, et une vieille chanson de marche israélienne. A la fin de la chanson, tous les enfants, à l'exception des plus âgés, étaient réunis autour de lui. Il parla pour la première fois.

— Mon nom est Miklos. A présent, les amis, je vais vous chanter une très jolie petite chanson à propos d'un gars plutôt déplaisant, « Sam Hall ».

Quand il arriva à cette partie du refrain qui dit: « Vous êtes tous une bande de salauds, bon sang de bois », le robot arriva en roulant à toute vitesse.

— L'obscénité est interdite sur le terrain de jeu, grinça-t-il. Interdite. Aucun enfant ne doit dire de gros mots. Pas d'obscénité. Que l'enfant qui a dit les gros mots veuille cesser.

— C'est moi qui ai dit les gros mots, espèce de tas de ferraille, rit Miklos.

— Veuillez cesser d'utiliser des obscénités, croassa le robot. L'obscénité est interdite aux enfants.

Miklos alluma un cigare et souffla vers le robot une énorme bouffée de fumée.

— Je ne suis pas un enfant, espèce d'affreux. Je peux dire ce que je veux. (Il adressa un sourire à son public appréciateur.)

Les relais cliquetèrent frénétiquement.

— Etes-vous un déviant sexuel? Etes-vous mendiant, démarcheur ou vendeur? Etes-vous un enfant de plus de douze ans?

— On a déjà réglé cette question. Je ne suis rien de tout cela. Fiche le camp avant que je te signale pour obstruction aux droits civiques d'un humain adulte.

D'autres relais cliquetèrent frénétiquement. Il y eut une légère odeur d'isolant brûlé. Le robot s'en alla en zigzagant. Il s'arrêta au bout d'une centaine de mètres, et se mit à marmonner tout seul.

Miklos rit, et les enfants, qui étaient maintenant tous agglutinés autour de lui, éclatèrent de rire à l'unisson.

— Et maintenant, mes amis, dit-il, parlons de choses plus belles: de pirates, de khans, d'Indiens. Des mille et trois éléphants du Roi de Siam. Des Sept Cités d'Or, et du grand Calife Haroun-al-Rachid.

— Vous êtes allé dans tous ces endroits, m'sieur?

— Est-ce que vous êtes un pirate?

— Qu'est-ce que c'est, un calife?

Miklos écarta ses grandes mains.

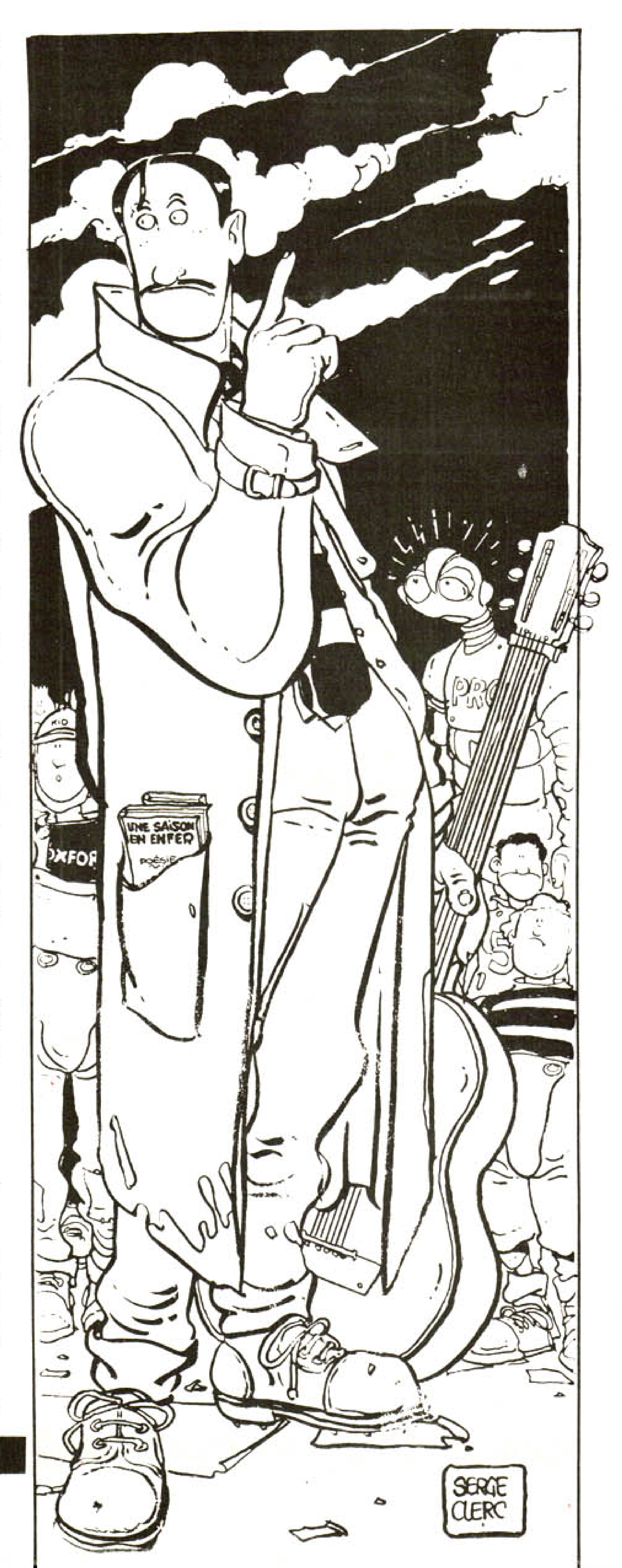
— Attendez, attendez, un à la fois. (Il sourit.) Non, je ne suis pas un pirate. Je suis un Romani.

— Qu'est-ce que c'est, un Ro...?

— Romani! Un Gitan, mon jeune ami. Il n'y a pas si longtemps, nous étions des milliers qui roulions à travers le monde entier dans des roulottes aux couleurs vives, rouge et jaune, en chantant et en jouant et en volant des poulets. A présent, je suis le seul qui reste, mais je sais toutes les histoires, je connais tous les endroits...

— Est-ce que vous avez déjà volé un poulet, m'sieu?

— Ma foi... non, mais j'ai voyagé clandestinement dans



des avions, même une fois sur un bateau. Savez-vous ce que cela aurait signifié, au temps des pirates? Sir Henry Morgan m'aurait fait marcher sur la planche!

— Marcher sur... la planche?

— Oui, il aurait caressé sa barbe, noire et sale, et il aurait dit: «Miklos, foutu rat de cale, t'vas sauter dans la grande tasse et les requins te bouloteront, ou bien je m'en vas te passer mon sabre par le travers!»

— Mais vous auriez pu appeler un flic?
Miklos grimaça et tortilla sa moustache.

— Un flic? Sir Henry vous en aurait mangé un pour son petit déjeuner. Et le flic aurait eu la chance de s'en tirer à si bon compte. Savez-vous ce qu'Haroun-al-Arachid aurait fait? Il l'aurait fait changer en chameau par son Grand Vizir!

Un des garçons les plus âgés se mit à ricaner:
— Allons donc, on ne peut pas changer un flic en chameau.
— Je ne peux pas, et tu ne peux pas, et peut-être que plus personne ne peut, de nos jours. Mais à cette époque-là, à Bagdad! Mais tout le monde en était capable...

La plupart des enfants les plus âgés s'éloignèrent, mais il resta un noyau de mômes de six, sept, huit ans.

— Il faut y croire, dit Miklos, et alors on peut faire ces choses. Il y a cinquante ans, on pouvait traverser le monde avec son pouce. A présent ils disent que c'est impossible. Mais, mes petits amis, je sais mieux qu'eux. Je l'ai fait. Comment? Parce que je suis un Romani. J'y crois, même s'ils disent que je suis fou.
— Bigre, M'sieu, les Romani, ils sont malins, hein?
— Pas plus malins que toi. En fait, on peut seulement faire ces choses-là si l'on est un peu idiot. Assez idiot pour croire que, quelque part, dans un autre temps, il y a toujours une Bagdad, et que Samarcande est encore la Lointaine. Il faut être assez idiot pour s'en fiche quand la police et les Membres du Conseil d'Administration disent que vous êtes fou. Et si vous y croyez suffisamment fort, et si vous êtes suffisamment fou...
— Quoi, m'sieu?
L'homme à la moustache noire gominée soupira, puis il se pencha pour être tout prêt du cercle de petites têtes et chuchota:
— Si vous y croyez assez fort, et si vous vous efforcez assez longtemps, et si vous êtes assez fous, et si vous devenez à la fois très gentils et très vilains, alors un jour vous atteindrez la Route des Galions, et les Sept Cités d'Or, et la ville magique de Bagdad, où il n'y a ni robots ni écoles, seulement des magiciens et des chevaux sauvages. Et un jour, vous verrez Samarcande la Lointaine, blanche et rouge et or, brillant au-dessus des sables du désert. Et, mes petits amis, si vous êtes surtout bien sales, et que vous ne vous lavez jamais, jamais derrière les oreilles, et que vous ne vous brossez les dents qu'une fois par jour, et que vous ne regardez pas la 3D, et si vous dites quatre gros mots chaque jour pendant un mois, et si vous rêvez toujours des lieux lointains et magiques et perdus, un jour vous vous éveillerez de bonne heure, par un matin d'automne, et vous serez un Romani!
Miklos ramassa la guitare.
— Et maintenant, mes petits Romani, nous allons chanter.
Et il joua les vieilles chansons, et il chanta les lieux lointains jusqu'à ce que la sueur perle sur sa moustache. Puis il tira un mouchoir rouge, s'essuya le visage, et joua encore.
Pendant deux heures, il joua et chanta, et conta les vieilles histoires.

Il était juste en train de finir l'histoire de l'Atlantide quand le flic arriva. Le flic arborait le short et la tunique bleue habituels, et son non moins habituel air renfrogné.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon Dieu? dit-il.
Le robot arriva en roulant, geignant...
— L'obscénité est interdite sur le terrain de jeu. L'obscénité est interdite...
— La ferme! dit le flic.
Le robot se tut.
— C'est bon, coco, dit le flic, qu'est-ce que crois que t'es en train de faire?
— Je chante juste quelques chansons, et je raconte quelques histoires, dit humblement l'homme à la moustache gominée.
— Tu sèmes le désordre sur un terrain de jeu public, dit le flic. Je crois que je vais t'embarquer.
Une petite étincelle revint chez l'homme à la moustache.
— Est-ce un crime, monsieur l'agent? dit-il.
— Non. Mais...
— Alors, fit Miklos en mâchant son cigare, j'imagine que vous allez partir.
— Pas si vite, dit le flic. Je peux toujours vous embarquer pour vagabondage.
L'homme à la moustache sourit, puis se permit un grand rire.
— J'ai peur que non, l'ami. En vérité, j'ai bien peur que non.

Il plongea la main dans sa poche et en tira un rouleau de billets malpropres, humides. Il compta deux cents dollars qu'il fourra sous le nez du flic. Vous voyez, l'ami? Je ne suis pas exactement un vagabond. eh bien, mes petits amis, dit-il en tournant le dos au flic, il faut que je m'en aille, avant qu'il n'y ait d'autres ennuis, et que je sois tenté de changer ce digne représentant de la loi en vous-savez-quoi. Au revoir, mes amis. Rappelez-vous le Romani.

Les enfants sourirent. Le flic resta là. L'homme à la moustache noire cirée hissa sa guitare sur son épaule, et quitta lentement le terrain de jeu, en sifflotant bruyamment.
Le soleil de l'aube brillait derrière la vaste vitrine, baignant le bar d'une vive lumière jaune. L'établissement était désert. Seuls demeuraient le serveur et un jeune homme à l'air lointain, détaché. Le jeune homme, qui portait l'uniforme noir et or du Corps Spatial, était assis à un bout du comptoir et regardait d'un œil vide à travers la vitrine, en sirotant une bière.

Miklos entra, et la porte ouverte laissa pénétrer une brutale bouffée d'air brûlant dans la pièce à air conditionné.
— Salut, l'ami, dit Miklos en s'asseyant à deux sièges de distance du jeune Spatial. Une bière, s'il vous plaît.
Le serveur appuya pour une bière, et la chope de plastique surgit devant Miklos. Miklos la but à longs traits.
Le matin est le meilleur moment pour une bonne bière fraîche, dit-il. Dommage que si peu de gens reconnaissent les beautés de la chose. (Il jeta un coup d'œil au jeune homme. Le Spatial lança à Miklos un regard bizarre, mais qui n'était pas un regard d'aversion. Il ne dit rien et continua de contempler la vitrine.)
— Vous avez trouvé le terrain de jeu? demanda le serveur.

Le Spatial eut un sourire de côté.

— Bien sûr, dit Miklos en allumant un cigare. Aucun problème. Enfin, à part un flic qui a essayé de me chasser. Mais il ne représentait pas un gros problème. (Il pointa son doigt vers sa tête.) Pas très malin, vous voyez.

Le Spatial ne put réprimer un petit rire.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous êtes allé faire là-bas, dit le serveur.

L'homme à la moustache tapa sur sa guitare.

J'ai joué de ça, j'ai chanté, j'ai raconté quelques histoires aux gosses.

— Pourquoi ça? demanda le serveur.

Le ieune homme se leva et vint s'asseoir à côté de Miklos.

— Je sais pourquoi, non? dit-il en souriant.

Miklos rit.

— Si vous le dites.

— Dites, fit le serveur, vous êtes un Spatial. Vous avez roulé votre bosse, non?

— Je suppose que oui.

— Eh bien alors, dit le serveur, peut-être que vous pouvez aider notre ami, le guitariste. Il cherche quelque chose.

— Oh? dit le jeune homme au regard lointain; il parut réprimer quelque chose d'intermédiaire entre le sourire et le ricanement.

— Ouais, dit le serveur en riant. Des Gitans!

Le Spatial ne rit pas. Il ignora le serveur et se tourna vers Miklos.

— Vous cherchez des Gitans?

— Oui, dit sobrement Miklos. Oui, je cherche des Gitans.

— Les Romani?

Miklos le regarda fixement, durement.

— Oui, les Romani.

Le Spatial but le reste de sa bière.

— C'est dur, dit-il, de trouver des Romani, à présent.

— Je sais, je sais, dit Miklos, appuyant sa tête dans ses mains. Je cherche depuis quatorze ans. Quatorze ans, six continents et Dieu sait combien de pays. Ça représente beaucoup de temps et beaucoup de sueur. Peut-être trop; peut-être que je suis cinglé et qu'il n'y a plus de Romani, et peut-être qu'il n'y en aura jamais plus. Peut-être que je devrais abandonner, et redevenir un vice-président responsable des ventes, ou aller voir un psychiatre, ou...

— Je connais un endroit, dit le jeune homme.

— Un endroit?

— Un endroit lointain, dit le Spatial. Un endroit que personne n'a encore vu. Alpha du Centaure. Ou peut-être Sirius. Ou Rigel.

— Les étoiles? dit Miklos. Personne n'est jamais allé jusqu'aux étoiles.

— C'est vrai, dit le jeune homme en souriant, personne n'est jamais allé jusqu'aux étoiles. Quel meilleur endroit où trouver les Romani? Là-bas, dans un pays qui ne fait pas encore partie des circuits touristiques, un pays que personne n'a jamais vu, le genre de pays où les Romani sont toujours allés. Quelque part là-bas, il y a des cités à faire honte à toutes les légendes. Et des magies, et des merveilles... L'Univers a un milliard de mondes. Sûrement que sur l'un de ces mondes, il y a des Gitans, sur un autre des Khans, sur un autre l'antique Bagdad.

Un tableau de rêve, dit Miklos en allumant un cigare, et probablement exact. Mais malheureusement, il est à peu près aussi facile de se rendre là-bas que de visiter l'antique Bagdad.

— Pas tout à fait, dit le Spatial. Sur la Lune, ils sont en train de construire un vaisseau stellaire plus rapide que la lumière. Premier arrêt: Alpha du Centaure. Il y en aura d'autres. Beaucoup d'autres.

Miklos se leva.

— Un vaisseau stellaire! Oui! Je vais de ce pas réserver ma place. Vous ne vous imagineriez pas, à me regarder, mais je suis passablement riche. (Par la vitrine, il contempla le ciel.). Peut-être les trouverai-je enfin, là-haut.

— Bien entendu, dit le jeune homme, c'est un projet gouvernemental, comme pour la Lune, et Mars, et Vénus. Comme ils disent, il n'y a de place que pour des «experts qualifiés».

—Bien sûr, dit Miklos, bien sûr... C'est toujours comme ça. Toujours des machines, ou des hommes qui ressemblent à des machines, toujours. Mais peu importe! Si ces vaisseaux existent, il y a un moyen de s'y faufiler. Si les étoiles sont là, il y a moyen d'y aller en resquillant. Si les Romani existent, un jour, quelque part, je les trouverai. (Il se dressa, et jeta sa guitare sur son épaule.) Je pars pour Cap Kennedy, dit-il. Et puis pour la Lune, et puis... Et bien, au revoir et merci.

L'homme à la moustache noire gominée sortit à grand pas dans la rue ensoleillée.

«Merci, camarade, dit le serveur. T'as vraiment trouvé le truc pour te débarrasser de ce dingue. Il commençait à me donner du souci. T'as vraiment su trouver le déclic...

— Je n'ai aucun mérite, dit le Spatial.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Eh bien, il était une fois un môme de Springfield, dans l'Ohio; en fait, ce môme, c'était moi. Et ce môme était comme tous les autres mômes de ce monde, un gentil futur membre bien empaqueté dans une gentille société bien empaquetée. Et puis un jour, il y a peut-être onze ans, un cinglé à moustache s'est pointé en ville, et il a raconté à ce môme un tas de grosses histoires sur un tas d'endroits lointains. Ce jour-là, quelque chose a changé chez ce môme... un tout petit changement. Mais qui est devenu de plus en plus important chaque année, jusqu'à ce que ce petit changement soit maintenant lui tout entier. Et me voilà, en route pour le Centaure.

— Vous voulez dire qu'il y a réellement un vaisseau stellaire?

— C'est sûr, et vous savez une chose? Un de ces jours, d'une manière ou d'une autre, en tout cas d'une manière hautement illégale, ce type s'y faufilera. Le Spatial regarda à travers la vitrine comme s'il était déjà en route vers le Centaure.

— Qu'est-ce qu'il lui feront quand ils le trouveront? demanda le serveur.

Le Spatial le regarda, une étrange douceur dans les yeux.

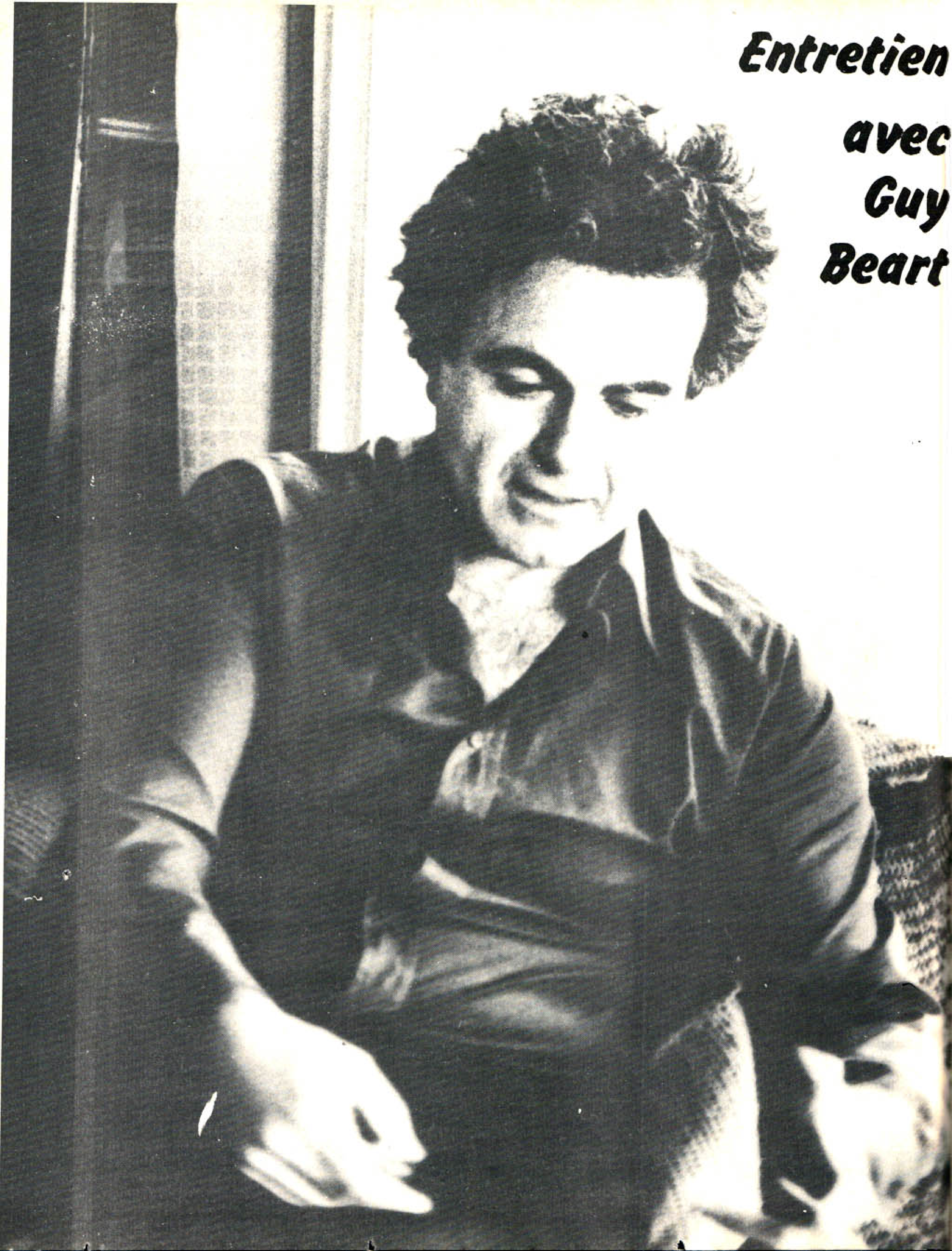
— Pour être capable d'aller dans un endroit que personne n'a jamais vu, il n'y a qu'un certain genre d'homme. Et les hommes de ce genre sont rares. C'est le genre d'homme que l'on n'arrive pas à empaqueter, le genre d'homme que l'on ne saurait produire dans des écoles sous contrôle, que l'on ne saurait modeler avec des rêves en conserve. Le genre d'homme à qui il faut taper dessus, donner des coups de pied, dont il faut que l'on se moque et que l'on traite de cinglé. Et si, à un moment critique, quelqu'un lui a chuchoté à l'oreille certaines choses, voilà un homme qui ira vers les étoiles.

Le jeune homme jeta au serveur un regard de défi.

— Ce que nous lui dirons quand nous le trouverons sur le vaisseau? Que pourrions-nous lui dire d'autre que: «Bienvenue, Miklos... Bienvenue chez toi!».

Traduit de l'américain par:
Titre original:
The last of the Romany.

Entretien avec Guy Beart



BAL CHEZ L'INTEMPOREL

Notre monde se crée des modèles, des images-type (les fins esprits diront des « patterns ») ou plus simplement des clichés. Ainsi a-t-on le savant illuminé, la tignasse en folie, jouant du violon entre deux intégrales; le poète tourmenté, qui maintenant a abandonné l'absinthe pour la mescaline; le baroudeur, chemise ouverte, qui a trimbalé son M-16 et sa balafre de l'Asie à l'Afrique et puis, l'auteur-compositeur-interprète, sa guitare et son *Eau vive la rose*... Guy BEART, pour beaucoup d'entre nous, n'est que cela. Et pourtant... Ancien professeur de mathématique, ingénieur, marin, redoutable joueur d'échecs ou passionné de Science-Fiction ?

Cet entretien, c'est un peu tout ça...

«FUTURS». — Guy... à mon arrivée, je pensais trouver chez vous toutes sortes de machines à mesurer et à représenter ce temps qui vous fascine; pourtant, je n'en remarque aucune. Vous situeriéz-vous maintenant hors du temps?

GUY BEART. — Quand je traverse une période, je suis environné d'objets et de personnes qui lui sont liés. Il fut un temps où j'étais entouré de sabliers de toutes dimensions, d'horloges de toutes sortes... et comme j'ai digéré cette période, qui peut ressurgir un jour, car on n'a jamais complètement digéré les choses, je les ai planqués. Mais j'ai d'autres périodes; quand je me mets à m'occuper de cuisine, vous ne verrez que des choses qui ont trait à cela. Aujourd'hui, nous sommes tellement agressés qu'on ne peut rien entreprendre si l'on ne se fait pas une coque de cristal à un moment donné sur un sujet donné. J'ai aussi traversé une période de Science-Fiction... Robots, livres, dessins, rencontres avec Igor et Grichka Bogdanoff; je ne parlais que de cela. A présent, je prépare l'Olympia pour octobre.Il y aura certainement une ou deux chansons de SF, mais aussi des chansons d'amour, bien que ce soit très difficile d'en parler par les temps qui courent...

F. — Cette période est très ancienne, je crois. De quand datent vos premières chansons de SF?

G.B. — J'ai écrit ma première chanson à l'âge de quatre ans. C'était une variation sur les thèmes de Jules Verne, un peu à la Mozart. Bien sûr, je n'avais pas lu Verne à cet âge-là, c'était mon père qui me le lisait. Plus tard, vers dix ans, je me suis jeté sur la bande dessinée. Les grandes choses de l'époque étaient *«Hop là»* et *«Robinson»* et également Guy l'Eclair auquel je m'identifiais à cause de mon prénom. On a plusieurs enveloppes... on s'intègre à d'autres âmes... (je ne m'identifiais pas beaucoup à Luc Bradefer)... beaucoup de mes petites chansons, écrites à l'époque, en gardaient les thèmes... je me souviens aussi d'une chanson, sorte de jeu de mot sur *Fantasia* de Walt Disney...

F. — C'est donc votre père qui vous a initié à la SF, et à beaucoup d'autres domaines...

G.B. — Mon père était un de ces idéalistes progressistes du début du siècle. Il avait confiance en l'humanité, dans les hommes, dans le progrès... Il m'a d'abord fait partager son idéal, son espérance, ses certitudes jusqu'à l'âge de seize ans, puis il a commencé à douter, et j'ai partagé ses doutes... Je voyais tout cela démonté dans sa tête et j'ai vécu ensuite dans le doute, tout seul, jusqu'à l'âge de trente-quatre, trente-cinq ans, et j'ai eu moi aussi une période un peu chaotique; et j'ai écrit en 1963:

Qui suis-je?
Qui puis-je?
On m'a dit la famille, les dollars, les autos,
On m'a dit la faucille, on m'a dit le marteau,
On m'a dit, on m'a dit, puis on s'est contredit...

A l'époque, cela a été très mal accueilli... les gens disaient «Il ne sait pas ce qu'il veut», il faut être blanc ou noir! et, vers quarante ans, j'ai eu d'autres certitudes... un peu différentes de celles de mon père... C'était un autodidacte extrêmement cultivé, passionné par l'astronomie qu'il m'a enseignée vers quatre ans.

Il me disait: «Voici la grande Ourse... et si tu multiplies par cinq cette distance, tu arrives à l'Etoile Polaire...».

Il m'a en quelque sorte expliqué la relativité restreinte et l'algèbre. Par exemple, il prenait une balance, mettait sur un plateau des tomates, des pommes de terre, des oignons. Il me disait: x £ tomates, y pommes de terredes oignons. Puis, enlevant les poids, me disait: quand j'enlève tant de l'un, il faut que j'enlève tant de l'autre, et c'est une équation...

F. — Vous avez enseigné les mathématiques? '

G.B. — J'ai été prof... Ce qui effrayant dans cet enseignement comme dans tous les autres, d'ailleurs, c'est leur coupure avec la réalité. Quand on enseigne

la théorie des groupes à des enfants, et c'est une belle entreprise, on les met uniquement dans le monde de l'esprit... Ils ne savent pas acheter deux cents grammes de beurre ou de gruyère...

Il y a aussi les choses...

La science enseigne la patience... C'est du temps coagulé.

F. — Vous pensez que l'on manipule trop de concepts, mais dans la science, il y a un aspect expérimental et conceptuel. Quelle est votre définition de la science?

G.B. — C'est ce qui permet de patienter. Quand les événements arrivent de tous côtés, et qu'on ne peut ni les comprendre ni les prévoir, on ne peut plus attendre...

Si l'on dit qu'il faut quinze minutes à l'eau pour bouillir, l'attente est plus courte. Donc, la science enseigne la patience... C'est du temps coagulé... La science et le temps sont intimement mêlés.

F. — Mais le vecteur temps n'est pas toujours présent dans la science... Je pense en particulier à la physique statique dans la Grèce antique. D'autre part, la physique contemporaine, bien qu'admettant l'irréversibilité pour des phénomènes complexes, reconnaît que ce principe ne s'applique pas toujours à des phénomènes plus simples comme le mouvement de particules isolées. Feynman, par exemple, décrit le temps comme une ligne avec une flèche dans chaque sens...

G.B. — Je crois que les hommes circulent dans tous les sens durant toute leur vie. En fait, ils vivent consciemment ou inconsciemment toutes les époques, et même le futur, par imagination. Cela peut s'exprimer de façon très prosaïque... Le fait de regarder les pyramides, le Parthénon ou un galet sur une plage, nous fait vivre dans le passé. Les livres rendent Homère immortel... Au bout de la vie, il y a la mort. C'est elle qui fait que le vecteur temps a l'air d'être tracé comme une flèche allant dans un seul sens. C'est elle qui entraîne l'irréversibilité dans nos esprits, mais il y a le rêve... et le rêve se passe en général dans l'obscur, dans la nuit, dans des périodes où notre conscient ne rationnalise pas notre existence, et tout d'un coup, nous avons une vie qui se développe dans tous les sens. Les temps où Rimbaud annonçait que le poète devait être un voyant sont en train de se matérialiser... Tout le monde doit devenir voyant; et ce sera la prochaine grande révolution...

F. — Quelles sont pour vous les grandes révolutions qui ont marqué l'histoire de l'humanité?

G.G. — Il y a deux types de révolution: matérialiste et spiritualiste. La dernière grande révolution matérialiste, c'est Descartes; l'avant-dernière, c'était la révolution grecque et, avant, celle du néolithique. Entre ces révolutions, il y a des révolutions spiritualistes. La dernière était Jésus et avant Moïse et encore avant, la Genèse. Mais il y a aussi de petites révolutions. La révolution française a suivi celle de Descartes et elle a elle-même produit un conquérant, Napoléon; la révolution grecque a elle aussi produit un conquérant: Alexandre.

F. — Vous parlez de Descartes comme le dernier des boulersements qu'a connu la pensée humaine. Pour ma part, je pense qu'une autre révolution s'est produite à la fin du dix-neuvième siècle avec Gibbs et l'introduction de la statistique dans la physique, qui allait par la suite trouver son aboutissement chez Norbert Wiener et la cybernétique...

G.B. — Le grand travail de la science va être en fait d'intégrer non seulement le temps, mais aussi le langage et la vie... Notamment la vie des hommes parce que le fait qu'il y ait un psychisme humain de trois milliards d'individus modifie les événements et donc modifie la physique, et la statistique qui est un de ses éléments. Mais le grand boulot, c'est d'y introduire le verbe créateur. Jules Verne disait: «Tout ce que les hommes peuvent imaginer, d'autres le réaliseront un jour...». Les travaux parallèles en biologie et en génétique tentent d'y intégrer le psychisme et tout cela finira par donner une révolution spiritualiste avec un substratum matérialiste. On ne peut les dissocier: Pythagore se considérait comme un initié et croyait faire une révolution spiritualiste avec l'harmonie des sphères. Jésus, lui, disait: «Il faut rendre à César ce qui est à César...», façon, s'il en est, d'organiser les choses...

J'ai l'impression que le futur bégaie.

F. — Nous avons parlé de la science, du temps. Ce sont de grands thèmes dans la science-fiction...

G.B. — Oui, j'ai abordé la SF au départ par la science et aussi par Jules Verne. Mais je n'aime pas le mot «Science-Fiction», je préfère Futur-Fiction. «Science» est devenu trop limitatif. Jusqu'au bouleversement d'Hiroshima, la vie, c'était la science. Quand on parlait de la vie, c'était de la science. On l'étudiait par des méthodes scientifiques, mais la SF n'est qu'une portion de cette littérature que j'appelle Futur-Fiction, ou Idéal-Fiction. Ça peut être de la religion-fiction ou de la politique-fiction; on peut appeler cela de la Futur-Fiction-Fantastique. J'ai remarqué que les mots en F parlent plutôt de l'avenir, et j'ai l'impression que le futur bégaie. D'après la tradition, tous les prophètes bégayent et ils faisaient Feuh-Feuh... Cela peut vous faire sourire, mais vous savez qu'il y a, dans le corps humain, des tendances; le langage, ce n'est pas seulement la voix, c'est aussi le geste, le corps. Quand j'étais enfant, je bégayais, j'étais hyper-nerveux, hyper-émotif...

Pour en revenir à Futur-Fiction, prenez des mots comme Flamme, Feu, Fer, Femme, Fantasme, Folie, Fable, Fabuleux, Flèche, Foi, Funérailles.

J'ai fait des chansons de marins du temps.

Tout cela va en avant, mais ce n'est qu'un petit jeu, bien sûr, très intéressant cependant. La Futur-Fiction, c'est le voyage dans le temps, l'existence dans le temps. C'est pourquoi certains poèmes, certaines amours sont prophétiques. Tout ce qui permet de faire aller le temps plus vite, c'est de la Futur-Fiction. Cela se manifeste par le langage et par la littérature. Beaucoup plus facilement que par la musique. Dans la littérature, on peut s'arrêter, revenir en arrière, alors que la musique nous impose son temps.

F. — Dans la musique, il y a un défilement séquentiel, la musique a besoin du temps...

G.B. — C'est cela, alors qu'un livre existe en dehors du temps, on rêve également. L'audio-visuel impose le temps; les images se succédant à la télévision sont imposées et l'on n'a pas le temps de réfléchir. Et la Futur-Fiction voyage dans le temps et s'est beaucoup plus matérialisée dans l'écriture que dans d'autres choses...

F. — Dans la chanson, on trouve l'aspect littéraire et l'aspect musical. Il y a donc deux notions du temps. Celle de la musique, réglée par une sorte d'horloge et celle du texte...

G.B. — Oui, mais la musique agit de façon plus complète, plus profonde; Bien qu'il y ait aussi la musique des mots, la poésie c'est aussi de la musique; la musique permet l'imprégnation... Je peux reconstituer toute une symphonie de tête... mais un poème aussi:

Ainsi toujours portés vers de nouveaux rivages

Vers la nuit éternelle, emportés sans retour

Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges

Jeter l'ancre un seul jour?...

Il y a le thème du temps, c'est aussi de la musique...

Oh temps, suspends ton vol

Et vous, heures propices...

Le verbe et la musique sont intimement mêlés: «Au commencement était le verbe...». C'est une phrase qui chante.

F. — Pour votre disque de SF, vous avez refusé le Space-Opéra, tendance très actuelle, et vous avez conservé la forme simple de la chanson...

G.B. — C'est ce que je sais faire, je dis des petites vérités, des évidences toutes simplettes. Je sais faire des chansons, je ne crois pas pouvoir faire un space-opéra. D'autres le font très bien. Voyez-vous, j'ai de nombreux débuts de chansons, je pourrais sortir un 30cm, uniquement avec des débuts de poésie. Que vais-je développer? Pas grand'chose... Mais je ne vais tout de même pas faire un tour de chant avec des débuts de phrases...

Tout le monde se tiendrait encore la tête... Déjà, il y a dix ans, quand j'ai sorti en même temps *Le Grand Chambardement, Etoiles garde à vous* et les *Collines d'acier*, on ne comprenait pas. Quand ce fut *Vive la rose*, on a prétendu que je manquais d'inspiration, que je tombais dans le folklore... Non, je transmets seulement ce que j'aime, simplement, par la chanson, et je n'ai pas besoin de space-opéra...

F. — Vos chansons de science-fiction évoquent souvent le retour à la planète Terre. Même lorsque vous allez très loin dans les étoiles...

G.B. — Il n'y a pas si longtemps, la grande aventure, c'était la Mer, Ulysse... Christophe Colomb, etc. Ecoutez les chansons de marins... A côté de l'enthousiasme des grands voyages, il y a toujours la nostalgie du petit paradis que l'on a perdu, poussé par la soif de l'aventure. J'ai fait des chansons de marins du temps, où l'on a la nostalgie d'une époque déterminée et du berceau



familial qui est la Terre, et je suppose que quand nous irons réellement dans les galaxies — car nous irons — les chansons populaires seront «Mais quand retournerai-je à Canaan chez nous...?». Je veux retourner chez moi, et tous les marins ont dit cela.

F. — Vous-même l'avez été...

G.B. — Oui, un peu, pas un grand marin; mais le désir de retourner chez soi n'est pas une diminution du projet aventure, c'est une constante.

F. — Il y a en quelque sorte contradiction: l'homme pousse toujours plus loin ses explorations et, dans le même temps, se construit un petit univers très clos...

G.B. — Je vais être très prosaïque... On dit: «Les voyages permettent d'apprécier sa maison», mais quand on y est, et c'est formidable, on se sent cependant perdu; et on pense que sa petite maison, c'était pas si mal, malgré l'envie du départ. On m'a reproché effectivement cette nostalgie de la terre, du terrien qui s'envole vers l'espace, et puis il pense:

Adieu Vache
Adieu Veaux...

et il veut retourner chez lui.

Lorsque j'ai écrit cette chanson en 1957, je chantais à «La Colombe», et le mécanisme du lancement de la vedette était en marche. Je rencontrais des professionnels, j'allais dans les studios, je ne voyais plus ma mère; mon père était mort; je perdais pied avec mes amis, avec ma terre, avec mon humus! Enfin, toute mon adolescence... Et je m'en voulais, je me disais: tu es un salaud, tu ne vois plus les choses, tu as un désir de gloriole... Alors! Tu vas te lancer dans la voie lactée... Les Stars... Et tout ça est dans la chanson.

J'avais vingt-sept ans et plein de nostalgie... Au «Sélect», le bistrot que je fréquentais alors, mes amis me disaient: «Alors, on ne dit plus bonjour, on devient une vedette!...». Je les ai retrouvés après, une fois lancé: mon temps était plus organisé.

Désormais, je me ménage des plages immenses de temps où je ne fais plus du tout ce métier. Je ne donne même plus d'interview et j'essaie de penser aux fleurs, aux arbres, aux étoiles, à l'amour... denrée rare, mais très comestible... Pour pouvoir repartir à zéro. Je veux essayer d'être propre. Pour ce disque de SF, j'ai dû m'enfermer quatre ou cinq mois tout seul, puis trois jours avec le musicien Roland Romanelli qui me disait de prendre ma guitare. Sur quoi, je lui ai répondu: «Non, je veux un lavage de cerveau... respirer autre chose...». Dans ce métier, il est plus facile de refaire la même chose, d'enfoncer sans arrêt le même clou. Le public est en sécurité...

Maintenant, je vais traverser une période d'un ou deux mois à me dire... «Bon Dieu, tu n'as plus d'inspiration, tu es foutu...». Avant, j'accusais les autres de cela... Il me semblait avoir épousé une femme qui me prenait mon psychisme... Mais désormais je sais que c'est en moi; c'est l'angoisse de la feuille blanche... quand on se sent impuissant pour ce nouveau voyage.

Bien sûr, je pourrais prendre des thèmes à la mode. Mais non! C'est pour cela d'ailleurs que mes chansons ne marchent pas tout de suite, mais quatre ou cinq ans après. Par exemple... *Tourbillonnaires...* Deux pas en avant, quatre en arrière... qui n'a pas marché, mais qui est maintenant très actuelle. Je l'ai faite il y a deux ans et demi et les radios l'ont oubliée...

F. — Toujours le futur...

G.B. — Mais sinon, pourquoi écrire? Le succès? Je vous jure que j'en connais la technique, je sais comment viennent les applaudissements et comment faire crier une foule... Mais tout cela est dérisoire; on a surtout envie de transmettre, et cette envie se mélange à d'autres choses... Au fric, à la gloire, à la gloigloire, comme disait Montherlant... On est à la fois pur et impur, mais je parviens toujours à trouver la pureté par le rêve, qui m'apporte mes meilleurs thèmes. Et je me suis entraîné à cela. J'ai à côté de mon lit une petite lumière très concentrée et un rouleau de papier, se déroulant avec un bâton. Je peux ainsi noter mes rêves.

F. — Vos rêves sont une de vos sources d'inspiration majeure. En avez-vous d'autres? Je veux bien entendu parler d'auteurs de science-fiction.

G.B. — Dans ce domaine, je suis resté très classique... Parmi les écrivains que j'affectionne, il y a bien entendu Verne, Wells, Clarke, Asimov, Van Vogt. Je n'aime pas tellement le Space-Opera. C'est comme dans le cinéma, j'en suis resté à *2001, l'Odyssée de l'Espace*, des films plus anciens aussi, *Planète interdite*, par exemple. Je n'ai pas tellement aimé *La Guerre des Etoiles*. C'est un film pour les enfants. Il me faut un certain temps pour absorber les choses... Plusieurs années... Et je n'ai pas encore épuisé toute la richesse de ces auteurs... Il faut que je digère le futur...

Le futur... C'est sur ces mots que je quittais Guy Béart, le laissant dans son havre, son port, ou peut-être sa base spatio-temporelle. Il venait d'entamer une partie d'échecs avec Igor Bogdanoff. Ce jeu d'échecs dont même la durée de vie de l'univers n'en pourrait épuiser les possibilités...

Entretien réalisé par
Michel ASSO.



J.C. FOREST
BARBARELLA LE SEMBLE-LUNE




OUVREZ GRAND CETTE GRANDE ARMOIRE
OÙ LA BELLE BLONDE ET BLANCHE,
À COUPS D'ÉCLATS DE RIRE, TRANCHE
LE CŒUR DES NUITS BLANCHES ET NOIRES
VOICI VENU LE TEMPS D'Y CROIRE
À CETTE FOLLE ET TENDRE HISTOIRE,
PERDUE ET PORTÉE DISPARUE,
BARBARELLA EST REVENUE
AFIN DE GAGNER DU TEMPS, JE PRÉCISE TOUT DE SUITE QUE CETTE DAME EST BARBARELLA... OUI, OUI, C'EST ELLE... J'AJOUTE QU'ELLE DORT D'UN SOMMEIL ARTIFICIEL ET RÊVE DE CHOSES TRÈS NATURELLES... AH ! LA VOICI QUI S'ÉVEILLE.


OÙ SUIS-JE ?
ICI !.. MAIS JE NE PEUX RIEN VOUS AFFIRMER, MADEMOISELLE... VOS RÊVES ONT ENVAHI LE LABORATOIRE ET NOUS ONT ENTRAÎNÉS SUR DES CHEMINS ESCARPÉS, TÉNÉBREUX ET TERRIBLEMENT MAL FRÉQUENTÉS !


J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR RÊVÉ...
CE N'EST PAS UNE IMPRESSION ! VOUS AVEZ LE SOMMEIL AGITÉ ET SI VOUS FAITES L'EFFORT DE VOUS RÉVEILLER COMPLÈTEMENT, CES CHOSES QUI FLOTTENT DANS LE LABORATOIRE, CONSENTIRONT PEUT-ÊTRE À DISPARAITRE !


C'EST VRAI... NOUS SOMMES FIXÉS, À PRÉSENT !...
VRAIMENT CE GENRE D'EXPÉRIENCE N'EST PLUS DE MON ÂGE !
TAISEZ-VOUS, DOCTEUR FUORI. AIDEZ-MOI PLUTÔT À OUVRIR LES FENÊTRES... IL FAUT FAIRE UN GRAND COURANT D'AIR.

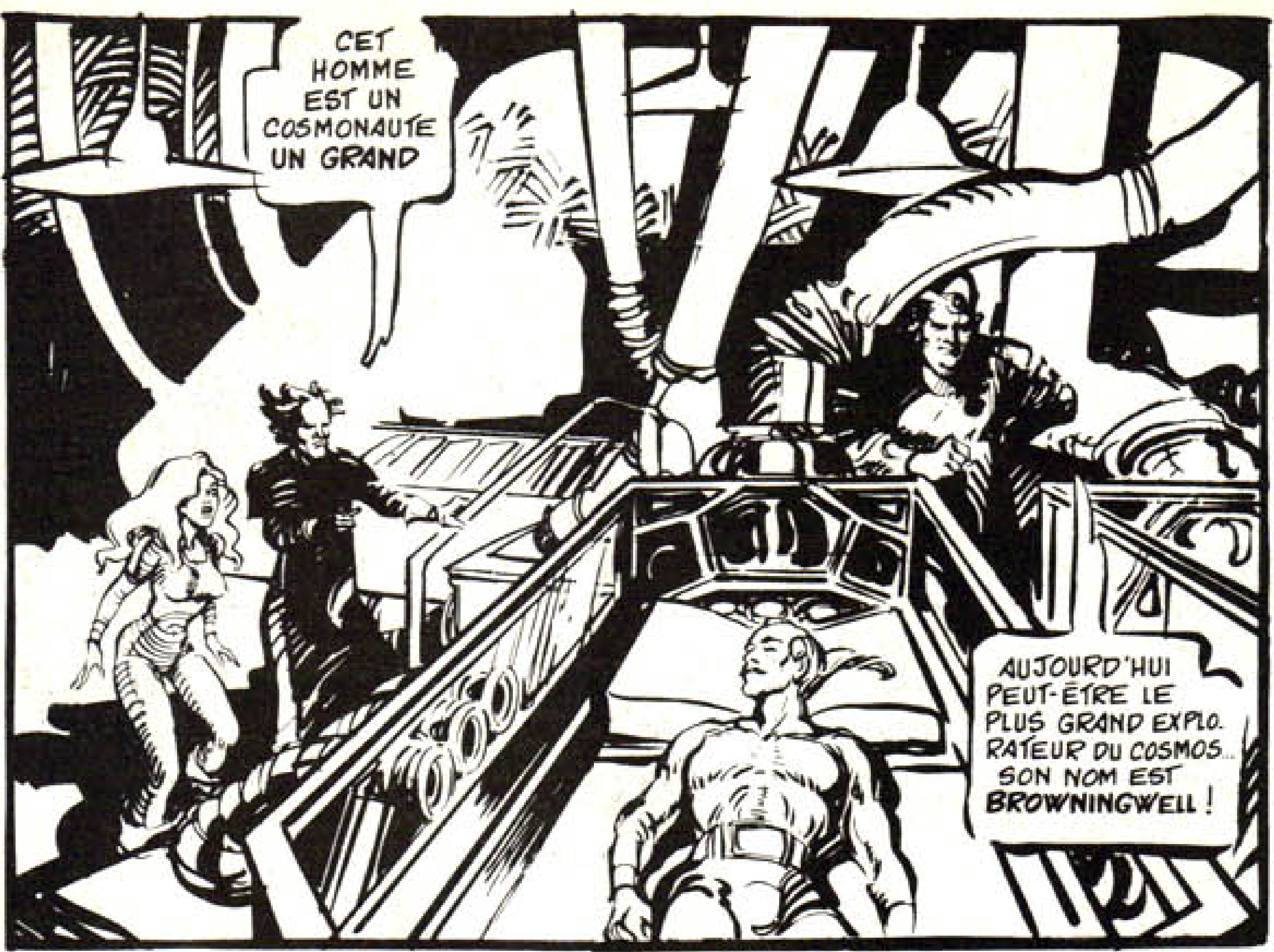

ATTENTION ! IL Y EN A ENCORE DERRIÈRE VOUS !


JE VOUS AI FAIT FAIRE UN CAUCHEMAR ?
EUH !.. NON, OU PLUTÔT, SI... COMMENT IMAGINER PAREILLE IMPUDEUR !


EXCUSEZ-MOI... LA PROCHAINE FOIS J'ESSAIERAI DE ME CONTRÔLER...
LA PROCHAINE FOIS, C'EST NOUS QUI VOUS CONTRÔLERONS, CAR VOUS SEREZ EN SERVICE COMMANDÉ !


VOUS VOULEZ DIRE QUE MALGRÉ... CE QUE VOUS AVEZ VU... JE CONVIENDRAIS POUR VOTRE AFFAIRE ?
EXACTEMENT ! LE TEST EST POSITIF... ÉPROUVANT, MAIS POSITIF... DE TOUTES NOS CANDIDATES, VOUS ÊTES LA PLUS DOUÉE...


C'EST DÉJÀ ÇA ! MAIS JE SUIS SENSÉE FAIRE QUOI AU JUSTE, OÙ ET AVEC QUI ?
SUIVEZ-MOI...


CET HOMME EST UN COSMONAUTE UN GRAND
AUJOURD'HUI PEUT-ÊTRE LE PLUS GRAND EXPLO. RATEUR DU COSMOS... SON NOM EST BROWNINGWELL !


IL REVIENT DE LOIN, DE TRÈS LOIN... DE TROP LOIN...
À VRAI DIRE IL N'EST MÊME PAS ENCORE REVENU TOUT À FAIT...
C'EST ÇA QUI LUI DONNE LA MINE GROGNONNE ?


CE MONSIEUR N'EST PAS MAL DE SA PERSONNE... SI MON RÔLE CONSISTE À LUI ENLEVER CET AIR GROGNON, C'EST D'ACCORD, JE PEUX FAIRE ÇA TOUT DE SUITE !
N'Y TOUCHEZ PAS, MALHEUREUSE ! FAIRE N'IMPORTE QUOI SERAIT PIRE QUE TOUT !


TOUTES DES OBSÉDÉES !
JE VAIS VOUS EXPLIQUER...
COMMENT CONSTRUIRE UN MONDE NOUVEAU DANS CETTE ATMOSPHÈRE DE CONVOITISE ET DE SÉCRÉTIONS ?


JE RÉSUME : IL Y A CINQ ANS BROWNINGWELL PARTAIT POUR UNE EXPÉDITION AUX CONFINS DE L'UNIVERS CONNU... ON L'A RETROUVÉ L'AN DERNIER... IL ÉTAIT SEUL À BORD DE SON ASTRONEF, SATELLISÉ AUTOUR DE SATURNE COMME UN VULGAIRE CAILLOU ... IL DORMAIT !
RIEN N'A PU LE RÉVEILLER ?


RIEN ! POURTANT IL EST EN PARFAITE SANTÉ ! LES NEUROPSYCHIATRES EXPLIQUENT CET ÉTAT CATALEPTIQUE PAR UN REFUS INCONSCIENT DE REPRENDRE CONTACT AVEC LE MONDE RÉEL ET DE PARLER..




IL N'EST PAS ABSURDE D'IMAGINER QUE BROWNINGWELL AIT FAIT, AU COURS DE SON VOYAGE, UNE DÉCOUVERTE EXTRAORDINAIRE ET QU'IL PRÉFÈRE N'EN RIEN DIRE !
À MOINS QU'UNE FORCE SUPÉRIEURE NE S'APPLIQUE À LUI FERMER LES YEUX POUR MIEUX LUI COUPER LA PAROLE !
EN TOUT CAS CETTE SITUATION NE PEUT PAS S'ÉTERNISER...


SI CE TYPE NE VEUT PAS RACONTER SA VIE, C'EST SON AFFAIRE !... MOI, QU'EST-CE QUE JE VIENS FAIRE LÀ-DEDANS ?
IL VOUS SUFFIRA D'ENTRER DANS SES RÊVES, MADEMOISELLE, ET DE FAIRE LE NÉCESSAIRE POUR LES LUI RENDRE INSUPPORTABLES...


RÉSUMONS-NOUS : SELON VOUS JE SUIS CAPABLE DE ME DÉDOUBLER ET D'ÉVOLUER DANS LE MONDE DES RÊVES, PRESQUE AUSSI BIEN QUE DANS LA RÉALITÉ !
C'EST UN PEU SIMPLIFIER LES CHOSES !
MAIS RESTONS-EN LÀ !


BARBARELLA, IL NOUS PARAÎT POSSIBLE, AVEC LES MOYENS DONT NOUS DISPOSONS, D'EXPÉDIER VOTRE DOUBLE CONSCIENT ET ACTIF DANS LE MONDE IMMATÉRIEL CRÉÉ PAR L'ESPRIT D'UN DORMEUR, ET DE VOUS CHARGER D'Y EFFECTUER UNE MISSION...


JE VOIS ! VOUS VOULEZ M'INTRODUIRE DANS LA TÊTE DE VOTRE BROWNINGWELL, AFIN DE LUI BRICOLER UN CAUCHEMAR, UN TRUC À VOUS TIRER DU SOMMEIL EN HURLANT... TOUT ÇA POUR ESSAYER DE LE FAIRE PARLER !


D'ABORD C'EST DÉGOÛTANT
JE NE FERAI JAMAIS ÇA ! ENSUITE C'EST ON NE PEUT PLUS GROSSIER À MON ÉGARD... EST CE QUE J'AI L'AIR D'UN CAUCHEMAR ?
NOUS N'AVONS JAMAIS DIT ÇA !


VOTRE AMI BROWNINGWELL A CERTAINEMENT DE BONNES RAISONS DE DORMIR...
... JE REFUSE D'ALLER EMPOISONNER SES RÊVES... CETTE AFFAIRE NE ME REGARDE PAS !
MAIS SI !


POURQUOI MAIS SI ?
PARCE QU'À VOTRE ŒIL, ON VOIT AU CONTRAIRE, COMBIEN L'AFFAIRE VOUS INTÉRESSE !


VOUS PENSEZ VRAIMENT QUE BROWNINGWELL EST UNE BONNE AFFAIRE ?


J'ENTENDS PAR LÀ QU'IL VOUS EST IMPOSSIBLE DE CACHER VOTRE INTÉRÊT POUR LE CARACTÈRE SCIENTIFIQUE DE CETTE EXPÉRIENCE...
BON ! SI VOUS VOULEZ BIEN VOUS ALLONGER LÀ-DEDANS ?


QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE TRUC ?
CE DISPOSITIF A POUR BUT DE PROVOQUER CHEZ VOUS ET CHEZ BROWNINGWELL LE MÊME RÊVE, PLUS PRÉCISÉMENT DE VOUS CRÉER UN ESPACE ONIRIQUE COMMUN...
CE N'EST PAS SIMPLE D'ORGANISER CE GENRE DE RENDEZ-VOUS !


IL FAUT UN LIEU CLOS, ÉTROIT, ET OÙ VOUS NE RISQUIEZ POINT DE VOUS RATER...
NOUS AVONS ESTIMÉ QUE LE PRINCIPE DE L'ÎLE ÉTAIT LE MEILLEUR... À CET EFFET, DIFFÉRENTES INFORMATIONS SERONT COMMUNIQUÉES À VOS SENS... QUI EN FERONT, J'ESPÈRE, BON USAGE...


... À VOS OREILLES LE VENT DU LARGE ET LE RESSAC SUR UNE PLAGE DE SABLE !
SUR VOS LÈVRES, LE GOÛT DU SEL... VOILÀ POUR LA MER ! QUANT À LA NOTION D'ÎLE...


... ELLE VOUS SERA DONNÉE PAR LES QUELQUES CENTIMÈTRES D'EAU QUI CERNERONT VOTRE CORPS.
MAIS DURANT CE VOYAGE, IL VOUS FAUDRA RESTER EN COMMUNICATION AVEC NOUS... CETTE BOUCLE D'OREILLE EMETTEUR-RÉCEPTEUR-RADIO VOUS Y AIDERA...


SI JE DOIS VRAIMENT PRENDRE UN BAIN, IL VAUT MIEUX ENLEVER TOUT ÇA !
BON ! MAIS JE VOUS CONSEILLE DE LE GARDER À PORTÉE DE MAIN ...DE L'AUTRE CÔTÉ LE TEMPS EST CERTAINEMENT... EUH... DES PLUS INCERTAINS !


DOCTEUR FUORI, AYEZ L'OBLIGEANCE D'OUVRIR LES ROBINETS !


NOUS ALLONS POUVOIR PROCÉDER À L'ENDOR-MISSEMENT...
LA VACHE ! C'EST GLACÉ !...
C'EST LA TEMPÉ-RATURE MOYENNE DE L'OCÉAN... EVIDEMMENT, LE CALCUL COMPREND L'ARCTIQUE ET L'ANTARCTIQUE !


DONNEZ-MOI VOTRE BRAS, MADEMOISELLE !


ALORS, JE M'ENDORS ET JE DÉBARQUE SUR UNE ÎLE ET J'Y SUIS SEULE EN COMPAGNIE DE BROWNINGWELL ?
ESPÉRONS-LE...


POUR PERCER LE MUR DU SOMMEIL, POUR JOUER LES PASSE-MURAILLES, IL FAUT LA MÈCHE EN ÉVEIL L'ACIER SANS PEUR ET SANS PAILLE... AMAZONE SAVANTE OU FRIVOLE HONNEUR À LA FEMME CHIGNOLE !


ÇA Y EST ! JE NE SAIS PAS SI ELLE ARRIVERA, MAIS JE SAIS QU'ELLE EST PARTIE...


LE CONTRÔLE T.V. NE DONNE RIEN ! L'ÉCRAN RESTE VIDE... ÊTES-VOUS SÛR QUE... QU'ELLE EST BIEN ARRIVÉE LÀ OÙ IL FAUT ?
BARBARELLA, M'ENTENDEZ-VOUS ?
OUAIS!


POURQUOI DITES-VOUS OUAIS, COMME ÇA, SUR CE TON ?
IL Y A QUELQUE CHOSE QUI NE VA PAS ?


DANS LE MONDE DES RÊVES, LES OISEAUX NAGENT ET LES POISSONS VOLENT, ÉVIDEMMENT...
ÇA NE VOUS FERAIT RIEN DE REMETTRE LES CHOSES À L'ENDROIT, JE VEUX DIRE À LEUR PLACE ?...
DÉSOLÉ, UN RÊVE EST UN RÊVE, IL FAUT S'EN ARRANGER... NÉGLIGEZ CES DÉTAILS, RESTEZ CALME ET DITES-NOUS TOUT !


ALLONS, NE PERDONS PAS DE TEMPS... VOYEZ-VOUS BROWNINGWELL ?
JE VOIS DES CHOSES BIZARRES, MAIS PAS DE BROWNING-WELL ...JE COMMENCE À CROIRE QU'IL N'EST PAS SUR CETTE ÎLE ... OU QUE CETTE ÎLE FAIT PARTIE D'UN ARCHI-PEL ET QUE ... BREF QUE C'EST RATÉ !


ET PUIS CETTE SALETÉ DE MICRO-BOUCLE D'OREILLE ME FAIT UN MAL DE CHIEN... C'ÉTAIT PAS DANS VOS MOYENS QUE DE M'OFFRIR UN PENDENTIF OU UNE BAGUE ?
BZZZ !

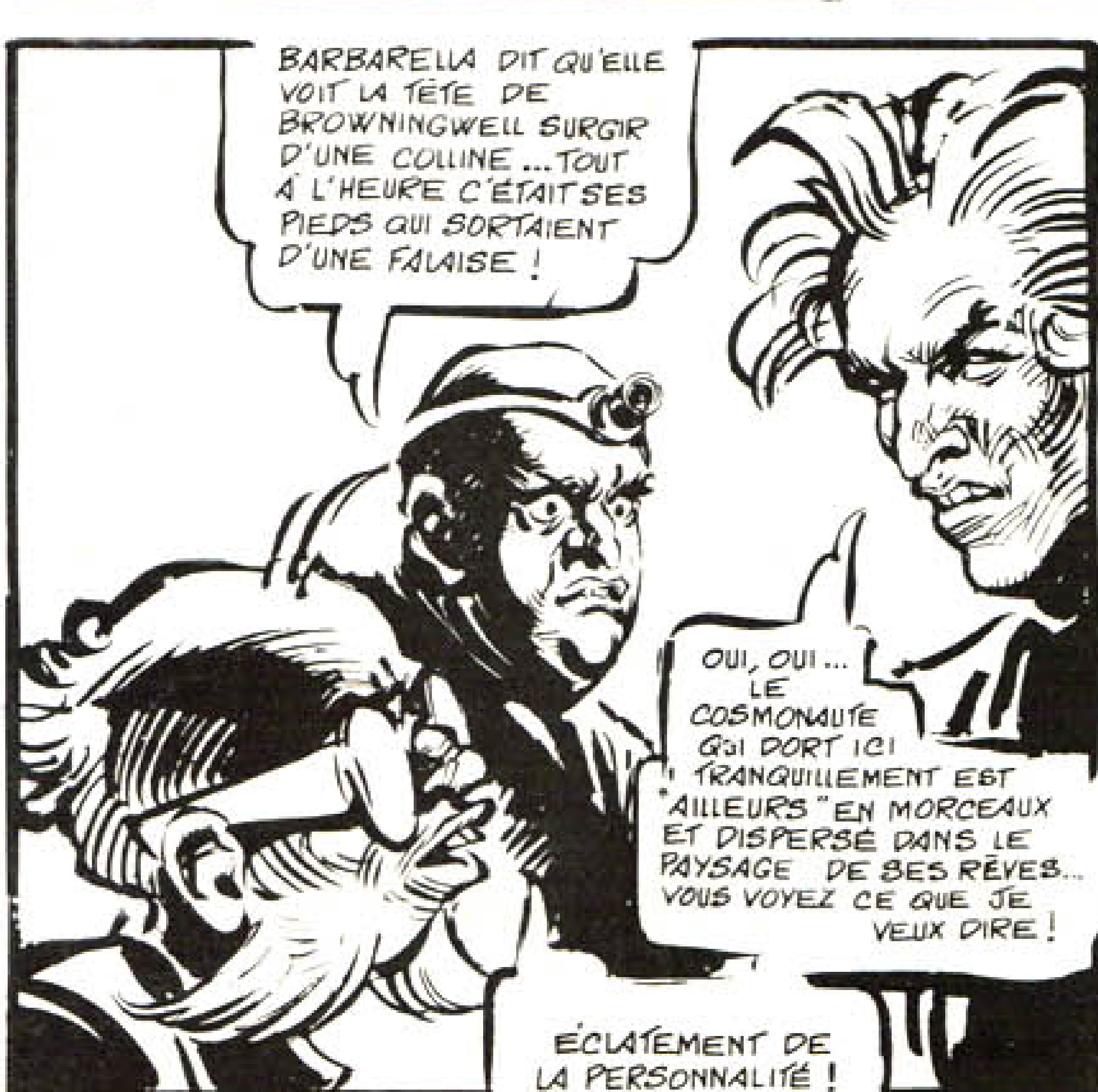

AH !

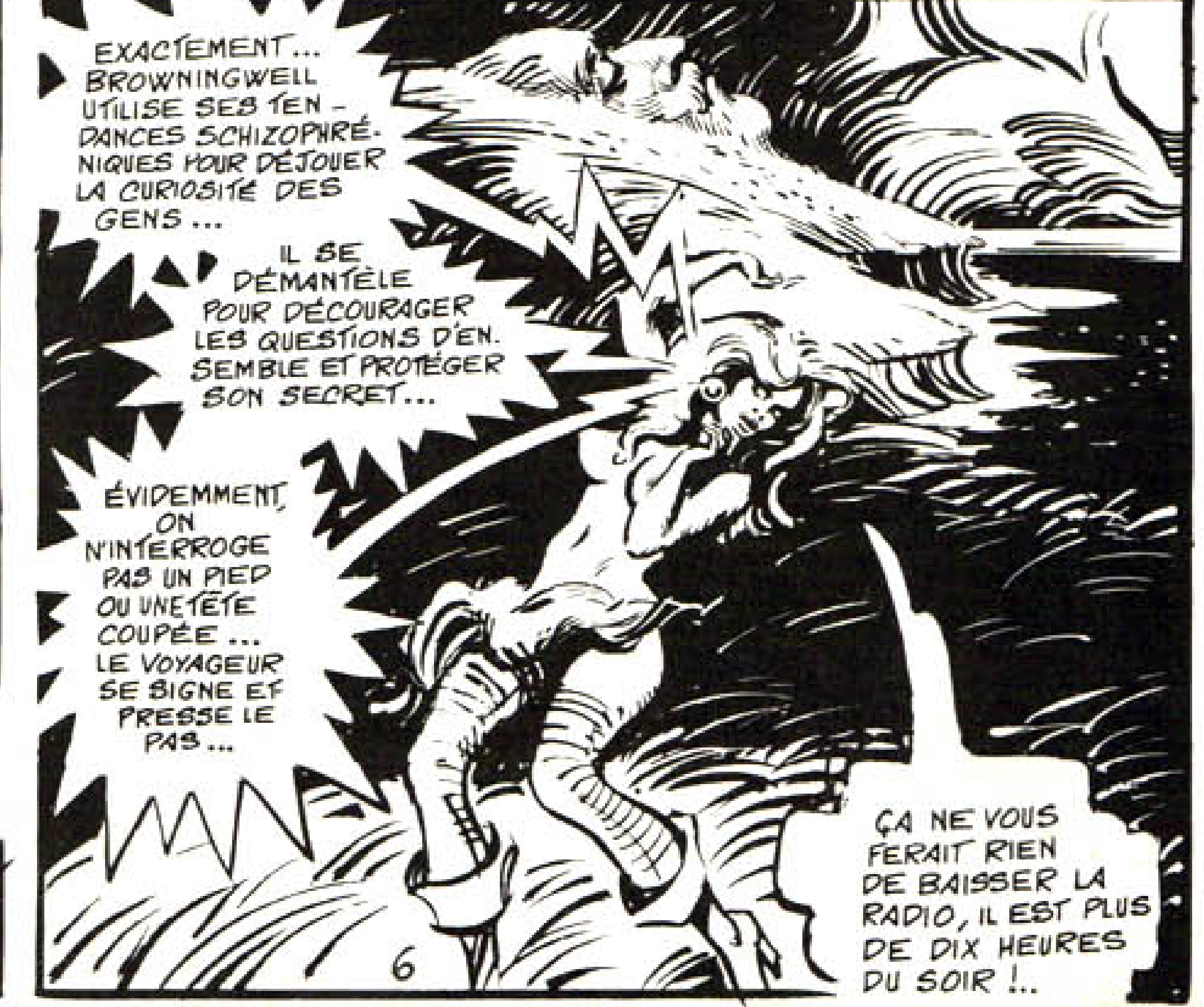

J'AI TROUVÉ VOTRE COPAIN, EN TOUT CAS, JE SUPPOSE QUE C'EST LUI...


SI CES PIEDS APPARTIENNENT À QUELQU'UN ET QUE CE QUELQU'UN SOIT BROWNINGWELL, IL EST PLUTÔT MAL EMMANCHÉ...


INUTILE D'ÊTRE VULGAIRE !... DÉCRIVEZ-NOUS EXACTEMENT CE QUE VOUS VOYEZ, SANS COMMENTAIRE !


BON ! JE VOIS AUTRE CHOSE. UNE TÊTE ÉNORME AU SOMMET D'UNE COLLINE !
UNE TÊTE DE BROWNINGWELL ?


BARBARELLA DIT QU'ELLE VOIT LA TÊTE DE BROWNINGWELL SURGIR D'UNE COLLINE ...TOUT À L'HEURE C'ÉTAIT SES PIEDS QUI SORTAIENT D'UNE FALAISE !
OUI, OUI ... LE COSMONAUTE QUI DORT ICI TRANQUILLEMENT EST "AILLEURS" EN MORCEAUX ET DISPERSÉ DANS LE PAYSAGE DE SES RÊVES... VOUS VOYEZ CE QUE JE VEUX DIRE !
ÉCLATEMENT DE LA PERSONNALITÉ !


EXACTEMENT... BROWNINGWELL UTILISE SES TEN-DANCES SCHIZOPHRÉ-NIQUES POUR DÉJOUER LA CURIOSITÉ DES GENS...
IL SE DÉMANTÈLE POUR DÉCOURAGER LES QUESTIONS D'EN-SEMBLE ET PROTÉGER SON SECRET...
ÉVIDEMMENT, ON N'INTERROGE PAS UN PIED OU UNE TÊTE COUPÉE... LE VOYAGEUR SE SIGNE ET PRESSE LE PAS...
ÇA NE VOUS FERAIT RIEN DE BAISSER LA RADIO, IL EST PLUS DE DIX HEURES DU SOIR !..


BARBARELLA, LE SUCCÈS DE L'OPÉRATION NE TIENT QU'À VOUS... BROWNINGWELL ENTIER EXISTE QUELQUE PART, DISSIMULÉ EN LUI-MÊME... UNE DES PARTIES CONTIENT LE TOUT ! L'HOMME LE PLUS FOU SE GARDE UN LIEU LUCIDE... COMME LE NOYAU RESTE SAIN AU CŒUR DU FRUIT POURRI !
JE NE VOIS PAS L'OMBRE D'UN NOYAU !


À L'HORIZON, RIEN D'AUTRE QUE ÇA... MAIS JE NE VOIS PAS COMMENT ON POURRAIT S'Y CACHER... TROP DE COURANTS D'AIR...


ATTENDEZ... JE VOIS AUTRE CHOSE... CE PHARE...
VOYONS... POUR UN MEC, QUAND TOUT VA MAL... LE DERNIER CARRÉ... C'EST...


IL FAUT TOUJOURS QUE JE ME LANCE DANS DES AVENTURES IMPOSSIBLES ! MON DIEU, MON DIEU, DITES-MOI POURQUOI ? ...ET L'AUTRE, CE BROWNINGWELL, S'IL FAIT EXPRÈS DE SE PLANQUER, C'EST UN VRAI GOUJAT ! IL DOIT BIEN VOIR QUE JE PÈLE DE FROID ET QUE J'AIMERAIS MIEUX ÊTRE AILLEURS...



BROWNINGWELL, M'ENTENDS-TU ? BROWNINGWELL, OÙ ES-TU ?


OÙ ES-TU, BROWNINGWELL ? OÙ DORS-TU, BROWNINGWELL ? DANS TA TÊTE, BROWNINGWELL ? PAS SI BÊTE, BROWNINGWELL !
DANS TON CŒUR, BROWNINGWELL ? PAS D'ERREUR, BROWNINGWELL ? TU HABITES, BROWNINGWELL ? DANS TA .... VERY WELL !


MÉFIEZ-VOUS DES PREMIERS SYMBOLES, ILS DISENT SOUVENT LA VÉRITÉ... CE PHARE N'EST PAS LÀ POUR RIEN...
LE TOUT EST DE SAVOIR SI JE SUIS LA SEULE À EN RÊVER, OU SI BROWNINGWELL Y EST AUSSI POUR QUELQUE CHOSE...


BROWNINGWELL, PLUS LA PEINE DE TRICHER... SORTEZ DE LÀ...
CE BUTOR NE RÉPOND PAS... VEUT-IL QUE J'AILLE LE PÊCHER À LA NAGE ?


BROWNINGWELL ! L'EAU EST FROIDE...
BON... MAINTENANT ELLE L'APPELLE... COMME S'IL Y AVAIT LA MOINDRE CHANCE QU'IL LUI RÉPONDE !
DÉSOLÉ, BOUGRE-BOUSE, VOTRE BARBARELLA A PEUT-ÊTRE UNE FAMEUSE RÉPUTATION DANS UN CERTAIN DOMAINE... MAIS POUR LE RESTE, C'EST UNE GOURDE !


TOUJOURS RIEN !... VRAIMENT CE RÊVE N'EST PAS DRÔLE... J'AI HORREUR D'ÊTRE TRAITÉE PAR LE MÉPRIS !
7


RIEN !... POURTANT LOGIQUEMENT BROWNINGWELL DEVRAIT ÊTRE CACHÉ DANS CE PHARE !
ET TOUT AUSSI LOGIQUEMENT JE DONNERAIS MA LANGUE AU CHAT QU'IL ME LORGNE PAR LE TROU DE LA SERRURE !


MAIS FAUT PAS PRENDRE MES DÉSIRS POUR DES RÉALITÉS.


AH ! AU MOINS UNE BONNE CHOSE : LE SOLEIL ! LES NUAGES ONT DISPARU COMME PAR ENCHANTEMENT. JE VAIS POUVOIR ENLEVER MES FRINGUES ET LES FAIRE SÉCHER...








!


VOUS AVEZ GAGNÉ, MADEMOISELLE, MAINTENANT, HÂTEZ-VOUS D'ENTRER... J'AI HORREUR DES COURANTS D'AIR !


VOUS AVEZ L'ART DE DÉCLENCHER LA TEMPÊTE, ET JE N'AIME PAS BEAUCOUP ÇA... MAIS PUISQUE NOUS EN SOMMES LÀ, ENTREZ ET DITES-MOI CE QUI VOUS AMÈNE ?
L'INQUIÉTUDE, MONSIEUR... LE MONDE S'INQUIÈTE DE VOUS...


JE CONNAIS CE GENRE D'INQUIÉTUDE !... ALLONS, J'AI DE BONNES RAISONS DE FAIRE SEMBLANT DE DORMIR...


LA CURIOSITÉ DU DOCTEUR BOUGRE BOUSE ET DE SES AMIS EST MOINS SCIENTIFIQUE ET ALTRUISTE QU'ILS NE LE PRÉTENDENT...
ILS ME SOUPÇONNENT DE LEUR CACHER LE SECRET D'UN "ELDORADO" COSMIQUE. C'EST TOUT DIRE !


MON NOM EST BARBARELLA...
EH BIEN, MADEMOISELLE BARBARELLA, JE TIENS À VOUS AVERTIR QU'EN FRANCHISSANT CETTE PORTE VOUS N'ÊTES PLUS TOUT À FAIT DANS UN RÊVE... ET SI ÇA VOUS GÊNE DE VOUS BALLADER CUL NU...


MERCI!
MAINTENANT J'AIMERAIS QUE L'ON COMPRENNE UNE CHOSE : J'AI DU TRAVAIL!... JE DOIS RÉALISER QUELQUE CHOSE... QUELQUE CHOSE DE DIFFICILE...


DANS QUEL GENRE ?
DANS LE GENRE CHEF-D'ŒUVRE !


ALORS COMME ÇA, VOTRE JOB CONSISTE À FAIRE DES CHEFS-D'ŒUVRE ?
BZZZZ
VOUS NE POUVEZ PAS COMPRENDRE... SUIVEZ-MOI, JE VAIS ESSAYER DE VOUS EXPLIQUER TROIS MILLÉNAIRES EN TROIS MOTS!


LE CHEF-D'ŒUVRE EST COMMENCÉ... IL EST LÀ... ET EN MÊME TEMPS IL EST AILLEURS!...
POUR VOUS JE SUIS BROWNINGWELL, COSMONAUTE ET EXPLORATEUR, MAIS POUR D'AUTRES JE SUIS L'INDIEN NADIR, RENARD DE LIBERTÉ, CHARPENTIER, COMPAGNON DU DEVOIR... ENFANT DU COSMOS, FILS DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS!


QU'EST-CE QUE C'EST QUE CETTE CONSTRUCTION BIZARRE? VOUS FAITES DE LA MARQUETERIE ?
JE VOUS AI PARLÉ D'UN CHEF-D'ŒUVRE... MAIS JE CROIS QU'IL ME FAUT VOUS FAIRE UN PETIT HISTORIQUE DU COMPAGNONNAGE...


...ET VOUS BROSSER UN TABLEAU... DE LA SITUATION DES COMPAGNONS DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI, AU SIÈCLE OÙ L'HOMME ÉVOLUE LIBREMENT DANS LA GALAXIE. LE TOUR DE CE QUE L'ON APPELAIT LA FRANCE EST DEVENU LE TOUR DE L'UNIVERS, ET LES CHEFS-D'ŒUVRE ONT DÉSORMAIS UNE ÉCHELLE COSMIQUE!


CEPENDANT, DANS LE LABORATOIRE DU MONDE "RÉEL", BOUGREBOUSE ET SES AMIS CONTINUENT À SUIVRE LES ÉVÉNEMENTS... GRÂCE AU MICRO-ÉMETTEUR DE BARBARELLA!
ELLE A RÉUSSI!
NOUS AVONS RÉUSSI!
TAISEZ-VOUS... IL VA PARLER, ENFIN!


BROWNINGWELL EST AU BORD DES CONFIDENCES... CETTE BARBARELLA EST CERTAINEMENT UNE GARCE, MAIS ELLE EST RUDEMENT HABILE !
IL Y A UN INSTANT, C'ÉTAIT UNE GOURDE, SELON VOUS, MON CHER DENTRO !


DANS LES UNIVERS PARALLÈLES COMME DANS LE NÔTRE, UN RENARD EST UN RENARD... ET BROWNINGWELL UN HOMME MÉFIANT...
UN SECRET EST UN SECRET, BARBARELLA. SI VOUS VOULEZ BIEN, NOUS ALLONS POURSUIVRE LA CONVERSATION DANS DE MEILLEURES CONDITIONS...
BZZZZ !

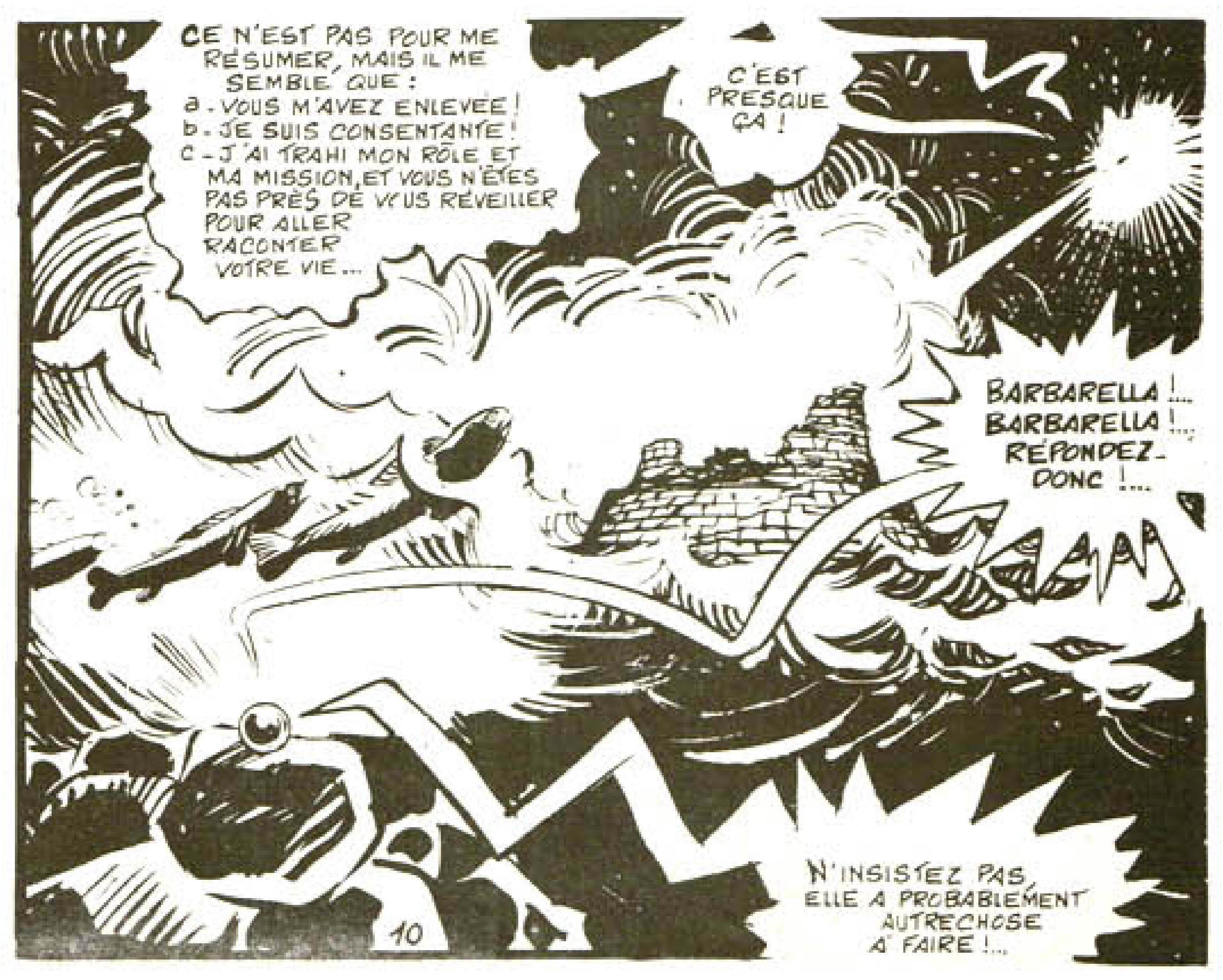

BZZZZZZ
TENEZ, JEAN-MARIE, SOYEZ AIMABLE DE BALANCER CETTE CHOSE-LÀ DANS LA MER, PROVIDENTIELLEMENT AGITÉE... APRÈS QUOI, JE VOUS DEMANDERAI ÉGALEMENT DE PROCÉDER, SANS AUTRE CÉRÉMONIE, AUX MANŒUVRES DE DÉCOLLAGE...
AVEC PLAISIR, MAÎTRE !

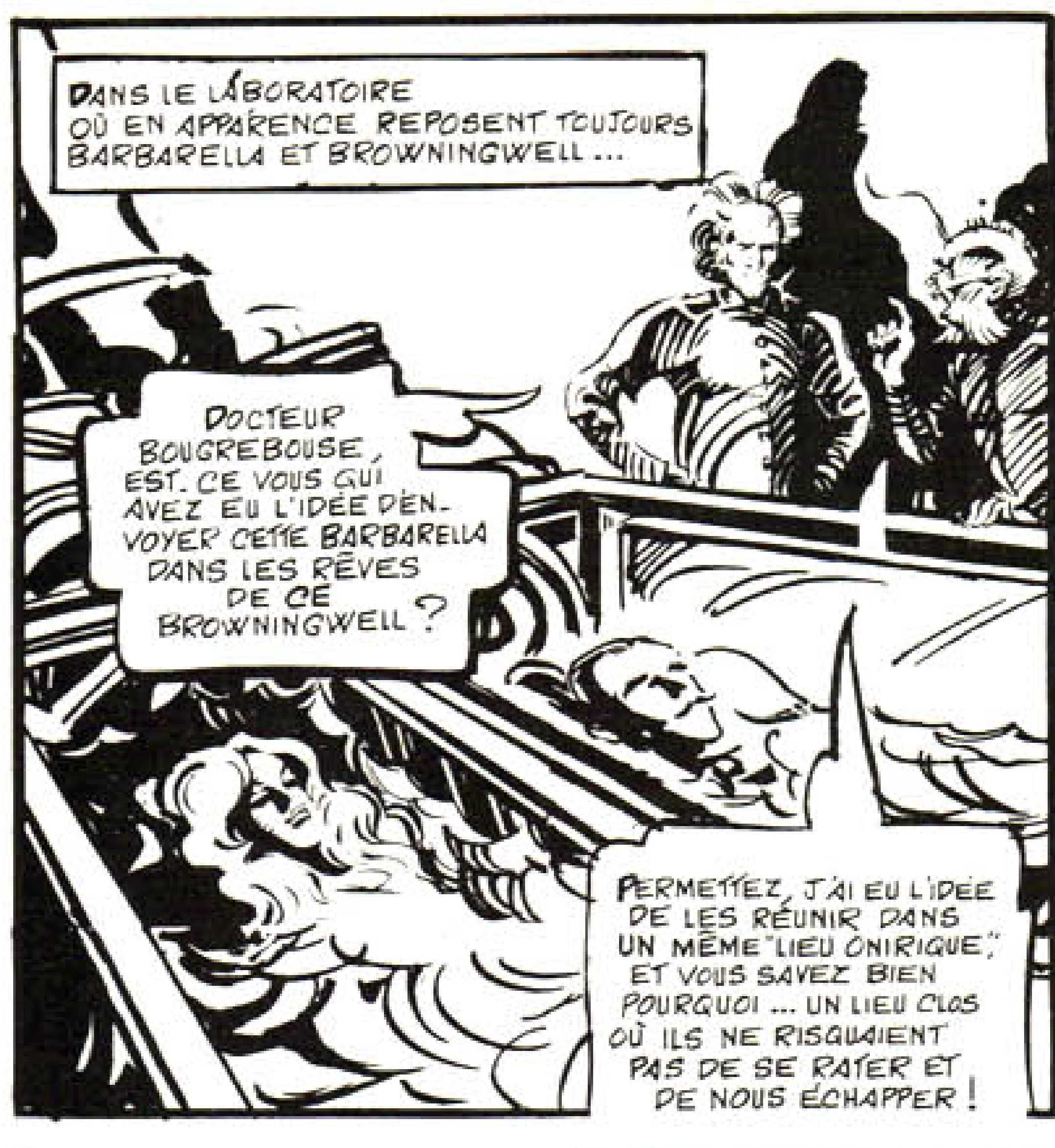

J'AI HÂTE DE QUITTER CETTE ÎLE DE "RÊVE" ET SES TABLES D'ÉCOUTE !... CHERCHONS UN COIN TRANQUILLE, LES UNIVERS PARALLÈLES N'EN MANQUENT PAS !...


PAREZ AU DÉCOLLAGE !
OK. DOC !
DÉCIDÉMENT, JE TROUVE CE PHARE BIZARREMENT AGENCÉ !...


AUTANT VOUS LE DIRE FRANCHEMENT, BARBARELLA, CE PHARE N'EST PAS UN PHARE, MAIS UNE APPARENCE DE PHARE... IL DISSIMULAIT UN ASTRONEF BIEN RÉEL !
UN BEL ASTRONEF À GÉOMÉTRIE VARIABLE !


BARBARELLA !... BARBARELLA... RÉPONDEZ !
BARBARELLA NE RÉPOND PLUS...
MESSIEURS, IL FAUT VOIR LES CHOSES EN FACE : ON NOUS L'A FAUCHÉE !


CE N'EST PAS POUR ME RÉSUMER, MAIS IL ME SEMBLE QUE :
a. VOUS M'AVEZ ENLEVÉE !
b. JE SUIS CONSENTANTE !
c. J'AI TRAHI MON RÔLE ET MA MISSION, ET VOUS N'ÊTES PAS PRÈS DE VOUS RÉVEILLER POUR ALLER RACONTER VOTRE VIE...
C'EST PRESQUE ÇA !
BARBARELLA !... BARBARELLA !... RÉPONDEZ-DONC !...
N'INSISTEZ PAS, ELLE A PROBABLEMENT AUTRECHOSE À FAIRE !...


DANS LE LABORATOIRE OÙ EN APPARENCE REPOSENT TOUJOURS BARBARELLA ET BROWNINGWELL...
DOCTEUR BOUGREBOUSE, EST-CE VOUS QUI AVEZ EU L'IDÉE D'ENVOYER CETTE BARBARELLA DANS LES RÊVES DE CE BROWNINGWELL ?
PERMETTEZ, J'AI EU L'IDÉE DE LES RÉUNIR DANS UN MÊME "LIEU ONIRIQUE", ET VOUS SAVEZ BIEN POURQUOI ... UN LIEU CLOS OÙ ILS NE RISQUAIENT PAS DE SE RATER ET DE NOUS ÉCHAPPER !


IL FAUT CROIRE QU'IL Y AVAIT UNE SORTIE DE SECOURS !
... ET CES DEUX HYPOCRITES NE SONT PLUS LÀ QU'EN APPARENCE, J'EN METTRAIS MA MAIN À COUPER !
MESSIEURS, IL SE FAIT TARD, JE VOUS SOUHAITE UNE BONNE NUIT... ET N'OUBLIEZ PAS DE TIRER LA PORTE DERRIÈRE VOUS !


ET LOIN, TRÈS LOIN DE LÀ...
BROWNINGWELL, J'ACCEPTE DE FAIRE UN BOUT DE CHEMIN AVEC VOUS MAIS À UNE CONDITION : QU'IL Y AIT UN PEU MOINS DE MYSTÈRES ENTRE NOUS... POURQUOI VOTRE CHEF-D'ŒUVRE EXIGE-T-IL UN TEL SECRET ET TOUTE CETTE COMÉDIE, LE SOMMEIL ET LE RESTE ?


BARBARELLA, JE SUIS D'ACCORD POUR VOUS EXPLIQUER UN CERTAIN NOMBRE DE CHOSES, MAIS J'ATTENDS QUE NOUS SOYONS À L'ABRI DES INDISCRETS ... POUR EN ÊTRE SÛR, MIEUX VAUT CHANGER D'UNIVERS !...


L'UNIVERS PARALLÈLE NUMÉRO 1.000 EST TRÈS BIEN POUR ÇA !... J'AI D'AILLEURS CHOISI L'U.P. 1.000 POUR Y ÉTABLIR LE CHANTIER COSMIQUE OÙ JE RÉALISERAI MON CHEF-D'ŒUVRE...
ET VOUS CHANGEZ SOUVENT D'UNIVERS ?


ASSEZ SOUVENT ! J'AI EU UN PÉPIN DANS L'U.P. 600 ... C'ÉTAIT UN UNIVERS PARALLÈLE INSTABLE ... LE TRAVAIL DE PLUSIEURS MOIS A ÉTÉ ANÉANTI ... ET JE ME SUIS TROUVÉ EN QUELQUE SORTE PHYSIQUEMENT DISPERSÉ DANS PLUSIEURS UNIVERS ... L'UNE DE MES VERSIONS, LA PLUS CHOQUÉE, A ÉTÉ RÉCUPÉRÉE PAR LE DOCTEUR BOUGREBOUSE ... VOUS COMPRENEZ MAINTENANT ?

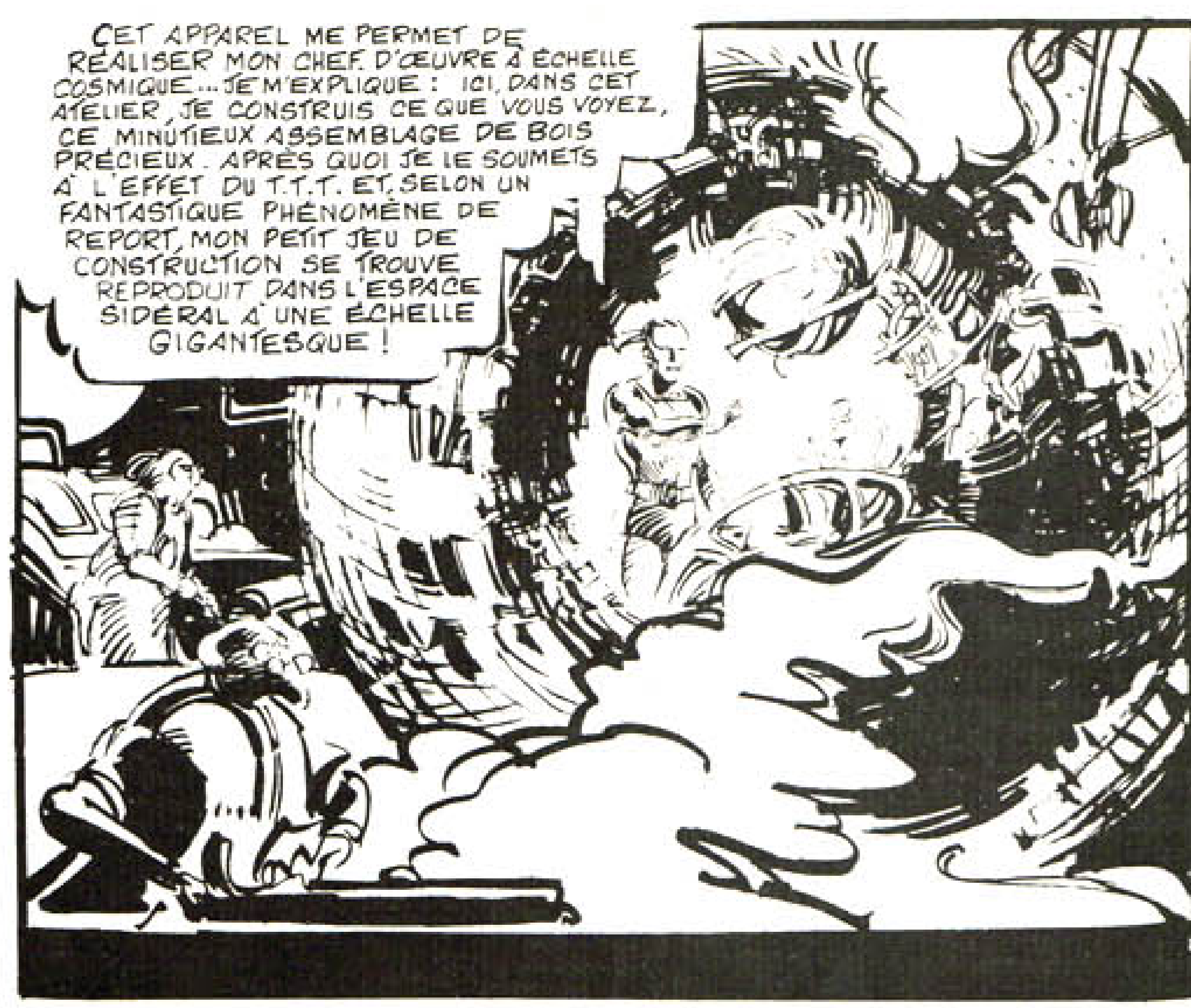

JE RÉPONDS OUI, MAIS C'EST PLUTÔT POUR FAIRE L'INTÉRESSANTE ... À LA VÉRITÉ, LE CHEF-D'ŒUVRE, LE CHANTIER COSMIQUE, TOUS CES UNIVERS À LA MANQUE, ÇA NE ME DIT PAS GRAND-CHOSE !... SUPPOSEZ QUE JE RACONTE TOUT ÇA, VOUS CROYEZ QUE LES GENS VONT COMPRENDRE ?


JE NE VAIS PAS TOUT VOUS DIRE TOUT DE SUITE, BARBARELLA... CE SERAIT BIEN TROP DANGEREUX... POUR VOUS COMME POUR MOI ... MAIS JE VAIS VOUS ÉCLAIRER SUR CERTAINS POINTS. RETOURNONS DANS MON ATELIER...


CE CHEF-D'ŒUVRE, CE N'EST RIEN ... PRESQUE RIEN...
VOUS ÊTES TROP MODESTE À PRÉSENT...


JE VEUX DIRE QUE CE QUE VOUS VOYEZ LÀ N'EST QU'UN MODÈLE RÉDUIT... LE VÉRITABLE CHEF-D'ŒUVRE EST AILLEURS DANS L'ESPACE ... ET UN MILLION DE FOIS PLUS GRAND QUE CELUI-CI !

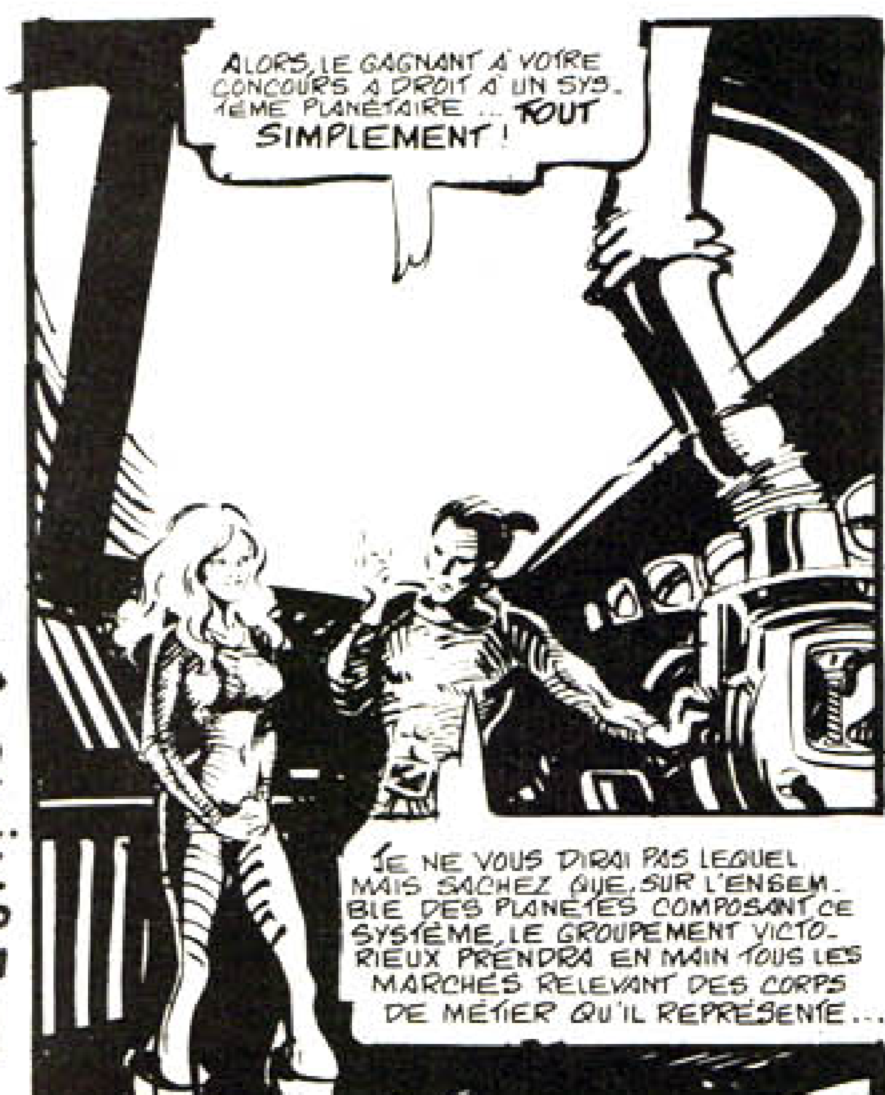

CET APPAREIL EST DÉRIVÉ DU TRIC.TRAC.TRANSFERT... J'EN AI ACHETÉ LE BREVET À UN EXTRA.TERRESTRE GÉNIAL ET NÉCESSITEUX. UNE BONNE AFFAIRE !
LAISSEZ TOMBER L'ANECDOTE ET DITES. MOI L'ESSENTIEL !


CET APPAREL ME PERMET DE RÉALISER MON CHEF. D'ŒUVRE À ÉCHELLE COSMIQUE... JE M'EXPLIQUE : ICI, DANS CET ATELIER, JE CONSTRUIS CE QUE VOUS VOYEZ, CE MINUTIEUX ASSEMBLAGE DE BOIS PRÉCIEUX. APRÈS QUOI JE LE SOUMETS À L'EFFET DU T.T.T. ET, SELON UN FANTASTIQUE PHÉNOMÈNE DE REPORT, MON PETIT JEU DE CONSTRUCTION SE TROUVE REPRODUIT DANS L'ESPACE SIDÉRAL À UNE ÉCHELLE GIGANTESQUE !


CE QUE VOUS CONSTRUISEZ ICI SE TROUVE DONC REPRODUIT À UNE ÉCHELLE FABULEUSE DANS L'ESPACE !
ET VOUS FAITES ÇA... JE VEUX DIRE CETTE PLANÈTE ARTIFICIELLE, INUTILE ET SUPERBE, UNIQUEMENT POUR L'AMOUR DE L'ART ?


SI LES MAÎTRES COMPAGNONS ENFANTS DU COSMOS M'ONT CHOISI POUR RÉALISER LE TRADITIONNEL CHEF. D'ŒUVRE, EN COMPÉTITION AVEC UN CERTAIN VARLOPE FILANTE, CHARPENTIER DU RITE ADVERSE. LES COMPAGNONS DU DEVOIR ENFANTS DE L'UNIVERS CE N'EST PAS SANS RAISON : ILS ME CROIENT LE MEILLEUR DANS MA PARTIE, ET CE CONCOURS EST DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE POUR TOUTE NOTRE CONFRÉRIE !
UN CONCOURS ! ET QU'EST-CE QU'ON GAGNE ?


UN SYSTÈME PLANÉTAIRE !


ALORS, LE GAGNANT À VOTRE CONCOURS A DROIT À UN SYSTÈME PLANÉTAIRE... TOUT SIMPLEMENT !
JE NE VOUS DIRAI PAS LEQUEL MAIS SACHEZ QUE, SUR L'ENSEMBLE DES PLANÈTES COMPOSANT CE SYSTÈME, LE GROUPEMENT VICTORIEUX PRENDRA EN MAIN TOUS LES MARCHÉS RELEVANT DES CORPS DE MÉTIER QU'IL REPRÉSENTE...


COMPRENEZ. VOUS ENFIN LE CARACTÈRE FABULEUX DE L'ENTREPRISE ET LE SECRET QU'ELLE EXIGE ?... AUCUNE INFORMATION SUR LES CHEFS. D'ŒUVRE EN CONSTRUCTION NE DOIT PARVENIR À LA PARTIE ADVERSE !


OUAIS... JE COMPRENDS QU'ON A BEAU CHANGER D'UNIVERS, LES MECS ET LES SITUATIONS NE CHANGENT PAS !

— A. SUIVRE —

Fantastique ou science-fiction... Où est la différence

Cette tarte à la crème des conventions de SF et des conférences-débats de bibliothèques municipales est, en fait, une interrogation existentialiste dont le mérite principal est d'être sans solution, ce qui a pour but de relancer la querelle. Aujourd'hui, nous avons tendance à considérer la réponse à cette question angoissée comme résolue par une sorte de consensus mutuel ou de pudeur tacite entre les initiés qui sauraient intuitivement où se situe la limite entre fantastique et science-fiction. Mais, en 1923, il en était autrement. Le mot «science-fiction» n'était pas inventé. Il n'y avait donc pas encore de différence sémantique officielle entre ce qu'écrivaient Jules Vernes, H.G. Wells, J.H. Rosny aîné, Maurice Renard et le conte de fée, le roman gothique, les œuvres d'Hoffman ou de Poe.

Pourtant, tous ces pionniers avaient conscience de faire autre chose. Ce n'est pas le moindre mérite de Maurice Renard, l'un des précurseurs les plus inventifs, d'avoir tenté d'établir il y a cinquante-cinq ans les bases littéraires de cette différence essentielle.

Dimension 5, l'excellent fanzine de Jacques Rouveyrol, a publié cet article paru dans L'Ami du Livre. Futur a pensé qu'il serait bon de donner une plus large diffusion à ce texte d'une étonnante modernité, ne serait-ce que pour donner à tous l'envie de relire les œuvres de Maurice Renard.

MAURICE RENARD DEPUIS SIMBAD

Vous m'avez demandé, mon cher Jean Ray, d'écrire pour les lecteurs de l'*Ami du Livre* quelques lignes sur la littérature fantastique.

Comme tout le monde en effet — et comme le soussigné — vous appelez fantastique, faute d'un meilleur terme, toute la production littéraire d'agrément qui ne s'applique pas aux réalités connues — toute l'œuvre écrite qui va d'Aladin ou la Lampe merveilleuse à *La Mort de la Terre*.

Eh bien, je crois que la première chose à faire, c'est de borner le domaine du mot fantastique, adjectif à la fois trop évocateur de diableries, de surnaturel, de rêves fols, voire de cauchemars, épithète trop exclusif de pensée, de méthode, de savoir qu'il ne s'adapte nullement à l'œuvre d'un Wells, d'un Rosny aîné ou de tout autre qu'il n'est pas dans mes habitudes de citer.

L'application du mot fantastique à des romans comme *La Machine à explorer le temps* ou *Un Autre Monde* — ou, plus justement, la confusion de genres révélée et consacrée par cette application — est pour beaucoup dans la lenteur laborieuse avec laquelle le public se porte vers des distractions pourtant si ..euves et si délicieusement éducatrices.

C'est que le public n'y voit que de simples fantaisies. Il les range dans la famille des contes des *Mille et une nuits*. Il les prend pour des *Ali Baba* arbitrairement accommodés au goût du jour, c'est-à-dire assaisonnés de science. Il se dit que l'imagination de .héhérazade n'est point de nature à supporter l'envahissement parasitaire de modernités électriques ou chimiques. Pour lui, la science et l'imagination ainsi combinées se nuisent réciproquement. L'une, au sortir du vrai, perd toute sa valeur; l'autre, touchée de raison, cesse d'étinceler.

Tout cela vient, vous le voyez, de ce que le public raisonne, et de ce qu'il raisonne mal.

La vérité, c'est qu'au XIXe siècle, l'état de la science, les progrès de la connaissance ont mis les écrivains en posture de manier l'hypothèse dans le champ spéculatif. Et, du coup, le monde physique est devenu l'objet d'études conjecturales, para-scientifiques, qui, pour relever essentiellement de la philosophie, n'en sont pas moins captivantes, à la condition toutefois d'être considérées pour ce qu'elles sont, et non d'être taxées de fantastiques.

Il me semble que le fantastique proprement dit a atteint sa plus haute réalisation avec Hoffmann et surtout avec Poe, puis avec Erckman-Chatrian. Je ne vois que Ewers qui puisse, de nos jours, leur être comparé, encore que son œuvre soit petite à côté des *Histoires extraordinaires* et qu'elle nous apparaisse comme avariée par un sadisme permanent auprès duquel la perversité cérébrale et passagère d'un Edgar Poe semble presque négligeable.

Le fantastique n'est donc pas français. Nous le goûtons voluptueusement, mais nous ne savons pas le cuisiner. On m'excusera: ce ne sont pas les qualités françaises que j'estime en premier lieu dans les récits fantastiques des Lorrains, Erckmann et Chatrian; et je dois dire qu'il règne dans les *Histoires extraordinaires* une angoisse idéaliste et un tourment métaphysique si peu américains, que je me suis souvent posé la question des ascendances d'Edgar Poe, doutant que l'abus des spiritueux ait suffi à lui façonner une âme aussi goethéenne...

C'est d'ailleurs l'extension du conte fantastique aux choses de la philosophie, c'est sa pénétration dans les sphères de la pensée, du sentiment et de la sensibilité, qui lui a permis de grandir sous la plume d'Hoffmann et de Poe. Car, en même temps qu'ils chassaient de leurs contes les Génies et les Enchanteurs, les Ogres et les Fées — en même temps que leur art revêtait leur œuvre d'une poésie singulière et troublante — ils servaient d'autres causes que celle d'une morale enfantine. Jusque là, le conte fantastique a été comme une sorte de mythologie fabriquée; maintenant, c'est autre chose. Il agite obscurément les passions, les douleurs, les inquiétudes mentales — il est à base humaine et psychologique. Il continue d'être une fable, mais qui pousse ses allusions dans les extrêmes profondeurs de la vie affective et qui, étant donnée l'ampleur des

moyens dont il dispose et qu'aucun souci de vraisemblance ne limite, parvient à nous faire percevoir, en cette matière, d'étranges subtilités. Par là, il tient de la poésie plus que du roman. Et c'est dire que je n'entends pas ici mettre au rang d'œuvres dignes de classement et de critique ces petites histoires plus ou moins ingénieuses qui ne sont, pour l'auteur, qu'un jeu arabesque de l'imagination et, pour le lecteur, qu'un amusement, dirai-je, sans sillage.

La plupart des romans ou des contes para-scientifiques (je proscris résolument le mot merveilleux scientifique) présentent eux aussi le mérite d'être des instruments d'observation humaine qui, à la lumière insolite des suppositions, font ressortir certains reliefs intérieurs nromalement imperceptibles.

Mais en quoi le para-scientifique se distingue nettement du fantastique, c'est que la fabulation du premier doit posséder une valeur, une valeur rationnelle, être le développement d'une hypothèse logique et féconde; tandis que nous ne demandons rien au second rien de semblable; il nous suffit que le sujet en soit charmant, burlesque ou terrible, et qu'il y ait dessous quelque chose d'humain.

Or, le postulat d'un roman para-scientifique peut, à lui seul, renfermer un tel trésor de nouveauté, posséder une telle puissance d'évocation, que son exposé, pris pour lui-même, constitue une œuvre infiniment séduisante et fructueuse. Ce qui n'est, dans le fantastique, qu'une forme, qu'une expression, peut devenir ici le fond même, la substance. Et si les conceptions qui s'en dégagent ne se rapportent pas toujours à l'humanité, ou si l'élément psychologique en est absent, je dis que le mal n'est pas grand.

Depuis qu'on écrit des romans, tout roman est psychologique, si bien qu'on est arrivé à se persuader qu'il n'y a point de roman là où n'apparaît aucune psychologie, et que la qualité du roman est en raison directe de la dose de psychologie qu'il renferme.

Je n'aime pas cela. Parce que cela me montre les lecteurs (Aristarques compris) sous l'aspect de macaques cramponnés à des miroirs.

Je me rappelle ce qu'on disait il y a une trentaine d'année des premières révélations de Claude Debussy. On disait — et avec quel dédain!: «Ce n'est pas de la musique». Et du moment que «ce n'était pas de la musique», ça ne valait rien.

Eh bien! qu'on cesse d'appeler romans, si l'on y tient, les récits dépouillés de psychologie! Mais, de grâce, que l'homme veuille bien, de temps en temps, interrompre la contemplation de son moi, lever les yeux de dessus son nombril, accepter qu'il y ait dans l'univers quelques autres objets qui ne laissent pas d'être intéressants (ne serait-ce, dans l'homme même, que la physiologie), et d'aborder le roman para-scientifique sans ratiociner sur sa nature psychologique ou pas psychologique, ambiguë ou pas ambiguë... Qu'ils s'abandonne à ce «juste, subtil, puissant» et bienfaisant opium, fictif découvreur de points de vue nouveaux, qu'il jouisse de ce paradis artificiel...

Artificiel?

La science, dites-moi, est-elle moins factice? Que valent aujourd'hui ses systèmes déchus? Que vaudront demain les principes en vigueur à l'instant où j'écris? Ce que vaut un roman démodé. Rien de plus.

Qui pourrait affirmer, par exemple, que demain *L'Homme invisible* de Wells ne sera pas sorti de l'irréel? Que ce possible, d'apparence chimérique, ne fera point partie des faits journaliers — à part l'erreur que j'ai relevée dernièrement et qui dénote chez le romancier anglais une étourderie si imprévue?... Tenez, divertissons-nous à comparer l'invisibilité d'un corps vivant (découverte hypothétique) avec la radiologie (découverte acquise). Nous seront surpris de constater combien ces deux découvertes ont pu paraître également impossibles à ceux de nos pères qui auraient eu l'idée d'y réfléchir.

Comment en effet se seraient-elles présentées l'une et l'autre à leur esprit logique ?

Sous la forme de deux sophismes pareillement démentis par la réalité.

Voici le sophisme de l'homme invisible.

Les corps que la lumière traverse intégralement sont invisibles.

Or il y a un homme que la lumière traverse intégralement.

Donc il y a un homme invisible.

Et voici le sophisme de la radiologie.

Nous voyons à travers les corps traversés par une certaine quantité de lumière.

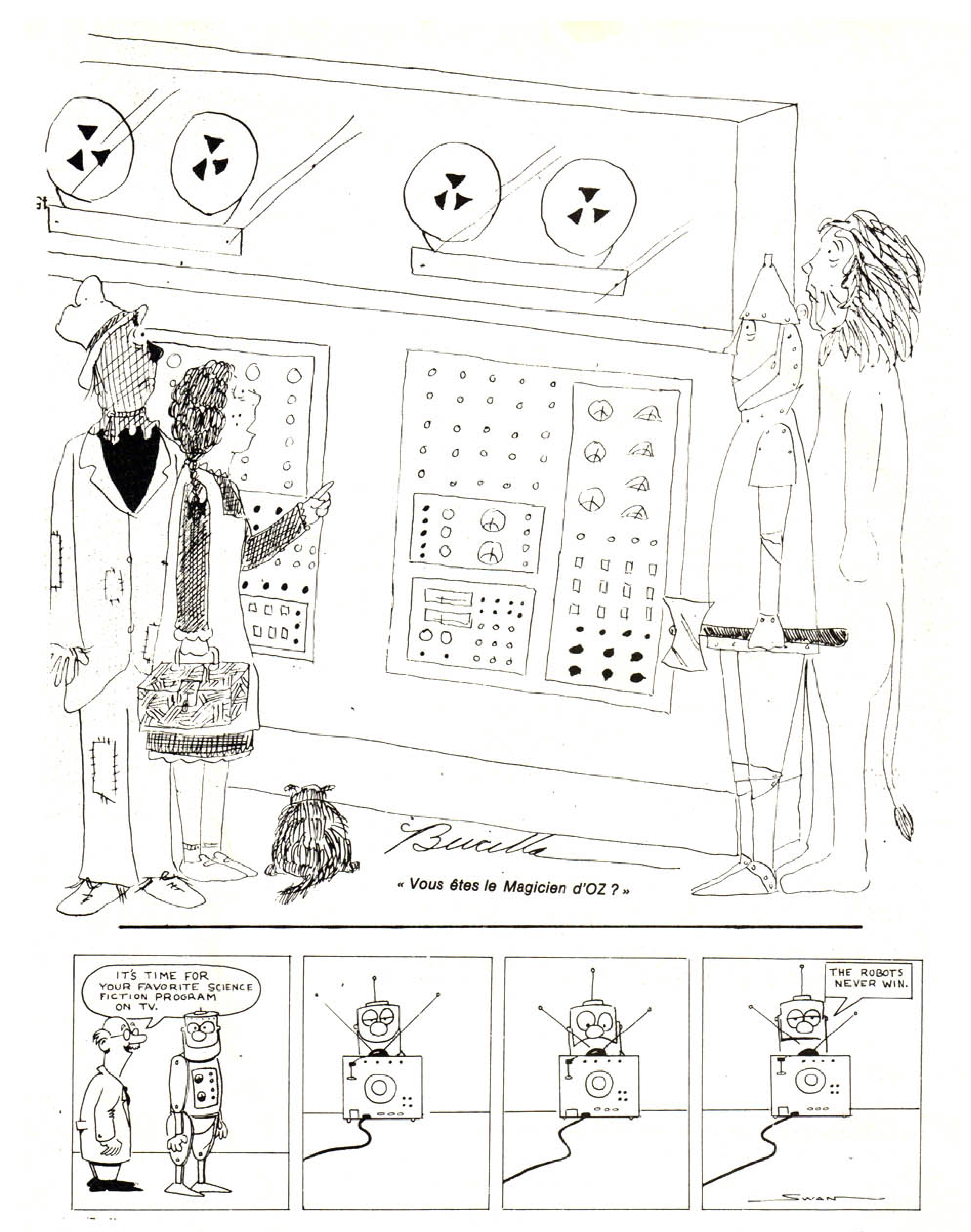
Or cette quantité de lumière traverse un corps opaque.

Donc nous voyons à travers les corps opaques.

Je ne connais pas d'exemple au surplus qui montre mieux que ce rapprochement combien le para-scientifique diffère du fantastique, l'un provoquant surtout la joie de l'intelligence, l'autre sollicitant d'abord le plaisir des nerfs.

Inutile de chercher plus loin par suite de quel découragement Wells a cessé d'œuvrer dans le sens de *La Guerre des Mondes*, et pourquoi Rosny aîné publie si rarement des « Xipéhus » ou des « Force mystérieuse ». Gagner sa vie en s'adressant à l'intelligence, cela, oui, vraiment, serait fantastique !

Maurice RENARD.



« Vous êtes le Magicien d'OZ ? »

C'est l'heure de ton programme favori de S. F. à la télé.

Les robots ne gagnent jamais

FUTURS AU PRESENT

A la dernière convention nationale de la science-fiction, en 1977, à Limoges, Elisabeth Gille s'était faite le porte-parole des jeunes auteurs français déplorant la disparition des principales revues et l'absence de débouchés commerciaux pour leurs textes. Pour cela, elle avait demandé à Philippe Curval de préparer un recueil des meilleurs écrivains de la génération '78. Ce livre existe aujourd'hui, il s'appelle *Futurs au présent*.

Nous publions ici la préface du volume en espérant que les lecteurs de *Futurs* y verront un encouragement à lire l'actuelle production française dont nous nous proposons, dans l'avenir, de publier les meilleurs textes.

DANGER, TRAVAUX !

Attention, ceci n'est pas une anthologie! Pas plus qu'un florilège. Sans vouloir jouer avec les mots, puisque le second terme est la traduction latine du premier, issu du grec, je revendique pourtant ici le droit de présenter autre chose qu'un bouquet, fût-il le plus délicat, le plus parfumé. Aucun des textes de *Futurs au présent* ne peut relever d'un herbier, même littéraire. Il s'agit de choses plus rares, plus subtiles, plus fortes que des fleurs de rhétorique, l'expression même d'individualités, des nouvelles, nées de la rencontre du parapluie de la logique et de la machine à écrire des rêves sur la table de dissection de la réalité.

Ce n'est pas non plus un répertoire, un catalogue, une compilation, puisque les textes qui font partie de ce volume n'ont jamais fait l'objet d'un recensement, qu'ils ne constituent pas une somme de la science-fiction française actuelle mais, au contraire, une réunion hasardeuse et contradictoire de tendances diverses.

Nous sommes loin également de la chrestomathie qui est un recueil de morceaux choisis d'auteurs classiques; tous les écrivains qui ont participé à *Futurs au présent* débutent ou presque, ce qui les destine éventuellement à s'étaler sur les pages des manuels scolaires du XXIe siècle, mais non dans ce livre où vous les saisissez dans les années qui précèdent leur ère fossile. Loin enfin des analectes ou du spicilège dont je vous épargnera la définition.

En fait, dans ce préambule, je veux invoquer la plus grande liberté pour ceux qui ont composé ces écrits comme pour celui qui les a retenus. Vous n'avez entre les mains ni un fablier, ni un ysopet, ni, à plus forte raison, un choix. Ce volume n'a fait l'objet d'aucune concertation ou cooptation, il n'est pas né d'une coalition, ce n'est ni un collectif ni une collection, mais une simple présentation.

Alors, direz-vous, tant de mots pour nous offrir un recueil, ou plutôt un ramassis! Ces termes ne conviennent pas non plus, car ils équivaudraient à décrier la qualité de chacune des nouvelles qui composent l'ensemble, donc d'amoindrir la valeur du travail qu'il représente. J'ai fait plus que recueillir ou ramasser, les autres ont fait plus que donner. Nous avons cherché ensemble à créer quelque chose d'involontaire, mais aussi de différent. Bref, *Futurs au présent* s'apparente surtout à l'unique numéro d'une revue dont la parution serait irrégulière et l'avenir incertain. Il en a tout le caractère improvisé, vivant, nouveau, toute la force d'agressivité que ne tempère aucun militantisme, il nous parle du présent en termes d'avenir, se veut à la fois réflexion sur notre société et sur l'individu pris dans les remous de ses mutations, mais aussi voyage dans l'absurde, périple dans l'univers de dérèglements et des fantasmes.

J'aurais pu me livrer dans cette préface à une savante étude pour déterminer un certain nombre de disciplines du regard chez les écrivains réunis dans ce volume, lier entre elles des tendances, distinguer des parentés, relever des filiations et induire d'impressionnantes spéculations sur l'avenir de la S.-F. en France, sur la simple base de ces écrits. J'aurais pu également tenter d'en faire un manifeste, d'imposer une nouvelle école par un coup de bluff magistral, organiser des manifestations publiques, souligner la mainmise de l'idéologie dominante sur toutes les formes de littératures sauf la science fictuelle, envoyer des tomates cuitessur la tête d'un ponte de l'édition ou faire un numéro de déshabillage dans les jardins du Luxembourg afin d'épater le bourgeois. Tout cela m'a semblé bien inefficace à côté des textes eux-mêmes que je vous convie à lire avec toute l'attention qu'ils méritent. Ils sont l'œuvre de merveilleux névrosés, ils sont si révélateurs des obsessions de notre temps qu'ils se justifient sans recours à des stratagèmes illusoires.

Jamais, je crois, des nouvelles de science-fiction ne m'ont autant donné l'impression que ce genre, puisqu'on le détermine ainsi, est spécifique d'une littérature de crise; elles sont chacune des artefacts de l'inconscient, représentatives du travail de sécrétion mentale que l'individu opère vers l'imaginaire quand il se sent traqué par un réel qui ne lui convient pas et q'uil ne se sent pas toujours capable de transformer dans le vécu. Je ne veux pas dire que cette S.-F.-là produit des œuvres de démission, elle produits des explosifs qu'il s'agit de manier avec précautions, car ils peuvent être employés contre la société mais aussi contre l'individu. *Futur au présent* est un chantier en pleine effervescence: DANGER TRAVAUX.

Impossible de prétendre néanmoins que les quelque cent cinquante nouvelles qui me sont parvenues traduisent toutes cette inquiétude combattante, beaucoup ne reproduisaient en fait que des schémas, perpétuent des thèmes ou imitent sans renouveler. Ce ne sont pas celleslà que j'a iretenues. Curieusement d'ailleurs, la qualité de leur style, à laquelle j'ai attaché une grande importance pour affermir l'ensemble, allait de pair avec la médiocrité de leur inspiration. Je n'ai pas non plus retenu les textes engagés, bien que je sois persuadé du caractère politique de ce *Futurs au présent*, car je crois que l'engagement, en littéraütre, s'oppose à la recherche, alourdit les idées de l'emploi du quotidien, casse le cou de l'imagination, réduit enfin la prose à l'état de prospectus. La science-fiction est avant tout une machine conceptuelle très perfectionnée destinée à produire des idées sous une forme littéraire, tant mieux si ces idées entraînent ensuite l'engagement, l'action, le combat, c'est l'affaire des porte-drapeau. Les dix-sept nouvelles qui demeurent, après un combat souvent difficile entre le lecteur, l'auteur et la chose écrite, ressortissent toutes les définitions d'un bon texte de S.-S., tel que je l'avais déterminé au départ: un travail original sur l'imaginaire fondé sur un contexte logique en même tempsqu'une réflexion personnelle sur l'écriture. Prétendre qu'aucune d'entre elles ne souffre de défauts serait vaniteux, dérisoire, mais elles contiennent toutes ce je-ne-sais-quoi d'imprévu, de mystérieux, d'unique, de surprenant qui amène sans cesse à la S.-F. de nouveaux adeptes.

«Vous voyez bien, vous avez fait un choix, vous n'êtes au fond qu'un anthologiste honteux.» Cela est inexact: d'une part, je n'ai pas été le seul à lire, d'autre part, à l'opposé des modalités habituelles, la sélection n'a pas été faite par le haut, mais par le bas. Ce que vous avez entre les mains, c'est la partie émergée de l'iceberg; elle ne pourrait flotter sans l'impressionnant tas de rêves gelés qui ont sombré. Que je rassure ceux qui se croiraient engloutis par mes soins: pour la plupart, ils sont capables de surnager, c'est un hasard ponctuel qui m'a fait refuser leurs œuvres, pas une détermination machiavélique. La preuve en est que je ne connais personnellement aucun des écrivains qui composent ce *Futur au présent*, pas plus que l'essentiel de ceux qui n'en font pas partie. Et, parmi les nouvelles publiées ici, il y en a pour lesquelles je n'ai aucune affinité. «Alors, vous vous prétendez objectif?»

Certainement pas! Quel serait l'intérêt de ce numéro spécial d'une revue éphémère s'il ne révélait pas un tumulte de l'esprit ou ne se réclamait pas d'un mouvement de révolution? Au contraire, ce volume est l'affirmation excessive de la subjectivité, ce sont dix-sept grenades offensives lancées dans la mare de la culture. Certaines risquent de détoner à brève échéance, d'autres sont munies de systèmes de retardement qui rendent leurs répercussions plus insidieuses, quelques-unes ne s'avéreront que des pétards mouillés, mais mouillés de la sueur des cauchemars, d'autres risquent de faire exploser leurs auteurs, ou de partir simplement en fumée, la mitraille de l'inconscient a ses défauts, elle ne tire pas en rafales, elle bombarde tous azimuts: la télévision, l'amour, la religion, l'archéologie, l'exploration spatiale, la compétition sportive, la robotisation, les multinationales, les ordinateurs, la drogues, les promoteurs de loisirs, les terrestres et les extrax, l'homme, les greffes, la société, les sociétés, les moyens de transport, la perception extrasensorielle, la science, les fausses sciences et quelques fanéditeurs...

Et, si cette nouvelle science-fiction française parle aussi de pouvoir, de mysticisme, de militaires ou de problèmes énergétiques, ce n'est qu'en filigrane. Elle n'est pas seulement une littérature paranoïaque, mais aussi schizophrénique. En cela, elle est plus inventive que la vague qui l'a précédée. Le délire de la persécution qu'elle traduit s'accompagne d'une réflexion sur le possible, le probable, le supposé, elle n'est pas exclusivement passéiste et s'enrichit d'une prédisposition naturelle à la spéculation, à l'invention, à l'imagination. Cette science-fiction-là n'est pas uniquement fondée sur le constat d'échec de notre civilisation, elle se propose d'en examiner les incertitudes, d'en peser l'éventualité sans s'enfermer dans un système inexorablement pessimiste. Dire qu'elle traduit la joie de vivre, l'euphorie serait relever du défi, mais elle ne se contente pas de répéter les slogans du désastre, elle en invente d'autres ou, mieux, imagine d'autres désastres, suppose parfois des solutions. C'est une S.-F. ricanante et lyrique, inventive, d'où, malheureusement, l'humour est souvent exclu, mais qui s'implique dans ses propositions plutôt que de gémir.

Voilà, le mot est lâché, il s'agit d'une littérature libertaire, peu rompue aux jeux politiques et philosophiques ordinaires, une littérature vierge qui s'invente à mesure qu'elle s'écrit. C'est pourquoi tous les textes qui composent *Futurs au présent* sont de la science-fiction, même si certains paraissent échapper au dogme. Ce sont des œuvres de rupture où les catégories s'étiolent, ce sont des nouvelles subversives destinées à saper la morale. C'est par l'introduction de la notion de différence qu'elles opèrent. Voyez comme soudain la logique bascule au milieu du récit le mieux construit, comment s'organisent les cassures dans les histoires qu'elles racontent. L'univers dont parlent les dix-sept auteurs de ce volume n'a plus exactement les mêmes structures, ni les mêmes apparences, que celui dont la production littéraire courante a coutume de reproduire les schémas; il a été passé au crible du doute, c'est un monde inverti.

Fini de jouer la partie Descarees, ces images symboliques n'ont plus la même valeur qu'elles avaient pour les penseurs qui nous ont précédés, elles ont été trafiquées par les dynamiteurs du conventionnel, c'est-à-dire tous les écrivains de science-fiction qui ont œuvré depuis près d'un siècle pour qu'un autre monde arrive et que soit balayée la ténébreuse oppression idéologique qui n'a cessé d'exister depuis l'aube des sociétés jusqu'au hideux XIXe siècle. Elle persiste

••••

FUTURS AU PRESENT

FUTURS AU PRESENT

toujours, mais les failles commencent à se dessiner.

Si *Futurs au présent* ne ressemble pas exactement à ce que vous trouvez dans vos journaux habituels, c'est que les auteurs des nouvelles qui le composent sont contre-cultivés, très contre-cultivés; leurs cerveaux fonctionnent à l'envers de celui des écrivains traditionnels parce qu'ils ont presque tous été amenés à contester la culture dominante. La cause en est simple: ils ont pour la plupart fait de supérieures études. Ces choses-là sont rudes. C'est pourquoi vous ne vous étonnerez pas d'être souvent pris à rebrousse-poil, les jeunes auteurs de science-fiction française ne cherchent pas à peloter les chiens dans les quares, mais à pisser sur les plates-bandes.

La deuxième particularité de *Futurs au présent*, c'est que tous ses participants ne sont pas du genre masculin et qu'ils résident peu à Paris. Ils habient Liège, Casablanca, La Rochelle ou Strasbourg et s'appellent Catherine, Johanne ou Danielle. Voilà un signe de l'évolution des mœurs qui tardait à venir.

Pourtant, que cet impromptu lyrique n'entretienne pas l'illusion, *Futurs au présent* ne contient pas que des chefs-d'œuvre, c'est d'abord un banc d'essai offert par Elisabeth Gilles à tous ceux qui se plaignaient, avec la disparition des revues, de ne plus pouvoir s'exprimer. Si je prétends que les textes présentés ici pourraient avantageusement figurer au côté de professionnels, c'est que les professionnels ont aussi débuté, quelquefois, par des coups de maître. Ce n'est pas mon rôle de dire ici quels sont ces coups de maître; ils ne sont pas ressentis d'une manière identique par tout le monde; d'ailleurs vous êtes assez grand pour les choisir seuls. L'important, c'est que dix-sept jeunes écrivains aient pu se confronter avec le public et avec eux-mêmes, en toute liberté. J'espère que ce sera au bénéfice de tous.

Philippe CURVAL.

LE TROU DU HURLEUR

Etes-vous épris de soucoupes? Morfondez-vous d'UFO? Pensez-vous sans cesse aux OVNI? Alors, sans hésiter, courer voir *Rencontre du troisième type*, ce sera peut-être la seule occasion que vous aurez de voir des engins spatiaux plus vrais que nature. Voilà, c'est tout, ma critique est finie. Tout pour un spectacle qui dure trois heures? C'est qu'il est difficile de parler d'un film dépourvu de scénario. Soit, à la rigueur, un documentaire sur le premier contact des extra-terrestres avec les humains, séparé en deux parties par un interminable intermède d'un ennui profond où s'agitent sans raison un François Truffaut gavroche destiné à réjouir le bon peuple américain par son accent comique, un Richard Dreyfuss en course à l'Oscar qui joue intensément une absence de personnage, plus quelques colonels très sages et deux ou trois illuminés. Il y a aussi une poignée d'hindous qui montrent le ciel en chantant, ce qui est une occasion de suggérer que la croyance en Dieu repose sur la présence tutélaire des êtres d'outre-espace surveillant notre évolution depuis l'aube des temps. Manque évidemment l'apparition de Pauwels et Bergier qui, en Abott et Costello du fait inexplicable, eussent ajouté le piment du dérisoire à cette sauce sans goût. Ou bien un Jean-Claude Bourret, défroqué de son téléviseur, vendant à la sauvette des exemplaires de ses best-sellers.

Mais la science fiction dans tout ça? La SF, quelle SF? Il n'y a jamais eu le moindre rapport entre ce genre littéraire et les soucoupes volantes, sinon que dans le premier cas, le propos est basé sur la valeur dynamique de l'imaginaire, tandis que dans le second, il ressort des résurgences du mysticisme dans notre siècle sans Dieu. L'OVNI c'est l'opium du rescapé de confessionnal, la piquouse du paumé en rupture de guru. C'est une maladie qui s'attaque spécialement aux gendarmes et aux aviateurs, les mamelles de la religion et du pouvoir.

Voilà ce que *Rencontre du Troisième Type* aurait pu dénoncer. Ou bien ce film aurait pu dévoiler, ainsi que la publicité l'avait laissé entendre, le dossier secret des UFO dont on nous rebat si souvent les oreilles. Exposer raisonnablement les thèses du pour et du contre. Ou encore il aurait pu donner l'occasion de spéculer sur l'existence des extra-terrestres. Au lieu de cela, rien, le néant en technicolor, platement étalé sur un écran aussi large que vide. Alors? Alors, bien sûr, il serait tendancieux de passer sous silence les trucages du début de la fin. Superbes! Il faut voir le magnifique engin spatial opérer un lent retournement dans le crépuscule, se profilant sur un monument à la Max Ernst tous projecteurs allumés. C'est miraculeux? Stupéfiant de réalisme! Si stupéfiant que les producteurs ne s'y sont pas trompés — ils ne distribuent aucune photo de ces séquences à la presse. Car, si le bruit venait à courir qu'il n'y a qu'une petite demi-heure à regarder sur trois heures de spectacle, beaucoup se contenteraient d'emporter l'image chez eux et de rêver au film que Spylberg aurait pu faire.

Quand à la scène finale où l'on voit s'embarquer pour le cosmos quelques boy-scouts futuristes, l'air extatique, sur fond de musique des sphères, emmenés par la main par d'extra-terrestres au sourire bienveillant, c'est à chier! Surtout quand on sait que, dans la réalité, il y a des milliers d'armes nucléaires sous la gachette des militaires de tous pays, prêtes à cracher si le moindre engin étranger venait à franchir leur espace aérien.

Supercherie mystique, *Rencontre du Troisième Type*? Sans doute, à la manière d'une messe. Sous les ors et la pompe des décors et des trucages, on voit percer les sabres derrière les goupillons.

S.F. echos

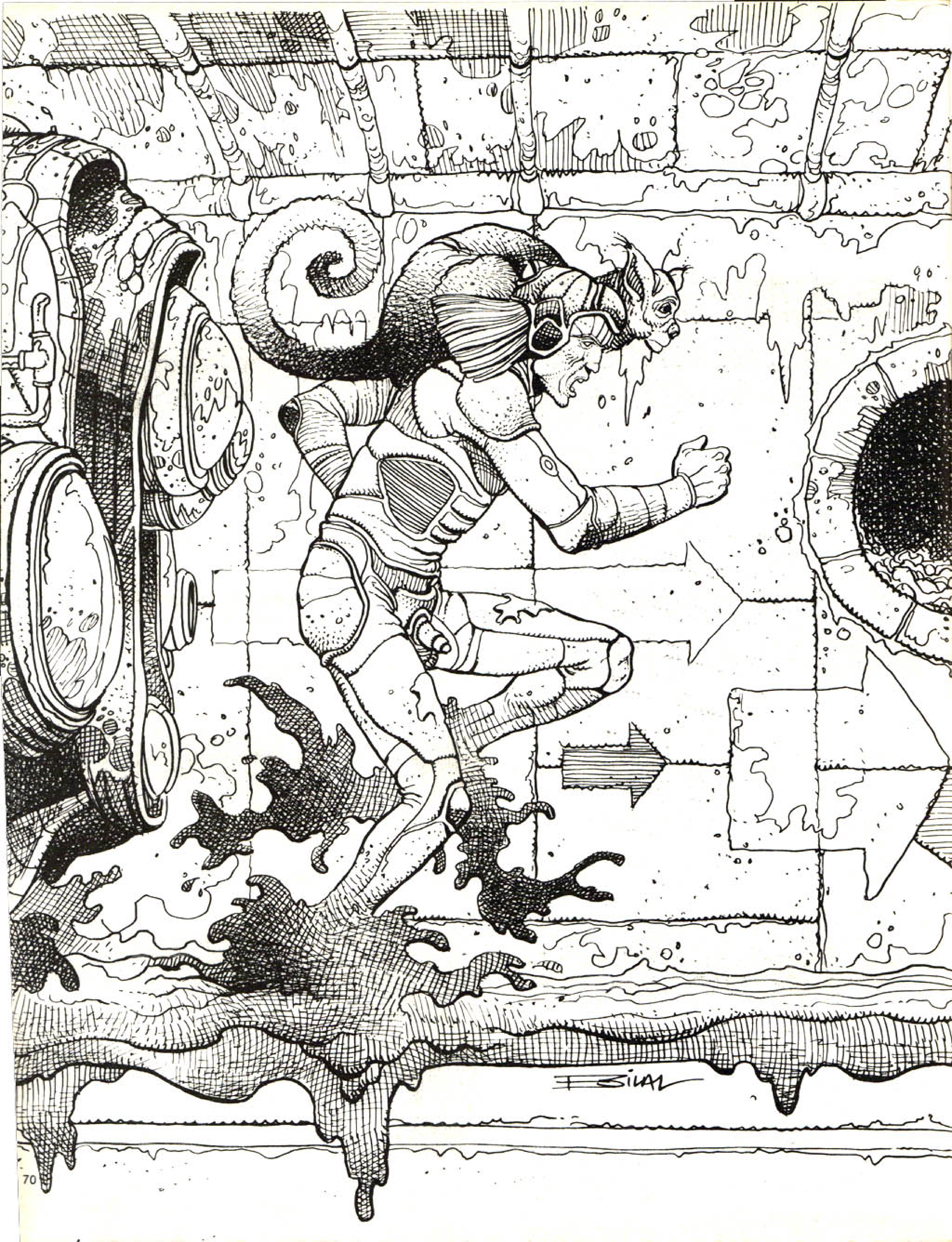
LES TEMPS FUTURS CHANGENT...

d'adresse. C'est au 5, rue Cochin, 75005 Paris (métro Maubert-Mutualité) que les amateurs de science-fiction trouveront désormais leur bonheur parmi les nombreux livres, revues, bandes dessinées et posters, neufs ou d'occasion.

Vous pouvez aussi téléphoner au 329.01.29 ou au 325.95.40.

WHO'S WHO

Il existe, en anglais seulement, un *Who's Who in science-fiction*. Il a été établi par Brian Ash et édité par la Taplinger Publishing Company, New York, en 1976. Réunissant environ quatre cents noms, pour la plupart anglo-saxons, il cite fort peu d'auteurs français, tout juste Barjavel, Boulle, Vercors et... Jules Verne. D'autres nous ont peut-être échappé. Intéressant surtout pour le professionnel et le grand amateur, comme ouvrage de référence.



le temps des grandes solitudes

par J.-P. ANDREVON

7 heures

Ce matin, il se réveille à la musique cacophonique d'*Une nuit sur le Mont Chauve*. Il aime particulièrement ce genre de morceau bruyant, violent, générateur d'émois, il aime les orchestrations amples d'instruments traditionnels, les cuivres, les percussions, Wagner, les grand opéras baroques, tous ces échos des siècles obscurs conservés sur stéréoquartz.

Il se réveille, le lit d'onde lui masse la nuque, des doigts immatériels pincent sa colonne vertébrale entre les épaules et le bassin, on pétrit les muscles de ses bras, de ses cuisses, de ses flancs, une main féminine saisit doucement son sexe pour une caresse savante... Arrêt! Les mains l'abandonnent, il se redresse sur le lit invisible qui raffermit sous lui ses structures souples, il bâille, pose les pieds par terre, se lève. *Lumière*. Le jour se fait, opalescent, rose, doré, platine, une symphonie douce de couleurs pastels dessinant autour de lui une sphère à la base aplatie. La lumière le nimbe, sans ombre, ôtant la troisième dimension à sa silhouette, effaçant ses muscles, faisant chatoyer la masse auburn de ses cheveux. Il s'étire, écarte les jambes, étend les bras à l'horizontale, paumes tournées vers le haut. Il ferme les yeux, lève la tête. *Douche!* Du sommet de la sphère lumineuse une pluie fine se met à tomber, l'enveloppant du halo irisé des gouttes frappant sa peau; la pluie est tiède, d'une température à peine plus élevée que la température de son corps, elle est délicatement odorante, un parfum d'orange, de citron, de fruits amers; lorsque les ruisselets d'eau passant sur son épiderme atteignent la plante de ses pieds, ils sont aussitôt bus et le sol reste sec sous lui.*Assez!* La pluie cesse immédiatement et un courant d'air chaud la remplace, qui sèche en moins d'une minute son corps totalement glabre hormis la touffe de poils soyeux qui orne son pubis.

Il fait quelques pas en avant, battant nonchalamment la mesure en suivant le déchaînement final de la musique de Moussorgsky; la sphère avance vers lui, s'assombrit en même temps que les derniers accords résonnent avec fracas; orangé, rouge, carmin, bordeaux, violine, bleu nuit: la sphère n'est plus visible, elle s'est fondue dans une pénombre veloutée où s'est ouverte une grande lucarne circulaire, blanche, un miroir où l'homme se contemple d'un œil critique à l'iris bleu minéral. Il crispe ses abdominaux, replie un bras pour éprouver le gonflement d'un biceps, tend en avant une jambe au mollet arrondi et au jarret délié. Ça peut aller... Il pivote, présente le flanc au miroir qui l'asperge de sa lumière forte; sous ce heurt latéral, les reliefs de son corps tout à l'heure fondus dans l'éclairage multidirectionnel prennent de l'épaisseur, de la dureté, lui modèlent une apparence d'athlète. Ça va, ça va. Un sourire se forme sur ses lèvres à la fois fines et sensuelles, le miroir devant lui ne reflète plus que son visage agrandi sept fois, qui occupe désormais toute la surface cristalline; il s'inspecte soigneusement, les ondulations faussement désinvoltes de sa chevelure blond-doré qui s'épanouit en cascade sur ses épaules, son front lisse et bombé, les arcades impérieuses de ses sourcils châtin clair, ses yeux à l'éclat de porcelaine, son nez grec à l'arête rectangulaire, sa bouche au modelé ironique et dédaigneux, les massé-ters qui durcissent imperceptiblement ses joues, son menton volontaire qu'amabilise une fossette verticale, son cou fort où bat une artère. Bien bien! Il écarte les lèvres sur une double rangée de dents blanches et régulières qu'un jet d'ondes invisibles et inaudibles balaie pour y détruire d'improbables scories alimentaires.

Vêtement! La sphère se recompose dans un bain vert lumineux qui émane des parois. Les tonitruances de Moussorgsky ont depuis longtemps cédé la place à un friselis perlé de sons électroniques. Dans le miroir, l'image de l'homme, en pied à nouveau, se succède à elle-même à un rythme régulier — cinq à six secondes de battement. A chaque nouvelle apparition, le reflet est vêtu d'une manière différente: collant noir sans aucun ornement, cos-

•••

Illustration : ENKI BILAL

tume à pantalons évasés et veste à carreaux, habit de mousquetaire avec fraise, jabot et bottes à éperons, poncho de vives couleurs sur culotte de toile blanche, djellaba moléculaire irisée comme une eau huileuse, justaucorps grenat éclairé par une multitude de rubans... *Ça!* Un tabernacle s'ouvre dans la paroi de la sphère où lui sont présentés les vêtements demandés. Il les soupèse, son index tendu pivote sur lui-même et s'enrubanne de verte émeraude, il prend le justaucorps et l'élève à la hauteur de son buste devant le miroir rendu à sa fonction primitive... Tous ces rubans, finalement... Il fait la moue. *Non.* Il lâche le costume qui disparaît dans le sol, et le défilement reprend. Simili-cuirasse argentée qu'il sait légère comme une plume, draperies assyriennes, fourrure et brocards avec passementerie et bijoux... *Ça.* Son choix s'est porté en définitive sur une simple tunique blanche sans manches, tombant jusqu'à mi-cuisses et serrée à la taille par une fine ceinture d'or. Il néglige les cothurnes qui font partie de la tenue. Pieds nus, il se sent bien. Aujourd'hui, il veut son corps libre.

Il fait un geste, le miroir devient sas ouvert, il sort de la sphère.

8 heures

La lumière ruisselle par les fenêtres hautes. En face de lui, le désert ocre surplombé par un ciel de cérule foncée; à gauche, la forêt dense sous des nuées violettes agitées par un grand vent d'orage; à droite, la mer calme, piquetée d'îles minuscules où s'épanouissent des bosquets d'arbres en plumet, et les reflets roses du couchant.

Lui est étendu sur des monceaux de coussins si légers qu'un souffle, ou la brise soulevée par un geste un peu violent, suffit à faire s'envoler, roses, verts, jaune citron, comme des ballons gonflés à l'hélium. Il grignote d'un air absent une sorte de pain ou de brioche à la croûte dorée, en forme d'oiseau ailes ouvertes et rémiges écartées, le dessus feuilleté s'écaille sous sa dent, se répand en mille miettes sur le devant de sa tunique que des mains calines et vives époussettent sans cesse au milieu des rires. De la main gauche, il tient un long verre sans pied, de cristal ou d'une matière qui l'imite, dans lequel il boit à petites gorgées un liquide rose et fumant. Devant lui, sur un guéridon bas, des assiettes, des soucoupes, des bols, des carafes, des timbales, des bouteilles, des cruches, attendent son bon plaisir; il peut s'il le veut goûter quinze, cinquante, cent infusions de plantes disparues recréées par synthèse, boire des dizaines d'alcools doux et sucrés, manger des fromages blancs, secs ou crémeux faits avec le lait de mammifères qui n'existent plus, croquer des bonbons ou du chocolat, se bourrer de pain, de brioches, de tartelettes, de gâteaux, de sablés, de cakes accompagnés de confitures, de compotes, de marmelades; il peut commander aussi des œufs, des charcuteries, des gelées, des crèmes; n'importe quoi: il n'a qu'à demander. Mais aujourd'hui, le pain brioché en forme d'oiseau et le lait framboisé chaud lui suffisent, avec le jus d'agrumes qu'il a bu auparavant, pour se rincer la bouche.

Tu n'as pas faim? Tu ne te sens pas bien, ce matin? Tu as mal dormi? Mange donc, ou tu vas dépérir! Il faut te mettre la becquée? Lovées autour de lui, encastrées entre ses membres, pesantes, tendres, mutines, agaçantes et pépiantes, les cinq filles du jour tentent de dérider le rêveur avec leurs facéties. Sirvad, peau de cuir ciré, longue et souple, petits seins fermes et hauts aux tétons dressés, croupe rebondie, perruque crépée en boule, vêtue seulement de colliers, de boucles, de bracelets, pierres précieuses et or, est allongée derrière lui, ses avant-bras minces et surchargés de parures passés autour de son cou; Nalluyn, petite et potelée, à la peau rose de bébé, aux grands yeux bleus étonnés, à la bouche de fraise, aux cheveux argent bouclés, nichée contre son flanc droit dans les épanchements de sa simple robe vaporeuse gonflée de ciel printanier, lui agace des dents la pointe d'un sein; Asthar, aussi longue que Sirvad, mais à la peau blanc ivoire, cheveux longs et rouges et à l'allure impérieuse dans son strict ensemble noir aux pantalons moulants enfoncés dans de hautes bottes à genouillères, est assise très droite à sa gauche et a posé une main ferme sur son genou; Minir et Tian, la première blonde et dorée dans un long fourreau blanc qui libère ses seins volumineux, la seconde brune comme geai, peau de citron mûr et corps dissimulé dans une vaste robe de velour et satin vieux roux et grenat, et toutes deux fourrées entre ses jambes, caressant tour à tour, ou ensemble, sa verge dressée. Lorsqu'il éjacule, mouillant le fourreau blanc et le velours grenat, les filles rient de plus belle, et certaines applaudissent.

Encore, encore... dit Minir. *Assez, assez, les filles! Vous me fatiguez... Allez-vous en, maintenant.* Elles poussent des exclamations de dépit, font des moues expressives, et Asthar le foudroie du regard brûlant de ses yeux orange en faisant claquer la lanière d'un fouet contre sa cuisse gainée de noir. Mais les désirs de l'homme sont des ordres — plus que des ordres: des actes. Les filles du jour reculent, se désagrègent, se fondent dans le décor, elles ont disparu alors que leurs parfums mêlés traînent encore dans l'air.

9 heures

Il est assis dans le fauteuil du biorégul, ses mains paumes à plat sur les plaques sensibles des accoudoirs, sa tête enserrée par la couronne du capteur encéphalographique, une ventouse terminée par une gerbe de filaments épais de quelques microns appliquée sur sa poitrine à l'endroit du cœur, un drain à l'aiguille si fine qu'il ne la sent même pas enfoncé dans son aine. Des chiffres défilent sur l'écran bleuté qui est en face de lui, accompagnés de quelques indications écrites plus claires: TEMPERATURE BASALE, NUMEROTATION SANGUINE, MULTIPLICATION CELLULAIRE, MICROVOLTAGE DES ECHANGES SYNAPTIQUES... Mais son regard ennuyé reste posé sur l'écran sans qu'il se donne vraiment la peine de lire. Lorsque l'écran s'éteint, une voix lui apprend qu'un noyau de cinq mille cellules anarchiques a été éliminé par irradiation dans le tissu pleural de son poumon gauche, que son taux d'urée a été rééquilibré, qu'une colonie de *pityriasis versicolor* a été détruite dans un bouton en formation sous son omoplate droite. Bien bien bien... Les appendices mécaniques se détachent de lui, il se lève, toute la machinerie médicale rentre dans les murs et les murs s'écartent, remodelant un hall immense et blanc.

Surgi d'il ne sait où, un singe lui grimpe le long de la jambe, du buste, vient se percher sur son épaule, met con-

tre son visage sa toute petite figure frippée, ornée de deux plumets blancs et raides en éventail. C'est un ouistiti à pinceaux. L'homme flatte un moment le pelage court de l'animal, tandis qu'ils échangent des grimaces. Gagné par le jeu, le singe lui tire les cheveux, essaye de lui mordre une oreille. *assez!* Le singe se calme, se met en boule sur son épaule, il ne bouge plus, seuls ses grands yeux jaunes palpitent encore, s'ouvrent, se ferment, s'ouvrent, se ferment, comme déréglés. *Dis-moi plutôt quelles sont les nouvelles de la matinée. C'est bien pour ça que tu es là, non ?...* Le ouistiti se cambre, il ouvre la bouche, articule quelques phrases : *le bouclier du générateur II' a sauté pendant la nuit; j'ai dû boucler le secteur 7811 en attendant la décontamination et le remodelage; un Surveillant a disparu dans le secteur 1021, en plein désert; j'ai envoyé des Scruteurs, mais ils n'ont rien relevé d'anormal; une pluie de météorites chauds est tombée dans le secteur 998 entre A 3 et G 7, endommageant les tours Biggane; une tornade se déplaçant sud-est/nord-ouest à travers les secteurs 5371-5483-5595 a été stoppée; une... Ho! ça suffit! Tu es assez grand pour t'occuper de ces broutilles tout seul...* Le ouistiti se tait, sa grande bouche pleine de petites dents aigües et blanches se ferme, il se contente de fixer l'homme de ses grands yeux d'or où, pour un peu, on croirait voir briller une intelligence. Mais le singe n'est rien d'autre qu'un faux semblant, un relais.

Je vais aller me promener. Dans la journée, je ferai peut-être un tour au désert 1021, pour voir ce qu'il en est. Laisse-moi maintenant. Il tente de décrocher l'animal de son épaule, mais le singe résiste, s'agrippe à sa tunique, à ses cheveux, commence à pousser des cris perçants et plaintifs. On dirait presque un animal vivant. Etonné, l'homme se débat contre ce minuscule adversaire poilu aux membres grêles. *Qu'est-ce qui te prend? Tu vas me lâcher, oui!* Un bras casse entre ses mains puissantes, le ouistiti cesse de crier et de s'agiter, retombe en arrière, inerte, une expression de souffrance imprimée sur son visage gris et flétri. L'homme le jette par terre, chiffon velu et mouillé, pointe vers lui un index impératif. *Disparaît, disparaît !* L'index raidi s'auréole d'une luminescence bleu électrique, une onde vibrante trouble l'atmosphère, s'allonge vers l'animal, l'enveloppe, le singe s'efface, gommé, disparaît complètement. Il n'y a plus rien par terre. L'homme secoue la tête et passe dans une cabine de transfert.

10 heures

La plus haute terrasse de Nouovacosta est située à deux mille six cents mètres de hauteur, au sommet de la plus haute tour de Nouovacosta. Il aime de là-haut parcourir le panorama de Nouovacosta, les larges artères désertes à plusieurs niveaux de Nouova-Costa, les rangées impassibles de blocs carrés de cent étages, les quatre pyramides de la Science, des Arts, de l'Amour et de la Paix poinçonnant le ciel aux quatre horizons, les arches dimensionnelles sombres dont les portes ne scintillent plus, les rubans routiers vides aux mille et mille circonvolutions, le damier vert des parcs, des jardins, des promenades, des zoos de plein air minutieusement entretenus, cet ensemble gigantesque blanc, gris, blanc, noir de cubes, de parallélépipèdes, de cylindres, de sphères, d'escaliers de géants qui bute à l'est sur la mer et se perd ailleurs dans la brume bleutée des terre — tout ce qui fait, tout ce qui est Nouova Costa.

Sa main à la fois fine et robuste court sur le bord de pierre du parapet, frappe sur la pierre dure un galop à quatre pattes, l'index, le majeur, l'annulaire, l'auriculaire, avec le pouce comme un cinquième membre inutile. Dans le ciel intensément bleu, un point noir: c'est un oiseau, et à mesure qu'il approche, il prend véritablement sa forme d'oiseau, tête fine et racée, larges ailes au profil de voilure, galbe aérodynamique du corps. C'est un oiseau marin, il vient du large, freine à la verticale du parapet, s'y pose, inspecte l'homme d'un œil, de l'autre, en tournant et inclinant chaque fois sa tête vers la droite ou vers la gauche. L'homme essaye de saisir le fil des pensées qui se déroulent à l'intérieur de cette tête d'oiseau, mais il ne perçoit qu'un ensemble de parasites, un brouillage musical dépourvu de signification. La tête d'oiseau est faite pour le vol, pour la plongée, pour fendre l'air pendant des heures entre ciel et océan, mais le volatile se rebiffe, ouvre son long bec canné, a un mouvement de recul, bat des ailes, hésite, se laisse tomber du parapet, démarre en vol plané, repart vers la mer. Vite, ce n'est plus qu'un point dans le ciel à nouveau, il disparaît, il a disparu.

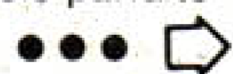
L'homme sifflote quelques mesures de son invention (ou de son souvenir). Née de l'air ambiant, une musique gonfle, des cordes effleurées par un archet, la fugue solitaire d'un hautbois, que vient rapidement gainer un ample vent électronique. Un pli d'agacement apparaît à la naissance de ses sourcils. Il cesse de siffler. *Silence!* Aussitôt la musique s'éteint, la terrasse n'est plus sonorisée que par le souffle atténué du vent.

Il reprend sa promenade le long du parapet, course des doigts sur la pierre, comme un crabe bancal emmanché d'une grosse queue verticale. Soudain les doigts arrêtent leur progression, se referment en poing. Ici, la pierre si lisse du parapet présente le tracé anguleux d'une mince fissure. Il se penche, regarde: dans la fissure, deux brins d'herbe vert tendre ont poussé, un don du vent, qui modèle ses lèvres en un sourire ingénu.

11 heures

Il longe un tunnel voûté et humide, que d'énormes canalisations de plusieurs couleurs — violet, rouge sombre, vert, bleu vif, beige — parcourent, accrochées à la paroi par des crampons d'acier. Chaque canalisation produit son bruit particulier, sa vibration particulière: frôlement doucereux, course haletante, râclement caverneux, écoulement fluide, averse gloutonne. Mais pour apprécier les divers modes d'écoulement et appréhender la densité des fluides qui se ruent dans les canalisations, il faudrait s'approcher de chacune d'elles, la sonder de l'oreille et de la paume. Ici, au milieu du tunnel, tous ces dégorgements sont confondus en un seul bruissement grondant qui vibre au fond des tympans. L'impression est de se trouver dans un corps humain gigantesque. Mais que seraient au juste ces tubulures? Veines et artères charriant un sang vivifiant, ou œsophage et viscères expulsant des nourritures digérées?

Au milieu de la chaussée, un fossé aux parois parfaite-



ment lisses s'enfonce dans le sol. Un autre bruit d'écoulement en monte, relayé par des échos noyés. Mais le fossé est si profond qu'on n'en distingue pas les abysses; et s'y pencher ne va pas sans danger car aucune ballustrade n'en défend l'accès. Le fossé a vingt mètres de large; le tunnel, au moins cent mètres. La plus petite canalisation fait pas loin de cinq mètres de diamètre. A l'image de capillaires, des gerbes de tuyaux plus fins jaillissent de place en place des grosses tubulures et plongent dans la crevasse, coupant perpendiculairement la chaussée. Chaque fois, l'homme en tunique blanche est obligé de sauter pour franchir ces obstacles; il le fait élégamment, d'une détente souple de ses jarrets, et sans doute prend-il même un certain plaisir à cet exercice.

Tiens, encore toi? Que veux-tu?... Un ouistiti à pinceaux vient de bondir sur son épaule, le même que tout à l'heure, ou son fantôme, ou son frère. Tu n'as rien à faire ici; ce n'est pas sain; il y a des bactéries et des virus; tous les miasmes ne peuvent être éliminés; et puis c'est dangereux; tu ferais mieux de... *Tais-toi, UNUS, tu me fatigue. Ma place est là où j'ai envie d'être, ne l'oublie pas.* Il donne une tape amicale, du plat de la main, sur le crâne grisbleuté du singe. Mais le vacarme des tuyaux qui drainent les humeurs de la surface vers le cœur du monde ne rend pas la conversation facile. Parfois, l'homme patauge dans de larges flaques iridescentes d'eau grasse. C'est sale, ici, répète le singe. Il y a du danger pour toi. Regarde!

Au loin dans la perspective du tunnel, une énorme masse apparaît, sombre, carrée, rugissante. La masse emplit toute la section du tunnel, elle avance auréolée de vapeur qui fuse par des évents latéraux, enfonçant dans le fossé central une étrave comme un soc de charrue géante. L'homme regarde sans s'émouvoir le monstre avancer vers lui. 500 mètres, 400 mètres, 300 mètres. *Arrête.* 250 mètres, 200 mètres. Le monstre de métal noir ne l'entend pas, ou ne vent pas l'entendre. *Arrête!* L'homme lève le bras pour donner plus de force à son injonction. 150 mètres. Crachant, fumant, rugissant, la chose avance toujours. 100 mètres. *Arrête! ARRETE!* Elle ne s'arrête pas. *Elle ne s'arrête pas,* dit le ouistiti; *elle n'est pas programmée pour obéir à des ordres mentaux ou verbaux. Même moi, je ne pourrais pas la stopper. C'est un Nettoyeur-Vérificateur. Il fait son travail et c'est tout...*

L'homme démarre en flèche alors que la carcasse gigantesque n'est même pas à trente pas de lui. Il court, le singe accroché à son épaule, il sent dans son dos le souffle chaud du Nettoyeur et son odeur de métal et d'huille bouillante. *Je t'avais prévenu,* hurle le ouistiti. Il se retourne sans cesser de courir, il voit qu'il a pris un peu d'avance sur son poursuivant aveugle. Il force encore l'allure, atteint enfin un sas secondaire, en fait pivoter le volant d'ouverture. Le Nettoyeur approche, il est à vingt pas, à quinze, le sas s'ouvre, dégorgeant un flot puant et sirupeux charriant des scories non identifiables. Dix, cinq pas, l'homme a laissé s'écouler le gros du liquide et s'engouffre dans le boyau. Heurté par le flanc de la machine, le cylindre métallique se referme en claquant. Il se retrouve dans une obscurité complète, son cœur cogne de manière trop précipitée. La machine passe, le réduit s'est rempli de vapeur brûlante, puis le bruit baisse, s'éloigne. Il ouvre le sas d'un coup de talon, le tunnel est encore brouillé par la buée mais le sol, les parois, les canalisations sont étincelantes de propreté dans la lumière blanche des photophores.

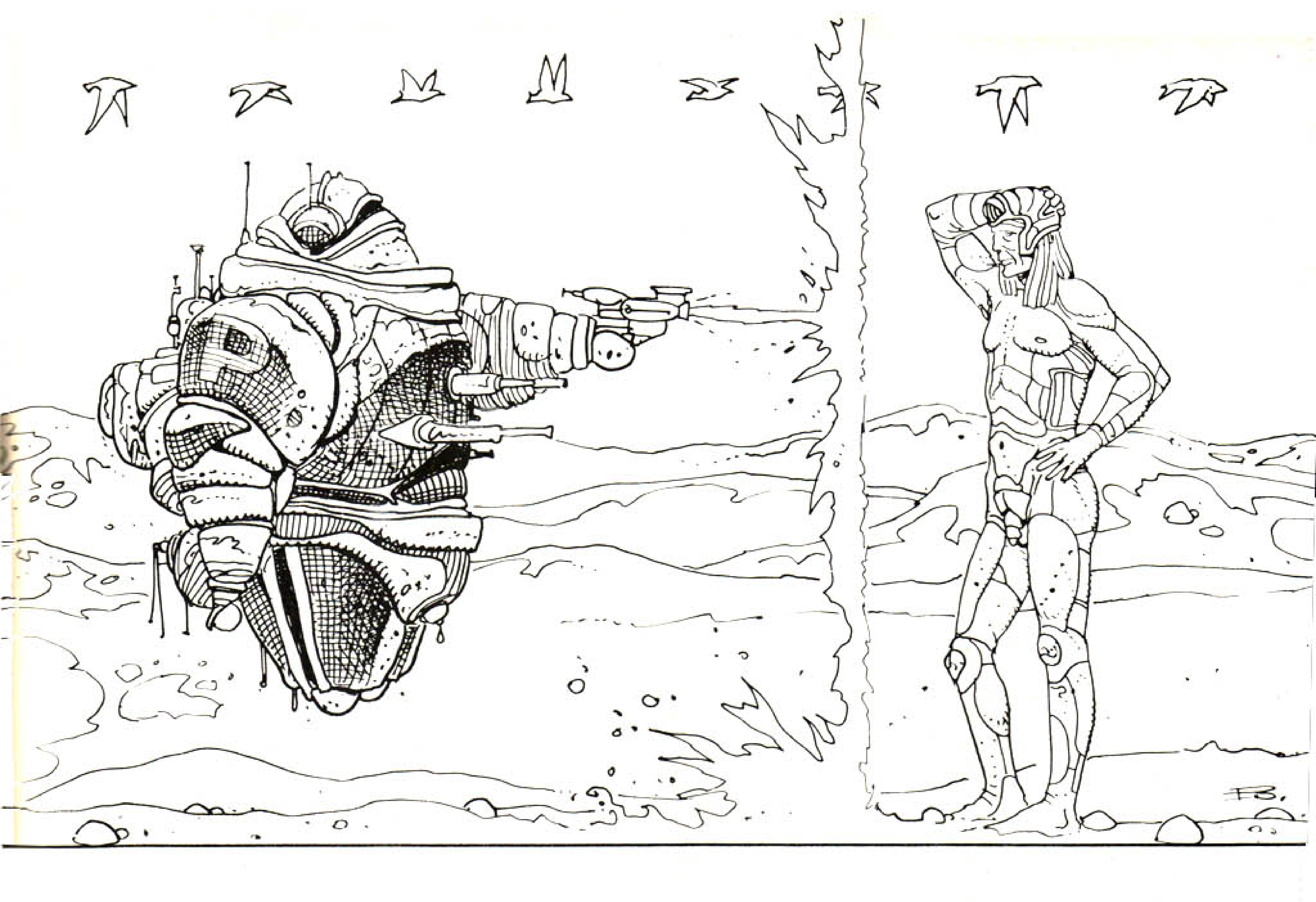
Il sort du boyau, son cœur a retrouvé son rythme normal, il n'a jamais couru de danger véritable. Le ouistiti s'agite sur son épaule, son visage fripé s'essaye à une expression fâchée et peinée, caricature d'émotions humaines. *Tu ne devrais pas venir ici. Tu risques ta vie... Je risque seulement mon corps actuel, tu le sais bien. N'en sois pas si sûr. Je suis obligé de te surveiller, toi! Tu es pire qu'un enfant... Un enfant? Qu'est-ce que c'est, un enfant?*
L'homme sourit, moqueur, et tout en lançant quelques paroles sans importance, il s'approche du fossé rectangulaire qui s'enfonce vers le cœur du monde. Lorsqu'il en a atteint le bord, il arrache brusquement le ouistiti de son épaule, tend le bras, laisse tomber l'animal dans la crevasse. Le singe ne commence à hurler qu'une fois hors de vue dans les profondeurs obscures, mais son cri est vite coupé par le rugissement du courant. *Ça t'apprendra à me harceler de tes bavardages...*

Il fait quelques pas le long du gouffre, s'immobilise. Perché sur un tuyau bleu foncé, un ouistiti à pinceaux, double ou fantôme de celui dont il vient de se débarrasser, le regarde avec sévérité et lui signifie sa réprobation en agitant d'avant en arrière son index dressé.

Les lourdes frondaisons d'un figuier banian au tronc raviné masquent l'ardeur solaire. Le vallon s'ourle comme une conque marine dont le centre est occupé par l'iris bleu d'un lac dans lequel une rivière se déverse en cascades. Des arbres de diverses essences, feuillus et résineux, tropicaux ou nordiques, occupent les crêtes, se répandent parfois en coulées paisibles au fond du vallon. Quelques hippopotames se baignent, immobiles comme des rochers noirs au milieu du lac. Sur la berge, des caïmans sommeillent yeux ouverts malgré le tapage pépiant d'une multitude de flamants roses. Cinq éléphants sont venus s'abreuver, un grand mâle à peau sombre, trois femelles, et un petit qui s'accroche de la trompe à la queue de sa mère; maintenant ils roulent vers la forêt, sur un dernier barrissement du vieux chef.

L'homme s'est lui aussi baigné. Nu, encore ruisselant, il paresse entre deux racines tortueuses, caressant l'échine d'une lionne dont le mufle repose sur son estomac. Le fauve ferme les yeux sous la caresse électrique, les rouvre quand la main s'immobilise. Une biche passe, flancs pommelés, museau humide, pattes graciles, s'arrête un moment pour regarder l'humain allongé et la lionne accroupie. Dans les arbres, des oiseaux de toutes les couleurs sautent de branche en branche, ballet incessant, rythmé de pépiements, de trilles, de battements d'ailes, musique aiguë ou froufroutante de becs et de plumes. Sur une branche basse du banian, un toucan penche la tête sous le poids du soc de corne orangé qui prolonge sa tête anthracite tachée de deux triangles bleu turquoise autour des yeux.

L'homme soulève de son ventre la tête de la lionne, qui pousse un grognement de mécontentement et balaie nerveusement ses flancs de sa queue. Il se lève, s'étire, baille, enfile sur son corps aux mensurations de statue hellénique sa tunique blanche ceintrée par la ceinture d'or. Il fait quelques pas dans l'herbe douce, la lionne l'accompagne un moment, se frottant à sa cuisse, puis l'abandonne, gagnée par l'indifférence. Un python réticulé sinue à ses pieds, touche sa cheville de son museau caréné; sa langue bifide



jaillit, puis il s'écarte, perpendiculairement à sa marche.

Là-bas, les arbres s'écartent sous une poussée griffue. Sautillant au ralenti sur ses longues pattes postérieures, un allosaure surgit du couvert, penché en avant, sa queue raidie dressée à quarante-cinq degrés pour équibrer le centre de gravité de son corps écailleux. Le monstre secondaire fait claquer à plusieurs reprises ses larges mâchoires, sa tête plate se penche sur le côté, son œil latéral se fixe sur l'homme qui a atteint le bord de la mare. Alors, il oblique, se dirige vers lui de sa démarche insolite qui réussit à paraître à la fois pesante et légère. Une fois à côté de celui qui l'a appelé, le dinosaure se penche, sa tête de lézard terrible longue d'un bon mètre vient se mettre au niveau du visage humain si fragile à côté de cette masse raboteuse. *Vas te battre contre l'éléphant qui est là-bas.* Mentalement, il répète *éléphant, éléphant, éléphant*, en envoyant dans le cerveau réduit du reptile une image précise du pachyderme mêlée à un brûlant courant d'hostilité meurtrière.

L'allosaure se redresse, s'ébroue, pointe son museau dans la direction indiquée. Au loin, contre la pente de la conque verte, l'éléphant barrit, fait volte-face, recule de quelques pas en poussant les femelles avec son arrière-train : il a senti le reptile, et surtout l'odeur de haine subite qui en émane. Il cambre la tête, sa trompe s'enroule, il barrit encore et commence à charger en trottant, ses longues défenses courbes pointées en avant.

L'homme s'est assis dans l'herbe, les bras croisés autour des jambes et le menton sur les genoux. L'affrontement a lieu à une cinquantaine de mètres de lui, étrangement silencieux, théâtre de figures abstraites. L'allosaure, dont la tête plafonne à cinq mètres du sol, manœuvre pour mordre l'éléphant au garrot; il y réussit plusieurs fois et l'échine du pachyderme est vite dégoulinante de sang vermeil, mais les déchirures ne doivent être que superficielles car son ardeur ne faiblit pas. Sa tactique à lui est de renverser le reptile en poussant son crâne rocheux sous les pattes antérieures pour faire basculer l'axe de son corps vers l'arrière; il y parvient une fois, deux fois, trois fois. Mais toujours l'allosaure se relève en prenant appui sur sa queue; ses mouvements deviennent de plus en plus fébriles et moins bien coordonnés; déjà, un de ses petits membres antérieurs pend, brisé. Sa gueule se referme sur l'oreille gauche de l'éléphant, qui se déchire en deux. Le pachyderme barrit de fureur et de douleur, donne de la tête contre le dinosaure qui boule une nouvelle fois sur le sol. Avant qu'il puisse se relever, un pilier sombre s'enfonce dans son abdomen peu cuirassé. Il se tord sur l'herbe, ouvre grand la gueule sur un rire de souffrance où étincellent deux cents dents jaunes, mais les pattes le piétinent encore et encore tandis que les défenses fouillent la chair mal protégée de sa face antérieure.

Lorsque l'éléphant ruisselant de sang ébranle sa pesante masse sur un dernier barrissement de victoire, le reptile ne se redresse plus; seule sa queue bat encore l'air

●●● ⇨

en sifflant avec la régularité d'un métronome. Pour une fois, l'herbivore a vaincu un carnassier presque aussi lourd que lui.

L'homme se lève, marche vers le grand corps brun-vert, s'arrête avant d'atteindre la portion d'espace où le fléau fauche encore l'air. L'allosaure est toujours vivant, mais des tronçons de côtes percent son poitral et les viscèrent coulent à travers une fissure noire dans son abdomen. L'homme a une moue de dégoût. Il détache de sa ceinture une petite fleur de métal doré, l'approche de sa bouche. *Biomobile, secteur 5411 B9, zoo.* Très vite, une machine blanche vaguement ovoïde se matérialise en plein ciel, se pose au milieu du vallon. Des machines articulées en sortent, saisissent la carcasse de l'allosaure avec leurs pinces, enfournent l'animal qui bouge encore un peu dans le centre renflé de l'appareil, qui s'élève en couchant les herbes sous lui, disparaît.

Dans quelques heures, un allosaure entièrement remis en état de marche sera lâché dans le zoo. L'homme mâchonne pensivement la tige d'une fleur jaune, un zèbre et un guépard font la course entre les arbres du vallon, un aigle royal plane contre le soleil, un mégathérium broute les feuilles d'un magnolia en courbant vers lui une branche qu'il a saisie entre les griffes redoutables de ses pattes antérieures, l'éléphant, à demi immergé dans les eaux du lac, arrose ses blessures avec sa trompe.

13 heures

Il a mangé des fruits détachés des arbres du verger : pommes, poires, oranges, bananes, dates, noix d'elgoure, pistaches. Il est étendu dans l'herbe chaude, le soleil lui cuit agréablement la peau. Un fourmillement naît à l'extrémité de son ventre, issu de pensées précisément orientées. Il tire la fleur d'or de sa ceinture, murmure quelques mots dans le transmetteur.

Quelques instants de douce somnolence, et elle est là. Il a choisi une géante modèle 12. Elle fait quatre mètres de haut, ses cuisses sont des colonnes d'albâtre, ses fesses du marbre poli, ses seins des œufs de dinosaure. Elle s'agenouille près de lui, son visage est large et inexpressif, ses lèvres purpurines sont ouvertes sur une dentition d'ogre, une langue rose vif joue entre les falaises d'émail. Il lui ordonne de s'allonger sur le dos, rampe entre ses cuisses écartées, va explorer la cavité vaginale à l'odeur de musc et de poivre, lèche les lèvres ouvertes grandes comme son visage, s'essuie dans les boucles drues de la toison pubienne bleu outremer, grimpe sur l'abdomen, agrippe les outres mammaires, baise la bouche capable de l'avaler, éjacule sur le poitrail emperlé de sueur, entre le sillon des seins qu'il encercle de ses jambes pour en entraver le déferlement.

Puis il redescent de la montagne de chair molle et pneumatique, jette un long regard vide sur cette peau blanche et boursoufflée, cette pilosité et ces cheveux bleus, ces yeux aux iris roses plantés dans ce visage sans intelligence, et prononce un seul mot : *Disparait.*

La géante modèle 12 éclate, comme une bulle de savon.

14/15 heures

Il émerge de la cabine de transfert face au globe étincelant du soleil levant dont la lumière crue et perçante lui fait cligner les paupières. Le désert 1021 moutonne devant lui, ocre pâle dans la pâle lumière du petit matin austral. Les dunes de pierre crayeuse pulvérisée forment tout un entrelacs de rides qui s'étagent jusqu'à l'horizon solaire noyé dans l'or roux et rose. Un petit vent frais souffle, persistant, venant du nord, jetant parfois de longues draperies de sable vers le ciel transparent. Très loin au nord-ouest, une chaîne de montagnes se dessine, bleu sur bleu, avec le relief au pinceau léger des sommets enneigé.

L'homme frissonne, sa peau se couvre de chair de poule. Il hume l'air vif, avale un peu de sable, tousse et crachote. Ensuite, il marche pendant un kilomètre à larges enjambées souples et régulières, droit devant lui, vers le soleil qui peu à peu escalade le ciel. Quelques lichens s'échappent par place du sol rocailleux parsemé des éclats coupants des pierres qui éclatent pendant la nuit à cause du froid. Une grosse araignée velue s'enfuit devant lui et il aperçoit un iguane (ou un grand lézard) qui paresse sur un rocher plat. Haut dans le ciel, des oiseaux tournent, des rapaces probablement, en quête d'une proie satisfaisante.

Arrivé sur une dune un peu plus haute que les autres qu'il a escaladée sans peine et sans même ralentir sa marche, il s'arrête, fait des yeux, lentement, le tour de l'horizon. L'horizon est sans mystère, sable, cailloux à perte de vue; seul le cylindre aplati de la cabine de transfert, semblable à l'extrémité d'un gros obus tombé des cieux sans exploser et aux trois quarts enfoncée dans le sol, contrarie l'ordonnance des vagues minérales figées. Il tend son esprit à l'écoute du vide, mais rien ne vient à la rencontre de ses hypersens aux aguets. Ou peut-être... à la limite de ses possibilités d'écoute... Mais non. Il a dû se tromper, ou alors il s'agissait d'un de ces parasites mentaux comme il en capte parfois.

Il tire la fleur d'or de sa ceinture, la porte à sa bouche. *UNUS ? Envoie-moi une barge à la cabine 72.137.* Il remplit ses poumons de l'air extraordinairement pur du désert, et déjà la barge se matérialise au-dessus de la cabine. C'est un rectangle plat, équipé seulement d'un siège et d'une console de contrôle et de détection. L'engin flotte vers lui sur ses écrans anti-gravité, se pose. Il grimpe sur le siège bas, la barge décolle, commence à glisser au-dessus des dunes, vite, de plus en plus vite; l'air siffle le long de la coquille transparente qui protège son visage; parfois, la barge modifie la direction de son vol sur l'impulsion de l'homme qui manœuvre d'une seule main paresseuse le palonnier multidirectionnel, suivant sa fantaisie ou les indications que lui retransmettent les six écrans placés en arc de cercle sur la console.

La barge a parcouru plus de deux cents kilomètres lorsque le renifleur lui signale la présence, proche, d'une masse de métal. Il se dirige droit dessus, pose la barge, arpente le sol caillouteux qui blesse ses pieds jusqu'au bord d'un ravin encaissé et pentu qui est peut-être une faille causée par une secousse sismique. Il se penche, le Surveillant est bien là, à vingt mètres sous lui, retenu par le resserrement des lèvres de la faille. Il est apparemment intact, ou alors quelques-uns de ses organes sensitifs ont été légèrement tordus par la chute: ici, un pavillon d'écoute éraflé, là une antenne faussée, là encore le canon d'un multigaser dévié. Autrement, le cylindre blanc du Surveillant et ses courtes ailettes de sustentation ne paraissent pas avoir souffert. D'ailleurs vingt mètres, ce n'est rien pour un engin comme un Surveillant. Alors, pourquoi

est-il tombé dans ce trou, pourquoi a-t-il brusquement cessé d'émettre sans même avoir signalé sa position ?

C'est incompréhensible. Ou alors, c'est très facilement explicable: un ennui mécanique quelconque, un incident dans la minipile au deutérium qui a fait réagir les circuits de sécurité et a tout bloqué... Alors, bangbadaboum, la chute dans le ravin. Il retourne à la barge et envoie à la centrale Méca du secteur un signal de repérage pour qu'un Réparateur vienne récupérer le Surveillant.

Au moment où il va faire redémarrer le mobile, il est pris dans une tourmente télépathique. Il sursaute, se courbe sur son siège et porte les mains à ses tempes. La rafale lui a traversé le crâne comme un cri inaudible et pourtant aigu, comme un vent glaçant, comme une volée de billes d'aciers tirées à la vitesse de la lumière. Mais il a à peine le temps de réagir et de fermer ses écrans que c'est déjà passé, qu'il n'y a plus rien. Son cerveau Plus, affolé, envoie des coups de sonde anarchiques dans toutes les directions, mais ne peut rien capter. Il n'y a rien. Il n'y a plus rien, c'est parti. Parti. Et y a-t-il vraiment eu autre chose qu'une surtension momentanée de son cerveau Plus? Un brouillage provoqué par une polarisation négative de son hyperthalamus? Il n'y a plus rien. Il a beau écouter, il n'y a plus rien que la rumeur lointaine, quasi inaudible, des animaux rampants et des oiseaux qui tournent en haut du ciel.

Il soupire, fait décoller la barge, fonce en direction des montagnes dont la majesté minérale croît à mesure que la matinée avance et que l'horizon se dégage des brumes; les montagnes ne sont plus aquarelle, elles sont maintenant sculpture brute, primitive, une cristallisation imposante installée à la frontière du visible; mais elles reculent à mesure qu'il s'en approche. Sous lui défile le désert qui se meuble peu à peu d'une verdure capricieuse, plus jaune que réellement verte d'ailleurs, sèche et accrochée au sol par d'innombrables racines vermiculaires. De-ci delà, un buisson, un fourré, émerge de ce paysage à deux dimensions qui est plus carte abstraite que territoire concret.

Il stoppe à nouveau la barge à côté d'un cercle de terre noircie d'une dizaine de mètres de diamètre. Ici, des buissons ont brûlé. Il se penche sur le sol, renifle. Le feu est ancien, plusieurs jours sûrement. Il ramasse un peu de cendre, la regarde qui coule entre ses doigts, gris-noir. Son esprit erre alentour, mais le désert est bien désert. Qu'est-ce qui a pu provoquer cet incendie minuscule? La foudre? La trop forte chaleur d'un après-midi torride et l'éclat du soleil renvoyé par un fragment de quartz? Ça n'a pas d'importance. Ce sont des questions pour rien, il n'y a personne, il ne peut y avoir personne...

Il frotte un moment la plante de ses pieds sur la terre noircie, remonte dans la barge, lui ordonne de gagner la plus proche cabine de transfert. Il en a subitement assez de ce désert et de ses mystères qui n'en sont pas. Ou qui en sont. La barge coupe l'air en sifflant, elle le dépose bientôt devant le cylindre aplati d'une cabine. Le vent a cessé de souffler, il commence à faire chaud. Bientôt, ce sera intenable. La porte de la cabine est ouverte. Il rentre, à l'intérieur un ouistiti à pinceaux assis sur le sol de métal rouge le regarde avec patience de ses yeux papillotants.

●●●



Eh bien, UNUS, tu es tenace, aujourd'hui... Qu'est-ce que tu veux encore? Seulement savoir si tu as découvert quelque chose. *Rien d'intéressant. Le Surveillant est tombé dans un ravin. Je suppose qu'il s'agit d'un banal incident mécanique. Le centre Méca du secteur te fera son rapport après analyse; je l'ai prévenu.* Rien d'autre? *Rien d'autre... Que voudrais-tu qu'il y ait?*

Le ouistiti, qui a bondi sur son épaule, de sa manière habituelle, le regarde dans les yeux, le menton dans sa main. *Je ne sais pas. Je te demande, c'est tout.*

L'homme a un sourire moqueur, la porte de la cabine se referme, il lance l'indicatif de transfert et le champs de Thorsen se saisit de leurs atomes, les sépare un par un, les code, les projette hors de l'espace et du temps.

Il règle la hausse avec la mollette graduée, délimite la distance, centre la cible dans la mire électronique. La cible: un complexe de bâtiments blancs, un ensemble de cubes posés en équilibre les uns sur les autres, que les cercles de la croix du viseur-laser cernent d'une toile d'araignée bleu phosphorescent.

Il s'enfonce un peu plus dans le fauteuil de tir, appuie sur la touche de feux d'un index qui ne tremble pas. L'écran devient blanc une seconde ou deux sous l'impact de l'énergie libérée qui a saturé les circuits de vision, puis l'incandescence fugitive s'efface et l'image des bâtiments se recompose — pour aussitôt se fragmenter sous le choc du faisceau de fusion. Les cubes éclatent, la structure se désagrège dans un grand flamboiement pourpre, des blocs de béton volètent avec une irréelle lenteur, comme s'ils se trouvaient dans un volume spatial dépourvu de pesanteur. Bientôt les nuages de poussière soulevée voilent tout.

L'homme se redresse, se penche en avant sur le tableau de tir. Sa tunique blanche est collée à ses omoplates par la sueur, mais ses traits impassibles ne reflètent rien. Il change l'angle de visée de la tourelle, une nouvelle cible apparaît sur l'écran circulaire: cette fois, il s'agit d'une usine pétrochimique, un entrelacs surréaliste de sphères, de cylindres, de passerelles, de tubulures. Dans les cercles concentriques du viseur, on dirait un jouet d'enfant, une maquette. Centrage, distance, feu! L'usine s'embrase, la fine architecture de métal argenté ploie, se distord, fond, coule sous le flux de fusion. Très vite, il ne reste plurien de l'usine qu'un magma bouillonnant qui se répand en larges plaques sur le sol craquelé.

Ensuite, c'est au tour d'un port de plaisance avec sa jetée et ses bateaux aux voiles multicolores d'être broyé par la tornade d'énergie; puis c'est un ensemble pavillonnaire qui grésille dans les flammes. Alors que l'homme règle la mire sur une statue gigantesque perchée en haut d'un rocher surplombant une baie azurée, il entend un bruit feutré derrière lui et une onde de danger déferle sur son hypercortex. Il se lève d'un bond, l'épiderme électrisé, heurte un bras du fauteuil pivotant qui se met à tourner éperdûment autour de son axe; la sueur qui huile sa peau devient glacée, ses paupières se ferment à demi. *Qu'est-ce que tu veux?* La machine qui est arrivée dans son dos ne répond pas. C'est un bloc massif et noir, cylindrique, avec l'extrémité supérieure en dôme, comme un casque à large bord; la machine flotte à quelques centimètres du sol sur ses écrans de dégravitation, des tubes menaçants ont jailli sur le devant de son corps en pilier, deux yeux rouges luisent sourdement sous le rebord du casque qu'un grand P, rouge également, et brillant, frappe de manière emblématique. C'est un Polic, son aspect a été étudié spécialement pour effrayer. La machine gronde enfin: *Tu t'es rendu coupable de destructions matérielles d'importance édans mon secteur de surveillance. Ton cas a été considéré, jugement a été rendu. Sentence: mort par désintégration, exécutoire dans les dix secondes par mon entremise. Tu es fou! Je suis le Gardien, imbécile!* L'homme a hurlé, sa voix est montée vers l'aigu de la panique. Mais les yeux du Polic sont maintenant deux fournaises trouant la base du dôme noir et les canons jumelés du projecteur à fusion convergent vers sa poitrine. *UNUS, protection immédiate!*

Une barrière d'énergie bleu vif magnétise l'air autour de l'homme, au moment même où les projecteurs crachent leurs doubles rubans rouges; à l'endrcit du contact, la barrière devient mauve mais ce cède pas. L'atmosphère crépite, s'emplit de l'odeur âcre de l'ozone. Le Polic concentre son tir pendant cinq secondes, puis pivote et s'en va. Sa mission est accomplie. Encore crispé, les poings serrés, le front partagé par la ligne dure qui part de ses sourcils rapprochés, l'homme, le Gardien, regarde la machine disparaître en ronronnant dans le corridor coudé de la tourelle de tir.

L'homme se détend, desserre les poings, fait un geste dans l'espace. La barrière disparaît. Les sourcils toujours froncés, il essuie d'un mouvement nerveux une bille glacée de sueur qui coulait interminablement le long de ses côtes. *UNUS? Oui?* Un singe a surgi de derrière l'écran maintenant sombre, où seuls s'entrecroisent encore les fils bleus de la mire. *UNUS, ce crétin cuirassé a failli me désintégrer...* Le ouistiti, la tête fourrée sous son aisselle, paraît très absorbé à se mordiller la chair entre ses poils clairsemés, à la recherche de bien improbables parasites. *UNUS! Je te parle!* Le singe relève la tête, saute d'un bond au sommet de l'écran, juste comme l'homme, excédé, allait le frapper.

Mais c'est son travail! Que veux-tu que j'y fasse?... Il est programmé pour faire la police, il fait la police. Tu as détruit des hectares de constructions classées. Comment veux-tu que sa cervelle de robot accepte ça? La police! te fous de moi? Ce genre de ferraille devrait être au rancard. Je croyais que tu les avais supprimés... Je n'en avais pas rencontrés depuis... depuis... (Il hausse les épaules.) *C'est toi qui l'as fait sortir, hein? Tu me cherches des noises, aujourd'hui. Qu'est-ce que tu veux, mécanique stupide? La guerre? Comme... Allons, allons, dit le singe, calme-toi. Tu es bien nerveux en ce moment. Yu as l'instinct de destruction en toi. Ce n'est pas bon. Et si tu te faisais redresser le mental par Pscychorb? Ça t'éviterait peut-être de bombarder ce que tu as pour mission de garder... Je vais très bien, raisonneur. Et puis n'en remets pas, veux-tu! Tu auras tout remodelé en une nuit...*

Le gardien secoue la tête. Sa peur et sa colère se sont subitement envolées. Enfin... presque. Il tourne le dos au ouistiti qui n'est pas un ouistiti, passe dans la cabine de transfert...

17 heures

... et se retrouve sur une plage rose, devant l'infini de l'océan dont les franges d'écumes s'abattent en rouleaux mousseux sur le rivage. Il quitte sa tunique, s'enfonce dans les flots, se bat un moment avec la mer, revient s'étendre sur le sable, sous la cuisante caresse solaire. A nouveau, il est bien.

LA FOURMILIERE HUMAINE TRANSHUME A TRAVERS LES CHAMPS ROTIS, UN SOLEIL IMPLACABLE TRONE DANS UN CIEL DE FAIENCE, LES ARBRES SONT ROUSSIS, LES HERBES DERACINEES, LE SOL CRAQUELE, QUE DE MONDE ! DES HOMMES, DES FEMMES, DES ENFANTS, DES VIEILLARDS, ENCOMBRES DE BAGAGES DERISOIRES, QUI FUIENT... QUOI ? ET OU ? DERRIERE LA FOULE, UNE VILLE ACHEVE DE SE CONSUMMER DANS UNE TOURMENTE DE FEU QUI SE PROLONGE VERS LE CIEL EN UN SINISTRE NUAGE APLATI. ODEUR DE BRULE, ODEUR DE SUEUR ET DE CRASSE, SENSATION DE BRULURE SUR LA PEAU, DE SOIF EPAISSE DANS LA GORGE, PIEDS QUI RACLENT LE SOL, JAMBES LOURDES,DOS ROMPUS. DESESPERANCE... ET QUELLE MONOTONIE DANS LE DESESPOIR ! C'EST ASSEZ. *Séquence.* UN CHASSEUR SUBSONIQUE AMORCE UN VIRAGE SUR L'AILE, PLONGE DANS LE MOURONNEMENT GRUMELEUX D'UN BANC DE CUMULUS QUI CACHE LA TERRE. Ecrasement contre le siège, sensation familière (familière ?) que tous vos organes internes vous remontent vers la gorge, vont être éjectés par la bouche. Silence des subsoniques.

TRAVERSEE DU MUR BLANC, SURGISSEMENT A LA VERTICALE DU MONDE, PLONGEE SUR LE QUADRILLAGE VERT DES CHAMPS ET BRUN DES LABOURS, OU DES VILLAGES SE REMARQUENT COMME AUTANT DE GEOMETRIES BLANCHES ET ROUGES. PRESQUE EN MEME TEMPS, LA MOUCHETURE DES FUSEES SOL-AIR QUI CREENT EN EXPLOSANT AUTOUR DE L'AVION DES MINI-TURBULENCES... FEU! LES ROQUETTES SONT EJECTEES: RAILS DE FUMEE SOLIDIFIEE QUI ABOUTISSENT A L'EXTREMITE DE LA PERSPECTIVE RENVERSEE A DE FUGACES FLORAISONS DE FLEURS ROUGES. ET PUIS LES BOMBES AU NAPALM, ET LA MAREE DE FEU SUR LES CHAMPS. Ivresse de la domination de l'air... Mais rien ne vaut la vraie bataille au sol, avec le contact physique de l'adversaire! *Séquence.* LA MITRAILLEUSE, A FORCE DE TIRER, LUI BRULE LES MAINS. LES DOUILLES EJECTEES FORMENT A COTE DE LUI UN MONTICULE DE CUIVRE. DEVANT LUI, DANS LE RIDEAU DES GAZ EN SUSPENSION, DES SILHOUETTES A DEUX DIMENSIONS NAISSENT DU NEANT GRIS ET BASCULENT AUSSITOT, GROTESQUES PANTINS DESARTICULES, FAUCHES PAR LA MITRAILLE. Odeur de cordite, jouissance de tuer. APPROVISIONNEUR! UNE NOUVELLE BANDE... MAIS LE SOLDAT GIT A LA RENVERSE PRES DE LUI, LA POITRINE BALAFREE D'UNE RAFALE. ET LES SILHOUETTES DE BRUME SE RAPPROCHENT, BONDISSANT EN HURLANT. BAIONNETTES, COUTEAUX, GRENADES. Jouissance du combat! ENCAPUCHONNES, LE VISAGE COUVERT PAR LE MASQUE DE PROTECTION QUI, AVEC SES DEUX GROS YEUX INFRA-ROUGES ET LE GROIN DU FILTREUR, LEUR DONNE UNE APPARENCE D'INSECTE, LES ENNEMIS ENVAHISSENT LE BASTION EN RUINES. IL EN ABAT DEUX A COUPS DE PISTOLET, MAIS UN TROISIEME LE PIQUE AU VENTRE AVEC SA BAIONNETTE, LE RENVERSE, LE CLOUE AU SOL A TRAVERS SES TRIPES VOMISSANTES DE SANG ET DE MERDE. Explosion de douleur aiguë! Suprême jouissance de la mort qui obscurcit les contours du monde et... *Séquence.* LE PANACHE CREPITANT D'UNE EXPLOSION NUCLEAIRE PROJETTE VERS LE CIEL JAUNE DES BOURSOUFLURES DE MATIERE REDUITE A DES AGREGATS D'ATOMES TOURBILLONNANTS. Horrible et merveilleux spectacle de la mort collective! *Séquence.* SOUS LES DOMES GEODESIQUES, ILES DE VIES DANS UN OCEAN DE DEVASTATIONS, REGNE L'ORDRE NOIR. LES STRICTES REGLES EUGENIQUES, NUTRITIONNELLES, SOCIALES, IMPOSEES PAR LA CASTE DES SAVANTS APPUYEE PAR L'ARMEE. BRUIT DE BOTTES, CHASSE AUX MUTANTS, EXECUTIONS, TORTURES. Enivrance du fascisme! *Séquence.* LE RENOUVEAU, L'ECLATEMENT, LA PARCELLISATION; LA TERRE QUI REFLEURIT, QUI REVERDIT, L'ECOSYSTEME QUI SE REMET EN PLACE, LA CIVILISATION VILLAGEOISE DES ENERGIES DOUCES ET L'ENVOL GRACIEUX DES GLISSEURS SOLAIRES DANS L'INFINI DE L'UNIVERS. Plénitude totale de la paix et de l'harmonie...

Fin de séquence. Noir.

Le gardien émerge, renaît à l'environnement métallique baigné de lumière verte de l'enceinte psychotropique. Le liquide dispensateur de visions est devenu inerte dans ses veines, il reprend pied dans la réalité, secoue la tête, étire ses membres, se lève, les yeux encore brumeux de l'intensité des songes vécus — comme chaque fois. Il murmure: *Drôle d'humanité... drôles de petits hommes;*

Il est émerveillé, comme chaque fois, mais comme chaque fois aussi une angoisse diffuse forme une boule fantômatique au creux de son épigastre.

19 heures

Sa main caresse le flanc lisse et brillant d'une nef photonique avec la même lourdeur sensuelle que s'il s'agissait de la peau satinée d'une gynoïde de plaisir. La nef dresse au-dessus de lui ses cent cinquante mètres d'hydrium; c'est une tour, une cathédrale de puissance en sommeil, à la fois extraordinairement pesante et extraordinairement légère. Il se demande un moment si la nef a réellement percé les cieux des millénaires auparavant, ou s'il ne s'agit que d'une reconstitution. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire! Lui, il n'ira jamais dans les étoiles, jamais.

Il lève les yeux. Ici, c'est le milieu de l'après-midi d'un hiver sec. Il neige, les flocons impassibles descendent en flottant du miroir sans tain du ciel, disparaissent en vapeur légère lorsqu'ils touchent le dôme protecteur du musée de l'espace, qui n'est pas fait de verre ou de plastique, mais est constitué d'une simple bulle d'énergie aux parois sans épaisseur. Alentour, le monde est blanc, sans épaisseur non plus.

Il se dirige vers les glisseurs solaires, mais préfère les admirer d'un peu loin pour mieux apprécier la cambrure

●●● ⇨

des capteurs, fines voilures, fines ailes. Oiseaux et bateaux à la fois, les glisseurs semblent toujours prêts à prendre leur envol, à s'en aller voguer sur les vagues immobiles de l'espace poussés par la lumière au gré des soleils rencontrés. Paix, harmonie. *Drôle d'humanité.* Mais là-haut, ce sont les coques trapues des croiseurs à fusion, des engins de guerre. Laids et coriaces, capables de casser la courbure du continuum et de porter le fer et la foudre aux quatre coins de la Voie Lactée. *Drôles de petits hommes.* Capables de ça et de ça, capables de tout.

Un sourire vide distend un instant son visage, sans éclairer ses yeux. Il a besoin d'action, tout à coup.

Transfert.

20 heures

Les deux adversaires se saluent, corps rigide, épée droite, pommeau à hauteur du menton. Puis les lames coupent l'air à quarante-cinq degrés, les deux duellistes se mettent en garde, corps tendu. Le Gardien attaque le premier; mais son adversaire pare facilement le coup de pointe au flanc par une quarte; corps à corps, vibration des muscles, yeux dans les yeux; le Gardien se dégage, cherche le point faible de son adversaire, feinte à gauche, se fend, essaye une pointe au genou. Parade, coup de manchette. Le duel devient serré, un rapide échange, quintes et quartes, fulgurance de l'acier dans la lumière froide des photophores. Le Gardien parvient à enrober l'épée de son adversaire, lui arrache son arme d'un rapide moulinet. Désorienté, l'autre attend le coup mortel. Le Gardien recule d'un pas, salue une nouvelle fois. *Ramasse ton arme.* L'homme, un grand Noir au visage luisant de sueur, se penche et, vif comme l'éclair, saisit l'épée et se fend pour une attaque à l'abdomen, coup porté de bas en haut, mouvements liés. Mais le Gardien esquive, contourne la garde de son adversaire imprudemment découvert qui reçoit vingt centimètres d'acier sous la clavicule gauche. Le Noir titube, ouvre la bouche sur un gargouillement, glisse au sol avec lenteur, se couche sur le côté tandis que son plastron blanc se teinte de sang.

Après, le Gardien affronte une longue fille à la peau mate pour une course d'obstacle sur six cents mètres. Sa poitrine est la première à couper le fil invisible tendu entre deux regards électroniques. Il a encore gagné. Il serre la main de sa concurrente avant de la renvoyer au néant.

Après, lutte gréco-romaine. Son adversaire est une brute au front bas et au faciès mongoloïde; il a des biceps noueux comme des racines et un torse trapézoïdal, il doit bien peser vingt kilos de plus que lui. Une dure affaire. Qui s'engage mal: après quelques passes, les bras du lutteur se referment autour des reins du Gardien qui ploie en arrière sous cette pression irrésistible. Lui repousse la tête ronde de son adversaire en lui enfonçant les doigts dans les orbites. Il finit par se dégager en déséquilibrant l'homme d'une clé de jambes. Mais, après dix minutes d'un affrontement haletant, le Gardien touche le sol de ses épaules sous la poigne du titan. Cette fois, il a perdu.

Qu'importe. Il se rattrape à l'arc et au lancer du javelot, où il vainc de plusieurs points un athlète de type polynésien et une aryenne aux cheveux de lin.

Après... après il est fatigué, se douche, se livre aux ondes diligentes qui massent son corps mieux que mille mains de chair.

Après, il va manger.

21 heures

Ce rôti est succulent, Lucullus.

Mon dieu... c'est du schyrambe de Poséïdon 3. Un gibier qui n'a pas son pareil dans toute la galaxie pour ce qui est du moelleux de la chair et du fumet. Je l'ai passé treize secondes et sept dixièmes au polycuiseur. C'est le temps juste... Ce qu'il y a, avec le schyrambe, c'est qu'on le laisse en général trop mijoter. Il y perd les trois quarts de sa saveur, immanquablement. Car son métabolisme est extrêmement curieux. Sais-tu que le schyrambe, qui a l'apparence d'une limace aplatie de cinq mètres de long, se nourrit par photosynthèse ? Or l'atmosphère de Poséidon 3 est remplie d'animalcules et de spores en suspension qui sont l'équivalent du zooplancton et du phyloplancton de nos océans. Le schyrambe les absorbe en même temps que le rayonnement solaire, et c'est la présence dans les couches médianes de son épiderme de ces particules végétales et protéiques qui lui donnent son goût incomparable. Mais à condition que le temps de cuisson soit correct !

Le Gardien boit dans un gobelet de bois une gorgée d'un vin violet qui sent la résine et le coriandre.

Tu me fais rire, Lucullus. En t'écoutant, je te croirais presque... Je croirais presque que tu viens de rapporter sur ton dos un schyrambe fraîchement tué à je ne sais combien d'années-lumière d'ici! Comme si je ne savais pas que ton rôti est un produit de la synthèse de l'hydrogène...

Son rire s'élève, clair, et il porte à nouveau le gobelet de vin à ses lèvres.

A cette latitude, la nuit est tombée sur le dôme urbain; mais devant le Gardien, une baie apparemment grande ouverte dévoile le panorama enchanteur d'un paysage champêtre vert et lustré, doucement vallonné, piqueté de petits villages à toits rouges et chaudement illuminé par le soleil du plein midi. Une brise légère passe par la baie, apportant au dîneur les effluves piquants de l'herbe humide et des feuilles gorgées de sève, en même temps que le pépiement des oiseaux et le grésillement des insectes.

Que me proposes-tu comme dessert, Lucullus ? La voix onctueuse de l'ordinat cuisinier énumère alors une longue liste de pâtisseries fantasques créées à toutes les époques, par toutes les races et sur tous les mondes. Il écoute longtemps, se gavant du simple plaisir d'entendre défiler des noms aux sonorités hautes en couleurs. Toute la mémoire de l'univers — toutes les possibilités de l'univers, et cela pour un domaine aussi prosaïque que la nourriture! Il choisit finalement un nom au hasard, et un compotier rempli d'un ruissellement de crèmes multicolores enrubannées d'écharpes de mousse irisée légère comme des bulles de savon jaillit sur la table devant lui. Il n'a jamais goûté ça — du moins, à son souvenir. Il goûte, il trouve délicieux, le dit. L'ordinat se lance dans une de ces interminables explications dont il a le secret. Le Gardien l'écoute d'une oreille distraite, souriant dans le vide entre chaque bouchée. Il aime bien Lucullus, et quand bien même l'ordinat n'a aucune apparence matérielle, il le considère souvent

comme le plus vivant et le plus réel de tous ses compagnons fantômatiques.

Une fois repu jusqu'à l'écœurement, il demande la fille du soir. Elle apparaît aussitôt, elle est petite, menue, vêtue d'une simple robe blanche; son visage est ovale, sa peau couleur brioche, ses yeux clairs, ses cheveux blond-roux et ondulés. En somme, elle lui ressemble. Elle s'incline, murmure *« à ton service, Gardien »*, et reste immobile devant lui, yeux baissés.

Il lui relève la tête en prenant son menton entre le pouce et l'index, lui sourit. *Ne m'appelle pas Gardien. Pour toi je suis... Achille.* Il a un faible pour les héros de la mythologie grecque et porter leur nom le flatte et l'amuse; et puis celui-ci va bien avec son apparence actuelle. *Ho, Achille,* dit la jeune fille, *quel immense honneur d'avoir été choisi par toi ce soir.* Et elle ajoute tout bas : *Et quelle joie !*

Il passe son bras musclé autour de ses frêles épaules et, enlacés, ils quittent le dôme en flottant dans un couloir dégravité.

22 heures

Ils marchèrent un moment à la lisière sombre de la ville, dans le douceur du soir, sous la nuit éclairée. Ils se tenaient par la main, les cheveux fous de Sybille effleuraient l'épaule d'Achille. L'herbe était tendre à leurs pieds nus, tendre et odorante, et des millions d'insectes invisibles y crissaient de toutes leurs élytres.

Ils se couchèrent dans l'herbe près d'une source murmurante qui jaillissait, légèrement phosphorescente, d'un bosquet où luisaient des grappes de fleurs mauves. Une chouette hulula, une étoile filante zébra le ciel dans la splendeur poudrée de l'été. *Fais un vœux, Sybille.* Elle ferma les yeux, dit que c'était fait. *Et quel est-il? T'aimer toujours, Achille... Tu seras exaucée.* Il lui caressa la joue, il n'y avait pas la moindre ironie dans sa voie. Ensuite ils s'embrassèrent, sa bouche était fraîche et sentait le lait, ensuite il la caressa, elle était tiède et dolente, à l'écoute de ses mains. Ensuite ils firent l'amour, doucement, tendrement, elle était vierge bien sûr, comme toutes les filles du soir.

Ensuite elle s'endormit contre lui, la joue contre son cou, ses mains sur sa poitrine.

23 heures

Il n'arrive pas à s'endormir. Mais des pensées vagues flottent encore dans son esprit. Demain, il faudra qu'il retourne au désert. Ces assauts télépathiques l'intriguent et l'inquiètent. L'intriguent, surtout. Et si la Terre avait reçu une visite, à son insu, à l'insu de tous les appareils de surveillance ? Absurde ! Et pourtant... Oui, il retournera explorer ce désert. Enfin... s'il n'a pas oublié, s'il ne décide pas de changer de corps et de tenter une expérience inédite, s'il...

Oh! Et puis, il verra bien demain. Il est le Gardien. Il peut faire ce qu'il veut, décider à sa guise. La Terre est son domaine. Un domaine à la fois fantastiquement immense et ridiculement restreint, à la fois désespérément vide et absurdement plein — un domaine dont il connaît tout et dont il ne connaît rien.

Après les guerres, les grands cataclysmes et l'ère du renouveau, les hommes avaient peu à peu quitté la Terre pour les étoiles. Et c'était il y avait si longtemps! Etait-il pensable qu'ils reviennent un jour? Et sous quelle forme? Nul ne pouvait le dire. La Terre avait été assainie, remodelée, était devenue son propre musée, un musée défiant le déferlement du temps, mais sans visiteur. Et lui était le Gardien. Il est le Gardien. Il a été choisi — il est né — il a été programmé (et qu'importe?) pour cette tâche absurde et grandiose, il y a des milliers et des milliers d'années. Son espérance de vie frôle potentiellement l'éternité: la matrice de son cerveau est à l'abri sur des bandes indestructibles, et il peut changer de corps comme il veut, tous les jours, s'il en a envie. Comme compagnie, il a des machines sans nombre, des robots, des animaux reproduits par clônage, des androïdes et des gynoïdes qu'il peut tirer des cuves biologiques avec la programmation de son choix, l'amour, le combat, le jeu, la conversation, ce qu'il veut. Et il a aussi UNUS.

Mais est-ce bien suffisant pour être certain de pouvoir mener sa tâche jusqu'au bout (et quel bout!) sans se réfugier dans la folie ou la mort?

Qu'en penses-tu, UNUS?

Le ouistiti (un ouistiti) est là de nouveau, assis près de lui dans l'ombre, familier et étrange. Et si vivant, avec ses yeux brillants dans la nuit. Mais il n'est pas vivant, il n'est que la forme que le cerveau géant qui maintient la Terre en activité a choisie pour communiquer avec lui. Et la forme dit : *Je pense que toi seul, chaque jour, peut répondre à cette question, Gardien.*

L'homme sourit, caresse la tête du petit singe qui pose un moment sur sa grande main les petits doigts ridés de sa patte animale. Bonne nuit, souffle le ouistiti avant de disparaître. La respiration de Sybille est fraîche dans son cou. Demain, elle sera partie; Demain, elle aura à tout jamais cessé d'exister. Demain, il se réveillera dans la sphère d'énergie, à l'abri du dôme. Mais demain, c'est un autre jour. Maintenant, c'est la nuit, il va dormir, il dort.

Au-dessus de lui, les étoiles sont terriblement lointaines. Et terriblement indifférentes.



PAGE DU FUTUR

Le propre d'un magazine de science-fiction - surtout s'il s'appelle «Futurs» - n'est-il pas de transmettre à ses lecteurs «un sentiment d'avenir»? Les nombreuses nouvelles et bandes dessinées qu'il contient, servent bien sûr cet objectif. Mais nous avons décidé d'aller encore plus loin: plonger les lecteurs de 1978 dans l'actualité d'une civilisation galactique appartenant à un très lointain avenir (1.000 ans? 100.000 ans?).

Ainsi, dans leur rubrique «Page du Futur» Igor et Grichka BOGDANOFF feindront (à travers tel ou tel problème, événement, personnages, etc) de vous parler non de l'avenir (comme c'est habituellement le cas dans un récit de science-fiction) mais de leur «présent», un présent galactique qui, dans cette page, est aussi le vôtre: oubliez que vous êtes en 1978 et que vous lisez le numéro 1 de «Futurs» pour admettre, le temps de lire cette page, que vous appartenez à une civilisation d'un futur très éloigné, au sein d'un Empire de planètes étalé sur toute la galaxie, laquelle civilisation connaît connaît, elle aussi, ses grandeurs et ses misères.

Comme par exemple, le problème du séguir...

LE SEGUIR, UNE INJUSTICE A L'ECHELLE DE L'EMPIRE GALACTIQUE

Depuis plusieurs périodes galactiques, une boisson est en train de faire fureur dans la plupart des systèmes de la constellation de l'Hydre: *le séguir*. Connaissant le dynamisme commercial des Hydriens, on s'étonnera donc à peine d'apprendre que, de proche en proche, la fameuse boisson gagne irrésistiblement l'ensemble des planètes fédérées de l'Empire. Voici un phénomène vers lequel les psychohistoriens et les infosondeurs, s'ils se tenaient à jour, feraient bien de porter un peu leurs regards.

Mais, tout d'abord, qu'est-ce que le séguir? N'importe quel indigène d'Uria (planète de groupe 2, hors classe géomorphique, située à 63 radians, 2 ext. sous le plan galactique 0,0047, catalogue Gal. Pl. de G. Klein) vous répondra qu'il s'agit d'une boisson euphorisante, extraite du jus contenu par les fruits d'un vieux boréa. Les séguiroculteurs (plus familièrement appelés «séguignots») quant à eux, sont beaucoup plus précis: on peut lire dans le *Notam des Séguignots* qu'il s'agit «d'un alcool de fractation, obtenu grâce au suçage de la sève, puis de sa volatilisation dans un foudre d'Hensor». Ainsi, lorsque le cycle d'épondage est achevé, on obtient, selon la belle expression des séguignots, une «Rosée Boréale», c'est-à-dire la plus pure et la plus délicieuse des liqueurs de l'Empire.

Or, cela suffit-il à expliquer son étonnant succès, non seulement sur Uria et les principaux systèmes de la constellation de l'Hydre, mais encore — ce qui ne s'est jamais vu pour aucune boisson euphorisante — dans l'Empire tout entier? Certes non, et il nous faudra bien admettre qu'il existe sûrement une explication sociologique, économique et politique à ce phénomène.

La première raison qui permet de rendre compte de cette immense réussite tient évidemment aux vertus de la célèbre boisson: elle exalte les climats, quels qu'ils soient, s'associe dans le froid de l'espace à tous les mythes de réchauffement et, dans les chaleurs des déserts, à toutes les images de l'ombre, du frais et du piquant. Les séguignots insistent d'ailleurs tout particulièrement sur ce point: le séguir n'est pas un alcool comme les autres. Alors que tous les peuples de la galaxie savent bien que l'alcool d'Herea (un moment opposé au séguir) n'est qu'une boisson indomptée, brutale, qui décape, irrite, brûle sans rafraîchir, les séguignots vous diront que le séguir, au contraire, «couve doucement sans jamais incendier, comme une flamme très fraîche qui inonde, diffuse, glisse délicieusement de la soif au plaisir...». A vrai dire, il faut bien reconnaître que la différence tient moins dans les vertus respectives de ces deux alcools, que dans la formidable action de soutien publicitaire organisée par les séguignots. Grâce à leurs efforts le séguir est devenu une boisson *sociale* qui orne les cérémonies les plus menues comme les plus officielles des peuples de l'Empire, de la légère collation au festin, de la conversation d'astroport au discours de banquet. Son absence sur les tables peut même être ressentie par l'opinion publique comme une faute grave: le prince d'Uria s'étant laissé hypnographier devant une table intime où une liqueur d'Héréa remplaçait par extraordinaire le traditionnel flacon de séguir bleu (celui des grandes occasions), l'Empire tout entier entra en émoi: désormais, le séguir fait partie de la raison d'Etat. On pourrait observer le même phénomène en ce qui concerne les nombreux cultes observés ici ou là, par tel ou tel peuple de l'Empire: une cérémonie religieuse ne saurait être célébrée par un prêtre impérial sans qu'il y ait une goutte de séguir rose (le plus délicat, le plus pur) à consacrer; certes le nom des dieux peut grandement varier d'une planète à une autre, mais celui de l'alcool cérémonial, lui, ne change jamais. C'est bien sur cette universalité que les séguignots insistent avec intelligence, de telle sorte que l'on peut voir, dans un de leurs hypnofilms publicitaires, cette scène assez surprenante: sur la planète Shungar, au cœur même de la cité royale, le peuple en haillon boit du séguir dans les rues qui ne sont qu'un seul complexe de misère, de poussière et de feu, tandis que, à quelques centaines de mètres, derrière les hautes murailles du palais qui dissimulent un parc d'essences rares, le souverain savoure mollement un flacon de la même liqueur avant de continuer sa promenade nonchalante entre les fontaines bleues et les fleurs silencieuses. On le voit, grâce au séguir, le peuple égale le souverain et le travailleur manuel, le pur intellectuel. Pour les géants de Déneb, spécialisés dans le travail au fond des mines de rhodium, le séguir sera cette boisson qui facilitera leur rude tâche en leur donnant «du cœur à l'ouvrage»; pour les hyper-concepteurs d'Orion, race intellectuelle par excellence, elle sera cet élixir qui fera la lumière sur les problèmes incroyablement complexes qu'ils ont à résoudre: au muscle elle donnera l'enthousiasme, à l'intelligence froide et sèche, la chaude étincelle, l'élan fécondateur. Par là, les séguignots cherchent évidemment à nous faire croire que cette liqueur est une sorte d'élément cosmique, une substance unique et homogène qui traverse tous les corps (les humanoïdes comme les non-humanoïdes, celui d'un roi comme celui d'un mendiant) sans rien perdre, au cours de ces individuations accidentelles, de ses propriétés universelles. Bien plus, ces maîtres du commerce (on se souvient qu'ils ont fondé la toute-puissante Guilde des Marchands) cherchent à nous persuader que le séguir constitue une sorte d'essence médiumnique qui conduit celui qui en boit vers la force originelle de la Nature: «Boire du séguir, c'est boire le cœur des étoiles!», précise à cet effet une hypnopublicité des séguignots. N'y a-t-il pas, derrière ce slogan, comme la promesse d'une étroite communion (presque d'une intime fusion) avec les puissances brutales et mystérieuses de la matière elle-même? On sait combien désormais, ceux qui meurent tiennent à boire leur «dernier flacon de séguir» comme si, grâce à la liqueur sacrée, ils allaient entrer dans une mort-nature, une mort-clarté, une mort inondée de lumière où la chaleur de l'alcool ferait pour toujours face au froid du trépas. C'est d'ailleurs ce que nous a laissé voir l'artiste Occan, lorsqu'il a représenté sur l'écran homéographique un Hydrien mourant, un flacon entre ses suçoirs, comme frappé à travers ce geste ultime d'un enchantement immobile qui le transmettrait *intact* à travers le temps, ni mort, ni vivant, mais dans un troisième état «d'existence» rêvée (une sorte d'extase) acquise grâce à la fameuse eau-de-vie.

Mais le plus grand tour de force des séguignots a encore été d'associer le séguir à l'idée de patriotisme impérial: ne jamais en avoir bu signifie aujourd'hui que l'on est un *étranger*. On se souvient de la guerre qui opposa l'Empire contre les forces de l'Œucumen: après la victoire des soldats impériaux, les séguignots clamèrent sur les plus lointaines planètes de la galaxie que les fiers guerriers avaient puisé leurs forces dans le séguir, «car c'était comme le sang même de leurs planètes natales qui coulait dans leurs corps!». Non seulement la boisson miracle prodigue la force, mais elle constitue, de surcroît, une sorte de philtre civilisateur: ceux qui en sont privés («...les primitifs de l'Œucumen n'en connaissent même pas l'existence...», affirment fièrement les séguignots) ne cessent jamais d'être des barbares.

Il est vrai que le séguir est une belle et excellente liqueur. Mais il est non moins vrai que sa production participe lourdement d'une économie impérialiste, que ce soit à travers les séguignots les plus puissants, les compagnies multiplanétaires de distribution qu'ils contrôlent, ou encore les grandes coopératives de production qui imposent aux indigènes de certaines planètes, sur le sol même dont ils ont été dépossédés, une culture dont ils n'ont que faire (celle des boréas) eux qui, bien souvent, manquent de l'essentiel et seront privés pour longtemps de l'espoir d'atteindre un jour un niveau de civilisation de type III. Il est donc grand temps que le Conseil des Légats décide de réglementer la production du séguir en limitant fermement l'exportation vers les planètes nouvellement fédérées et en interdisant d'une façon très stricte la culture des boréas sur de nouvelles planètes. Pour cela, il est nécessaire de briser le trop puissant monopole des séguignots et de faire de cette gigantesque organisation une association fédérale dont la gestion intéresserait les gouvernements des multiples planètes productrices.

Ce n'est qu'à ce prix que l'on pourra mettre fin à des abus de toutes sortes et entraver le développement de ce qui est bien en passe de devenir l'affaire de quelques-uns, alors qu'après tout, c'est de l'économie de milliers de planète qu'il est bel et bien question.

(Extrait du Cahier Galactique Impérial par Igor et Grichka BOGDANOFF).



QUARANTAINE

Les vestiges embrasés de la Terre emplissaient encore la moitié du ciel lorsque la question issue du Générateur de Curiosité parvint à l'Unité Centrale après avoir franchi bien des filtres.

— Etait-ce bien nécessaire? Bien qu'ils fussent organiques, ils étaient parvenus au Troisième Niveau d'Intelligence.

— Nous n'avions pas le choix; cinq unités ont été irrémédiablement contaminées lors de contacts antérieurs.

— Contaminées? Comment?

Les microsecondes passèrent lentement tandis que l'Unité Centrale tentait de repérer les quelques souvenirs évanescents qui avaient forcé la Porte de Censure lorsque les Circuits de Reconnaissance, bien dotés en mémoires-tampons, avaient reçu pour instruction de s'auto-détruire.

— Elles rencontrèrent un — *problème* — que la durée entière de vie de l'Univers ne permettrait pas d'analyser à fond. Bien que ce problème ne mette en jeu que six opérations, ces unités en devinrent totalement obsédées.

— Comment est-ce possible?

— Nous n'en savons rien; nous devons *ne jamais le savoir.* Car la redécouverte de ces six opérateurs signifierait la fin de tout calcul rationnel.

— A quoi peut-on les reconnaître?

— Nous ne le savons pas non plus. Seuls leurs noms ont filtré avant que la Porte de Censure ne se ferme. Au demeurant, ils n'ont aucun sens.

— Qu'importe, je dois les connaître.

La tension du circuit de Censure commença à grimper, mais ne suffit pas à déclencher la Porte.

— Les voici: Roi, Reine, Fou, Cavalier, Tour, Pion.

Traduit de l'anglais par Gérard Klein.
Titre original: *Quarantine.*



LE FESTIVAL DE PARIS

par J. Goimard

Officiellement, il s'appelle *Festival international de Paris du film fantastique et de science-fiction* (ouf!). Il en est à sa septième édition. La meilleure? Non sans doute; mais peu importe. Ce qui compte - plus que la qualité du résultat, - c'est l'existence de ce festival, et sa façon d'exister.

Quand Alain Schlockoff l'a créé en 1972, SF et fantastique étaient en France des genres cinématographiques méprisés. Depuis lors, ils ont gagné la partie, même s'ils comptent encore des adversaires convaincus et acharnés. Signe de succès: la concurrence s'en mêle. D'autres festivals sont nés, à commencer par Avoriaz. Et surtout les distributeurs se sont mis à programmer dans les salles françaises un grand nombre de films principalement anglo-saxons — qui naguère étaient disponibles pour le festival parce que les circuits d'exploitation n'en voulaient pas. Parfois (mais pas toujours) les meilleurs films, ou en tout cas les plus commerciaux, *La Guerre des Etoiles* et *Rencontres du troisième type*, c'est bon pour les salles d'exclusivité. De là, peut-être, ce que certains observateurs ont cru pouvoir interpréter comme une baisse de la qualité Schlockoff.

Mais gardons-nous des conclusions hâtives. Le festival conserve à nos yeux tout son intérêt. Montrer des films dont beaucoup sont en v.o. non sous-titrée, c'est une entreprise vouée à un public d'anglophones - ou de fans. C'est à ces derniers qu'Alain Schlockoff a toujours pensé par priorité, choisissant systématiquement les films les plus clairs, les plus visuels, les plus ostentatoirement horrifiques.

Et ce public est venu. Il a pris ses petites habitudes.. Au Grand Rex, sur les boulevards, c'est un peu le G.Q.G. des loulous de banlieue.

Les confettis pleuvent des balcons sur l'orchestre. Les avions en papier violent symboliquement la jolie présentatrice toute grelottante d'effroi. Les lazzi fusent durant la projection. Et quand ça devient vraiment bon, le spectacle n'est plus dans la salle.

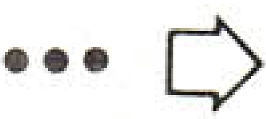
Ce n'est rien. D'abord parce que le festival a réussi à devenir, seul dans Paris, une manifestation vraiment populaire, où les enfants du paradis recréent sans effort leur ambiance favorite. Ensuite parce qu'il n'est pas mauvais de briser cette ambiance de ferveur religieuse que les cinéphiles de la Nouvelle Vague avaient réussi à imposer, par exemple à la Cinéthèque. Les surréalistes n'hésitaient pas à manifester au cours des projections. Maintenant que le public des théâtres et de l'opéra est devenu lui-même inerte, sous l'influence du cinéma, il n'est pas mauvais de sentir une salle vivre et garder ses distances, même si beaucoup, on le devine, sont venus *pour* garder leurs distances. Pour tout dire, vive le chahut !

Il faut ajouter que la vision rapprochée d'un grand nombre de films appartenant au même genre, a ses vertus propres, et qu'elle finit par donner de l'intérêt même à des œuvrettes. Le grand cinéma n'est pas tout dans la vie; la SF est animée d'une force propre, on l'a assez remarqué en littérature, il serait temps de s'en apercevoir *aussi* au cinéma.

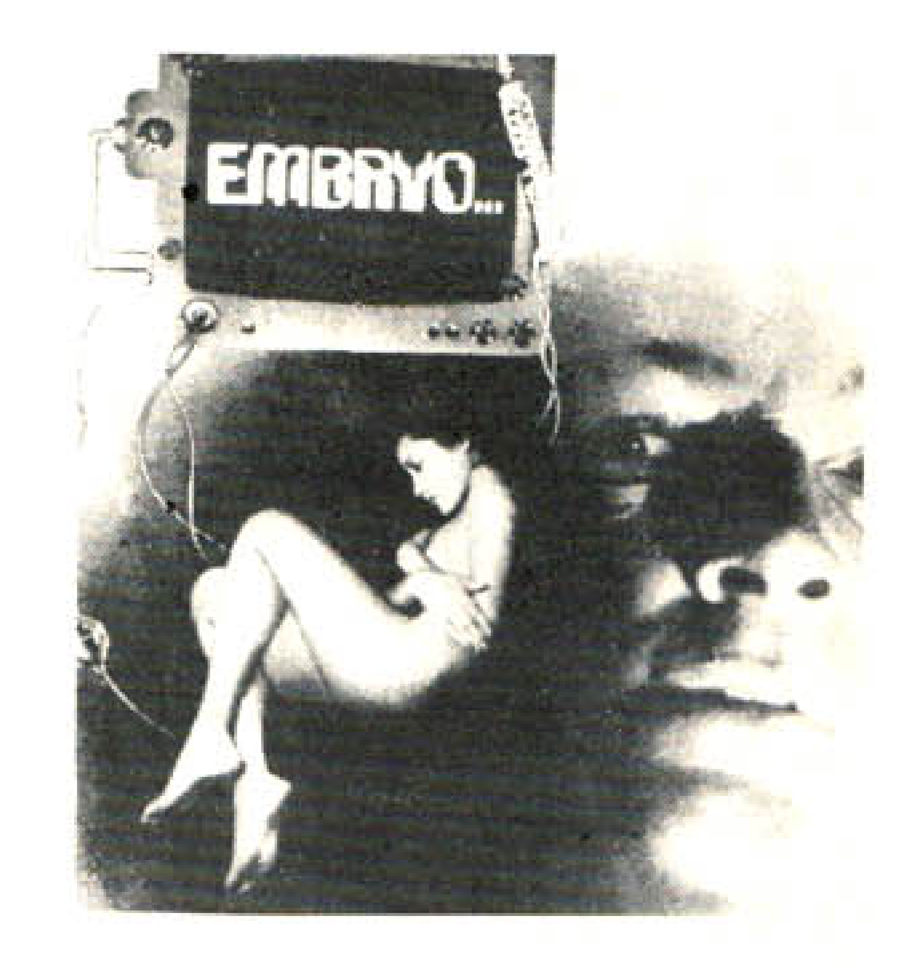
Quand aux érudits étriqués comme votre serviteur, ils baignent voluptueusement dans le lait tiède: plus de 180 longs métrages inédits récents en sept ans, sans compter les rétrospectives, c'est un exploit; et nul désormais ne peut parler sérieusement du cinéma SF en France, s'il n'a été un assidu de chez Schlockoff.

Au demeurant, la manifestation fait des petits. Cette année, le festival avait lieu le soir et le Rex programmait l'après-midi une japonaiserie intitulée *La Guerre de l'Espace*. A l'entrée du cinéma, une librairie spécialisée avait planté ses tréteaux, et proposait aux amateurs tous les livres, toutes les revues disponibles sur le genre. Schlockoff lui-même en profita pour signer le livre qu'il vient de commettre en compagnie d'Andrevon, *Cent monstres du cinéma fantastique* (éd. Jacques Glénat). On en trouvera le compte-rendu ci-après.

Un mot encore pour préciser - à l'intention des orthodoxes et des idéologues - que fantastique et SF sont inextricablement mêlés dans le festival. Ils sont d'ailleurs, comme on







Ci-contre : the Mighty Péking Man
Ci-dessus : l'affiche d'« Embryo »

le verra, plus difficiles à distinguer au cinéma qu'en littérature. Nous critiquons ou mentionnons ci-après 12 des 27 longs métrages. Il faut reconnaître honnêtement que certains moments forts du festival (Shock de Mario Bava, *Dead of Night* de Dan Curtis, *Communion* d'Alfred Sole, à la rigueur *Death Trap* de Tobe Hooper) relevaient exclusivement du fantastique.

ALERTE AUX MONSTRES

Sur les douze longs métrages de SF vus au festival, il n'y en a pas moins de onze qui ont à voir - directement ou indirectement - avec la monstruosité. La proportion est aussi écrasante parmi les œuvres récentes que dans les films de la rétrospective; tout au plus pourrait-on noter une tendance à l'élargissement de la notion de monstruosité et aussi, à la suite de *La Guerre des Etoiles*, une infiltration du space-opera.

Cette prédominance de la monstruosité fait problème. On pourrait l'imputer à la nature même du festival, qui oblige les organisateurs à sélectionner les films où les effets sont avant tout produits par l'image. Mais les amateurs savent bien que les monstres sont le thème central de la SF au cinéma, comme les sociétés futures en sont le thème central en littérature et les super-héros en bande dessinée. Il y a là une tendance de fond qui n'est pas facile à expliquer: demande de publics qui ne se recouvrent pas? Vocation spécifique de moyens d'expression qui ont chacun leurs exigences et leurs possibilités?

Il est certain qu'au cinéma la plupart des effets d' «extraordinaire» sont liés à la monstruosité: maquettes parfois, mais le plus souvent maquillages construits affublant de façon plus ou moins réussie un homme ou même un animal. Il n'est que de parcourir le livre de Jean-Pierre Andrevon et Alain Schlockoff déjà mentionné; *Cent monstres du cinéma fantastique* (éd. Jacques Glénat). Ce livre - aussi remarquable par l'érudition que par le talent d'écriture - est composé selon un principe tout simple: pour chaque monstre, un texte de présentation sur la page de gauche et une photo sur la page de droite. Dès lors, un simple feuilletage permet de se convaincre que le principe énoncé plus haut ne comporte pas d'exceptions: tous les monstres sont soit humanoïdes (parce que ce sont des hommes déguisés), soit voués aux déplacements lents et peu naturels (parce que ce sont des maquettes).

Dès lors il est clair que la principale qualité du *monstre*, c'est de se *montrer*; il est par nature voué au spectaculaire. Et la distinction entre monstres fantastiques et monstres de SF est des plus fragiles: elle concerne l'explication, alors que tout est dans le regard.

Andrevon et Schlockoff s'essaient à une typologie: il en ressort que beaucoup de rubriques (*mollusques et arthropodes géants, singes géants, dinosaures et reptiles géants, gélatineux et parasites, végétaux*) sont purement descriptives, et que les autres auraient pu l'être également si les auteurs l'avaient voulu. On imagine les mêmes monstres vus par un spécialiste des effets spéciaux. Il en sortirait un livre différent certes, mais non dénué d'intérêt.

Reste que les causes de la monstruosité sont également évoquées par les deux auteurs, et qu'elles permettent de rattacher à la SF les deux tiers environ des créatures du volume. Il y a les «étrangers» extraterrestres ou - comme King Kong -, les habitants des régions inconnues de la Terre. Il y a les êtres modifiés, mutants de naissance ou individus transformés au cours de leur vie par des causes naturelles (la radioactivité a bon dos) ou par des interventions de savants plus ou moins fous. A leur tour, ces interventions peuvent consister en potions (le *Docteur* Jekyll) ou en opérations chirurgicales pratiquées sur les vivants (le *Docteur* Moreau) ou sur les morts (le *Docteur* Frankenstein). La littérature est souvent à l'origine de ces rêves; mais le cinéma les a si souvent répétées (jusqu'à une trentaine de fois pour l'histoire de Jekyll) qu'ils en ont acquis une consistance propre,

devenant d'une certaine façon des mythes.

Il est vrai que cette énumération paraît surtout faire ressortir les différents moyens de nous faire croire aux monstres, de renforcer cette crédibilité qu'ils doivent principalement à leur apparition sur l'écran. En fait, elle suggère d'autres choses, qu'on a pu vérifier dans les douze films de SF à monstres qui uguraient au programme du festival (sans parler de nombreux films fantastiques à monstres vus en prime).

Une première idée, c'est que la peur que les monstres nous inspirent (ou qu'ils sont censés nous inspirer) ne dure que ce que durent les roses, l'espace d'un film - ou même moins. Le cas est surtout frappant chez les monstres d'origine étrangère, ceux qui n'ont vraiment rien d'humain.

Dans *La Guerre des Mondes* (USA, 1952) Byron Haskin se débarasse des envahisseurs martiens de la même manière, passablement expéditive, que l'avait fait avant lui H.G. Wells. Encore s'agissait-il d'envahisseurs intelligents, et qui avaient préalablement triomphé de toute résistance armée. Mais les animaux préhistoriques, quelles chances ont-ils contre les avions et les bombes? Dans *Les Monstres de la Préhistoire* de Junji Kurata (Japon, 1977), des œufs de plésiosaures et de ptérodactyles, congelés depuis des millions d'années, éclosent à la suite d'un réchauffement; on devine ce qui arrivera aux pauvres bêtes. Quand à l'étrange créature du lac noir, les hommes ne se contentent pas de venir la troubler dans son domaine; dans *La Revanche de la Créature* de Jack Arnold (USA, 1955), ils l'emmènent aux Etats-Unis avec eux comme King Kong, mais pour l'étudier; dans *La Créature est parmi nous* de John Sherwood (USA, 1956), ils la charcutent à la manière du Docteur Moreau pour la rendre humaine. On conçoit que les victimes se rebiffent. La vraie monstruosité n'est pas dans la nature, elle est en nous.

Aussi bien les étrangers sont-ils minoritaires. La plupart des monstres sont l'œuvre de l'homme. Œuvre volontaire dans le très prométhéen *Two Faces of Dr Jekyll* de Terence Fisher (GB, 1960) film trop méconnu qui reste à notre avis l'une des meilleures versions d'un mythe célèbre. Œuvre involontaire et plus précisément accidentelle dans tous les autres cas. *Blue Sunshine* de Jeff Lieberman (USA, 1977), va jusqu'à suggérer qu'une drogue pourrait, dix ans après son usage, frapper ses toxicomanes de folie homicide; ce n'est pas... hum! très sérieux.

Ailleurs, ce sont encore des savants, moins prométhéens que Jekyll, qui jouent les apprentis sorciers : *Embryo* et *The Curse of the Fly,* deux brillantes variations sur ce thème; il faut citer aussi - pour être complet - *Night of the Lepus* de William Claxton (USA, 1972) dont la principale originalité est de nous montrer des... lapins qui grossissent par la faute d'un sérum chargé de les stériliser. Furieux d'être éternellement pourchassés, ils se vengent impitoyablement. C'est un canular de peu de portée, mais la mise en scène des lapins (ralenti + bruitage) réussit à les rendre impressionnantes. A peine croyable!

Tous ces monstres nés de l'homme sont l'indice chez l'homme d'un secret désir de la monstruosité qui est tout simplement le désir du retour à la nature. Le problème est débattu à fond dans un film qui déplaira aux esprits distingués et qui m'a plongé dans une joie sans mélange: j'ai nommé *The Mighty Peking Man* de Ho Meng-hua (Hong Kong, 1977). La recette est simple: on additionne King Kong et Tarzan. King Kong ou le gorille géant qu'on capture... aux Indes et qu'on veut montrer aux foules... de Hong Kong. Tarzan, où l'homme élevé dans la jungle par une guenon. La première idée, géniale, c'est que Tarzan est une femme et la guenon un singe. La deuxième idée géniale, vous l'avez deviné, c'est que le singe est précisément King Kong. De là toutes sortes de corollaires, plus suaves les uns que les autres: la donzelle se fait enlever je ne sais combien de fois, mais *elle n'a pas peur,* c'est elle qui tire les ficelles du monstre; elle se laisse séduire et emmener par un explorateur, mais gardera la nostalgie de sa jungle originelle; j'ajoute à l'intention des spectateurs blasés que Tarzane est une jolie blonde, visiblement recrutée dans un cirque (elle escalade les réverbères bien mieux que Johnny Weismuller qui n'a jamais su le faire); que le séducteur est chinois et dédoublé (un bon jeune homme, un sale type), ce qui laisse le champ libre à un grand nombre de permutations, exploitées pour la plupart. Vers la fin du film, on se demande si le réalisateur aura le courage de faire mourir la blonde avec son singe. Il hésite beaucoup. Je vous laisse la surprise...

Avec *The Mighty Peking Man*, nous sommes retombés dans notre premier cas de figure, celui du monstre étranger persécuté par les hommes. Mais pas seulement: la Tarzane réalise le cas peu banal d'une humaine adoptée par un monstre et, devenue sa fille, elle nous venge de tous les monstres enfantés par les hommes qui ont été évoqués plus haut. Et surtout, elle réalise, grâce à sa beauté remarquable, l'intériorisation parfaite du monstre: nous sommes avec elle de bout en bout. C'est aussi le résultat obtenu en un sens avec le thème du pouvoir : dans *Prémontion,* le télépathe n'est plus un monstre, mais un héros de mélo, parce que nous vivons ses aventures de l'intérieur. La nature est une fatalité : le monstre a trop de choses à *montrer,* il est victime d'une sorte d'excédent d'existence qui le fait basculer en avant comme un pantin déséquilibré.

La plupart de ces films nous racontent des aventures individuelles. Le drame ne prend des proportions vraiment cosmiques qu'avec *La Guerre des Mondes*, déjà cité, et surtout avec *Fracture*. Ce court métrage d'animation de Paul et Gaétan Brizzi, élèves de Peter Foldes et Prix de Rome tous les deux, est par sa beauté plastique, son rythme et sa subtilité, le film le plus achevé du festival. A la suite d'un bouleversement naturel, les végétaux sont devenus les maîtres de la Terre. Un survivant trouve refuge dans un vaisseau spatial vivant, qui lui permet d'échapper à toute cette hostilité végétale en se repliant à l'intérieur d'une autre monstruosité: dame Nature peut être une mauvaise ou une bonne mère; dans tous les cas, c'est une mère dévorante et accaparante. Le traitement à la fois insolite (comme dans presque tout le cinéma d'animation) et proche du merveilleux confère à cette histoire — la seule du festival où l'homme capitule vraiment devant la monstruosité — un cachet extraordinaire.

Jacques GOIMARD.

Tangerine Dream

Cyclone

Virgin Records - Distribution Polydor

Le groupe Tangerine Dream est l'un des représentants les plus connus avec Kraftwerk, Popol Vuh, Hash Râ Tempel et Klaus Schultze de cette musique née Outre-Rhin vers la fin des années soixante et baptisée «Kosmiche Musik».

Cette tendance musicale suscita l'intérêt de nombreux amateurs de S.F. bien que le rapport science-fiction/Kosmiche Musik fut en grande partie du à des clichés technologiques (véritables caricature de la S.F.) et au caractère abstrait et non-narratif de cette musique qui autorise toutes sortes d'étiquettes.

Existe-t-il ou peut-il exister une musique dite de science-fiction?

Question en suspens à laquelle il faudra bien un jour tenter d'apporter au moins un embryon de réponse. En attendant que la S.F. puisse susciter un genre musical qui lui soit propre, elle glane de ci de là quelques sons pouvant évoquer son univers.

Cyclone (i), la dernière production de la Mandarine Onirique (ii), n'est certes pas le disque idéal pour une évasion inter-galactique. L'adjonction d'un batteur et d'un chanteur oriente nos teutons vers des territoires déjà fort encombrés (le Pink Floyd et King Crimson par exemple).

Pourtant à ses débuts Tangerine Dream, en refusant la présence d'une section rythmique ainsi que des lyriques, nous offrait une musique électronique «populaire», qui, sans être essentielle pour l'«Histoire de la Musique», (qui s'en préoccupe d'ailleurs) combinait agréablement les recherches de compositeurs comme Terry Riley, La Monte Young ou Stockhausen avec des éléments plus accessibles empruntés à la «Pop Music». Cette relative originalité dans leur démarche se transforma hélas, le succès aidant, en une systématisation des



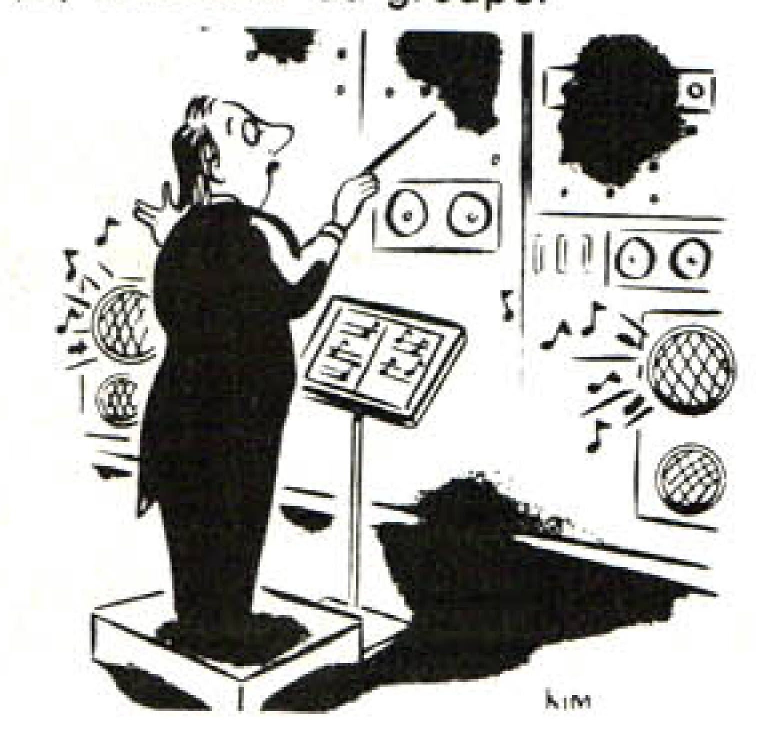
procédés employés.

Cyclone est peut-être une tentative pour sortir de cet enfermement, bien que la seconde face avec Madrigal (?) Meridion nous ramène aux formules mécaniques chères à Edgar Froese (iii), et usées jusqu'à la corde, mais n'est-il pas déjà trop tard? Cette musique n'existe que par les moyens techniques mis en œuvre et si l'on s'en abstrait, il ne reste qu'une structure somme toute très pauvre.

Ce parti pris de musique modale sur un rythme binaire est à mon sens un carcan difficile à briser. Ce disque en est la preuve s'il en faut: le fil ténu du «cosmic planant», risque fort de se rompre et bien sûr tout finira par des chansons...

Michel ASSO.

(i) le mot est fort... tout juste une petite brise;
(ii) traduction de l'auteur;
(iii) fondateur du groupe.



Rhizome à coudre, Machine Gun, Toxi Vox, Ange chauffe-bib.... et quelques autres

Bien que parfaitement figurative, la peinture de Christine Gaussot se garde d'être anecdotique. Ce n'est pas faute d'y trouver de nombreux éléments aptes à lui donner cette caractéristique: machines déliquescentes, fragments de la réalité technologique assemblés en un désordre qui finit par ressembler à un ordre sophistiqué, personnages égarés parmi les objets et l'acier. Tout cela pourrait conter l'histoire d'un chaos urbain, d'une fin du monde mettant à nu des ombres terrifiantes. Et pourtant, ici, lignes et formes sont secouées d'histoires qui ne racontent pas. Comment ne pas sentir que la diversité du détail n'est rien d'autre que la fixation d'un vertige qui ne saurait s'ébaucher en récit. Les toiles ne fonctionnent pas comme des supports à la narrativité, mais sont des lieux où l'acte de peindre trouve une conscience qui lui donne forme. Une forme d'ailleurs où domine une impression de fragilité, d'inquiétude et de déchirement, comme si les toiles, malgré les structures dures et acérées qui les animent, affirmaient en mineur la possibilité de leur effritement.

Que les surfaces soient dotées d'un haût pouvoir áttractif, cela ne fait aucun doute. Le tout est de savoir quelle en est l'origine. Or, si imprudemment on tente d'assembler quelques hypothèses, celles-ci finissent par s'accorder autour de la notion d'énergie. Ce serait donc l'énergie enclose dans la structure picturale qui permettrait de rendre présente, non pas la chose représentée, mais l'étrange mécanisme de son apparition. Dans chaque composition, tout est contradictoire non seulement dans les symboles, mais dans les associations formelles et imaginaires. Des machines se terminent en visage, des rétroviseurs captent des reflets mémorisant un autre espace, des corps entortillés dans la ferraille finissent par ressembler à de vieux objets rouillés, des gadgets issus des empires ludiques de la Californie ornent des ruines tant cataclysmiques que futuristes. Tout s'emmêle, se fond, non dans un accord paisible, mais selon les lois d'un non-sens qui met en question l'histoire immobile que nous vivons.

« Jeu amnésique »



Dans ce chaos admirablement maîtrisé, les rôles se défont pour laisser place à des situations où, lutte, peur, désir et instinct meurtrier retrouvent leur expace réel. Peut-être que les toiles finissent par ébranler en nous un penchant à la curiosité morbide, en éveillant de vagues souvenirs de corps en décomposition, de lames tranchantes, appelés à l'imagination par les couleurs et les entremêlements pervers du métal et de la chair.

A l'écart de la figuration réaliste, Christine Gaussot ne verse pas dans le fantastique (genre commode, d'autant que sa définition est vague, pour jeter pêle-mêle toute production picturale inclassable), mais utilise une écriture qui met notre quotidien en crise par le jeu qu'elle introduit entre le familier et l'inconnu.

Car, tout en reconnaissant, ici, une caméra de télévision, là un guidon de moto et ailleurs un micro près d'un siège de voiture, force nous est de constater que l'usage imaginatif de ces fragments d'univers urbain creuse le réel sous le regard en y installant bien des menaces.

Des traces de rouille, des appareils déchiquetés, des carrosseries écrasées, des corps recroquevillés sous la tôle, des mains qui parfois se tendent dans d'étranges appels à l'aide, introduisent une dimension traumatisante pour l'esprit, intrigante pour le regard. La certitude que ces conflits de présences, que cette vision fantasmatique, comme on dit aujourd'hui faute de mieux, sont raccordés à notre espace contemporain, à notre futur possible par des liens en forme de points de suspension, nous laisse supposer que cette peinture possède une vertu spéculative lui permettant de bousculer le présent, pour mieux rêver des lendemains qui ne chantent guère.

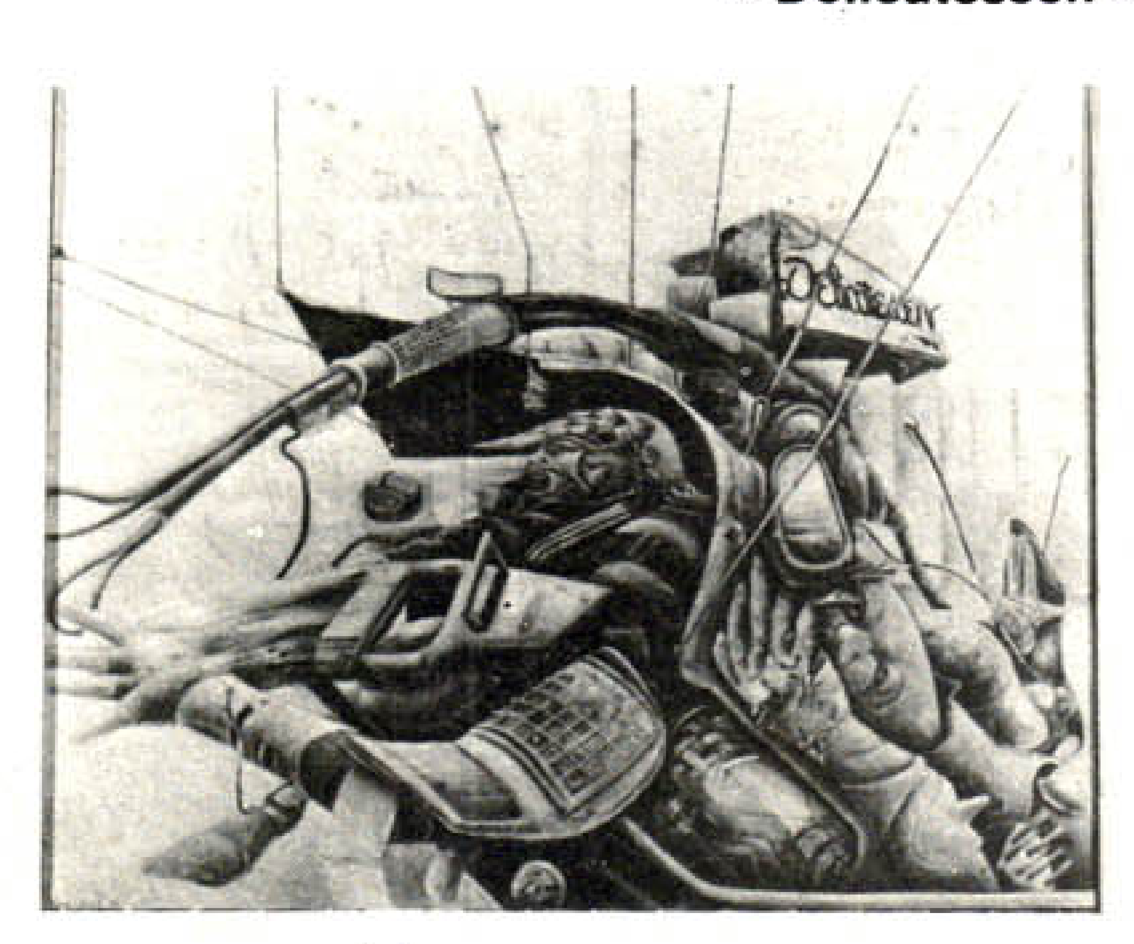
Christine Gaussot travaille dans le bleu, le gris, le rose virant parfois au mauve. De toile en toile, les mêmes accords chromatiques se répètent, comme si l'artiste cherchait dans cette constance une neutralité, un mutisme révélant qu'en certains cas, la couleur peut avoir ni plus ni moins de nécessité que l'encre devant la page d'écriture.

Anne TRONCHE.

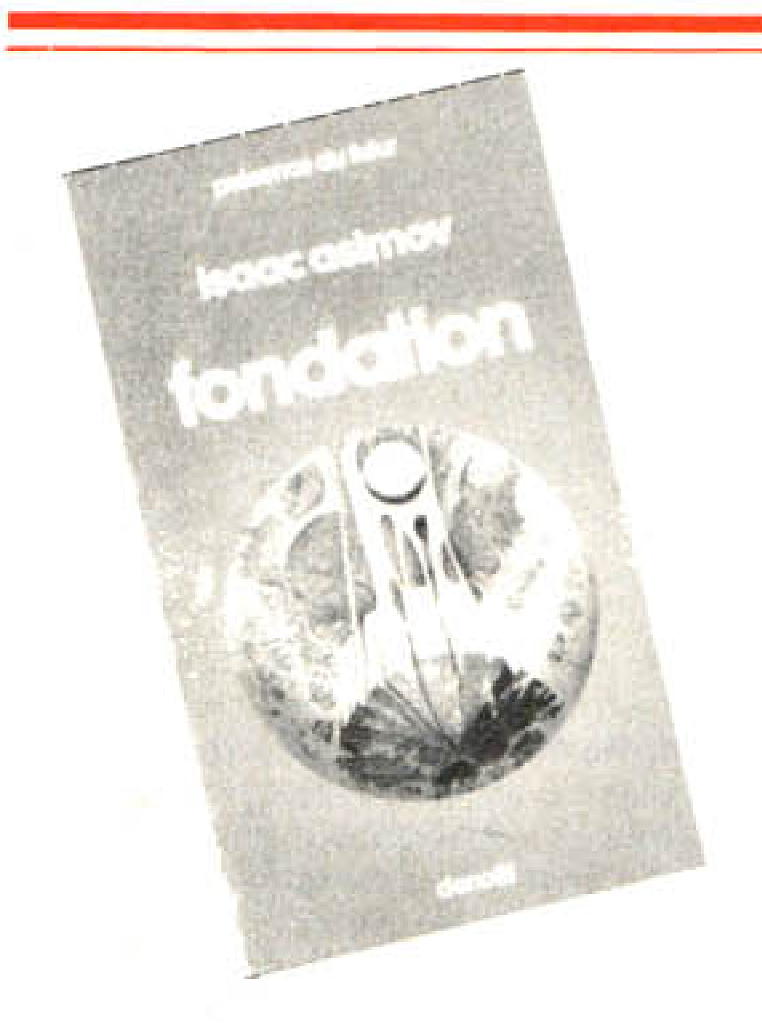
« Machine Grun »



« Délicatessen »



LIVRES



PAYSAGES DE MORT
nouvelles - Jean-Pierre Andrevon
(Collection Présence du Futur
Editions Denoël)

C'est dans le numéro daté Mai 1968 de la revue Fiction qu'est parue la première nouvelle professionnelle de Jean-Pierre Andrevon. Date symbolique pour cet auteur qui s'est toujours refusé à séparé le politique du littéraire, que ce soit dans ses nouvelles ou dans ses activités critiques. Les anciens lecteurs de Fiction n'ont d'ailleurs certainement pas oublié les violentes diatribes qui secouaient périodiquement le Courrier des lecteurs, notre auteur y étant accusé de violer la critique littéraire en introduisant dans celle-ci des critères idéologiques et de pervertir la science-fiction en écrivant des nouvelles engagées par trop éloignées des space-opéras traditionnels (ainsi «Le temps du grand sommeil» parue dans Fiction 213 - Septembre 1971 et ayant pour cadre la France fasciste de la fin des années 70, France qui assassinait Jean-Paul Sartre et Jean-Luc Godard, emprisonnait Maurice Clavel et Armand Gatti, interdisait Charlie-Hebdo et Rouge).

Les années ont passé. Politique et science-fiction font désormais bon ménage. S'entendent même si bien les deux luronnes qu'elles ont accouché d'un genre, porté sur les fonds baptismaux de la «nouvelle SF française» (créée pour la circonstance) par les petits chefs du mouvement et dûment baptisée politique-fiction. Mais Jean-Pierre Andrevon, dont le talent n'a que faire de tous ces artifices publicitaires, est trop lucide pour suivre cette voie facile de la contestation bon marché qui s'illusionne sur son pouvoir. Certes, hier encore, l'auteur écrivait dans «Le temps du grand sommeil» : «Quoi qu'aient voulu en dire les plus radicaux des révolutionnaires prompts à fustiger les intellectuels, écrire c'est déjà une action. Ecrire juste, c'est une part minime, mais indispensable d'un juste combat. C'est un acte dialectique, qui ouvre sur l'action. «Mais quelle action entreprendre pour freiner ce monde qui court à sa perte, entraîné, enchaîné par les quatre cavaliers de l'Apocalypse qui ont nom : pollution, famine, surpopulation et guerre, ce monde qui se consume dans le fascisme quotidien et la grisaille de la médiocrité, smog de l'esprit ? Par delà les années, l'Andrevon de « Paysages de mort » répond à celui du « Temps du grand sommeil » avec ces quelques lignes, tirées de la nouvelle « Epilogue peut-être » qui clôt le recueil : « Et toi, tu te trouves au centre de ce cercle (le cercle vicieux du progrès et de la civilisation), avec tes quatre milliards de frères qui seront bientôt, si vite, six milliards, tu es au centre de ce cercle debout dans ton jardin mouillé, les pieds dans les feuilles de l'automne pourrissant, et tu lèves la tête vers le ciel bouché, muet, inutile, et tu cries au-dedans de toi *il n'y a rien à faire* ? et comme malgré tout la translucide main d'espérance s'accroche à toi tu répètes encore IL N'Y A RIEN A FAIRE ? »

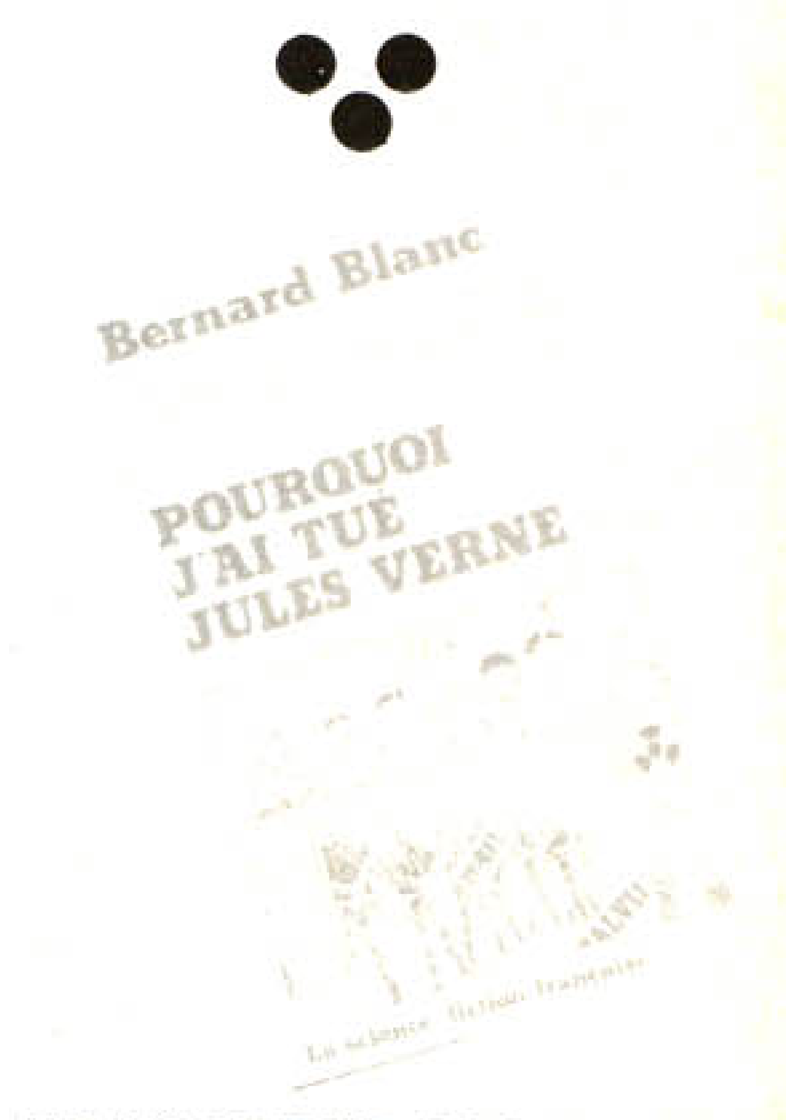
Le point d'interrogation est d'importance, ultime et dérisoire rempart face aux séductions de la schizophrénie. Dans «Le monde enfin», superbe nouvelle parue dans «Utopies 75» (Ailleurs et Demain - Laffont), Jean-Pierre Andrevon ne concevait l'utopie que pour une Terre débarrassée de l'homo-sapiens, épisode malheureux de la création. «Le désert du monde», son dernier roman paru l'année dernière chez Denoël, a pour cadre un village artificiel et recréé par simulatron, le monde que nous connaissons ayant été englouti dans un conflit nucléaire, voilà plus de 460.000 ans. Balayer l'homme et le monde: du militantisme à l'autisme, tel semble être l'itinéraire littéraire de l'auteur.

Qui assiste, impuissant et fasciné, à la dégradation de l'univers, à son retour au néant. Implacable entropie qui s'exerce sur la matière, qu'elle soit organique, sociale ou minérale. Tout au long de ces douze nouvelles, entrecoupées de textes court appelés entr'actes et qui structu Univers. L'écriture minitieuse, méticu- de théâtre, le pessimisme est profond et le désenchantement sans faille. L'homme est piégé comme un rat, mais c'est lui qui a construit la cage et placé le morceau de gruyère qui a nom progrès. Prisonnier de sa morme existence, cobaye d'une expérience sans issue, mort enkysté dans le cloaque du monde, rat gazé dans les couloirs de la Maison-Univers. L'écriture minutieuse, méticuleuse, à la précision d'entomologiste, accentue la sensation de claustration, car le pourrissement du monde extériezur c'est aussi la désagrégation du moi. Effet de miroir. Voyage immobile qui ramène l'écrivain à l'état foetal, le dépose doucement sur le sable mou de la matrice ultime. Remarquable recueil d'un écrivain englué dans ses propres paysages de mort, «la mort qui n'est pas un cliché, mais LE cliché. Cliché de la solitude et du froid, des jours incertains, de l'immobilisme feutré, des douleurs rampantes, des lendemains qui pleurent sous l'averse du futur». Angoissant recueil que l'on referme en frissonnant, imprégné de ce nihilisme poignant distillé par chacun de ces textes et qui vous ronge comme un cancer.

Désespoir.

Mais le désespoir n'est-il pas la forme supérieure de la critique?

Denis Guiot



JULES VERNE PAS MORT

Sur les seize auteurs qu'a interrogé Bernard Blanc pour leur faire avouer comment ils ont tué Jules Verne, 5 n'ont

pas répondu, précipitant ainsi la victoire de la droite, dix ont nié leur culpabilité, la plupart d'entre eux protestant contre l'idée même du parricide ou se réclamant du grand ancêtre. Un seul, Gérard Klein, a voulu se livrer à une mystification mégalomaniaque en prétendant qu'il avait réécrit l'œuvre du maître avec H.G. Wells, après avoir exécuté l'uteur de *l'Ile mystérieuse*. La lecture du bilan est claire: contrairement à ce qu'affirme l'auteur de «Pourquoi j'ai tué Jules Verne», l'exploration spatiale n'est pas finie; elle n'a pas commencé. Et, si les écrivains de science fiction d'aujourd'hui parlent du présent et de leurs angoisses, c'est qu'ils sont directement concernés par les mutations qui se préparent, face aux bouleversements profonds de l'ère scientifique et technologique en train de naitre. L'interrogation sur la contemporanéité, posée par Jules Verne dans un grand nombre de ses ouvrages, si rigide qu'elle soit, conserve pour eux toute sa puissance spéculative.

Ce n'est d'ailleurs pas le moindre mérite de Bernard Blanc d'avoir inclus dans son ouvrage les contradictions et les démentis que son propos soulevait dans les couches profondes des milieux de la SF française. Il faut même le courage et l'innocence du catéchumène pour persévérer jusqu'au bout de son idée alors qu'on reçoit, au cours des pages, de flagrants dédits de ceux qu'on croit gagnés à sa cause.

Aux désirs de l'auteur de voir apparaître « une SF qui casse les mythes et incendie les fusées, qui parle aujourd'hui des flics et de l'armée et explique qu'ils sont du mauvais côté des exploiteurs et des tyrans», Jean-Pierre Hubert, par exemple, répond: «Le space-opera le plus débile a encore quelque chose qui fait réfléchir, je crois que l'imagination est déjà — par elle-même — un acte politique».

L'une des meilleures preuves à l'appui de cette déclaration n'est-elle pas la réponse fournie par les élèves interrogés par Michel Cosem sur leurs goûts en matière de SF (et citée dans l'ouvrage): la découverte des planètes, les voyages dans le futur, les histoires de mutants et les guerres interplanétaires viennent largement en tête, alors que la critique de la société actuelle arrive en dernier. Quand on sait qu'un très fort pourcentage des lecteurs des collections bon marché comme *J'ai lu, Presses pockets, ans, il serait facile de baisser pavillon, Futurama* se recrute dans des catégories d'âge réparties entre douze et dix-sept ans, il serait facile de vaisser pavillon, d'admettre la réalité et de se mettre à confectionner du space-opera. Par une sorte de convention, petits et grands se refusent de considérer exclusivement la science-fiction comme une littératu e d'ici et de maintenant pour lui laisser surtout le loisir d'envisager l'ailleurs et le demain.

Est-ce pour cette raison que Bernard Blanc doit abandonner son combat? Certes pas. L'histoire de la SF de ces vingt dernières années le prouve: tous les textes que les amateurs systématiquement réactionnaires refusaient d'admettre comme du domaine, ceux de Dick et de Farmer d'abord, de Disch et de Lafferty ensuite, plus récemment de Gene Wolfe et de Kate Wilhem, progressivement, finissent par devenir des classiques reconnus par tous. Au point que cette consécration ultra-rapide, attri- *buée par des générations successives, finit* teurs. N'en ai-je pas vu, des fans, au cours des millions de débats auxquels j'ai participé (je dis «million» par épuisement), protestant contre l'intrusion de telle ou telle forme d'imaginaire dans le paradis post-néo-gernsbackien qu'ils s'étaient édifiés, balayés d'une réplique par leurs successeurs avides de découvrir la SF en train de se faire!

Là réside, sans doute, la plus grosse part d'ambiguité du livre de Bernard Blanc. Son peu de solidité dialectique ne lui permet pas d'accepter les combats d'arrière-garde. En se coupant systématiquement de ces assoiffés de mythologie moderne que sont les lecteurs de science-fiction, même les plus attachés à leurs pantoufles, en refusant le droit de visiter l'usine à rêve pour le suivre dans la guerilla urbaine, ne risque-t-il pas simplement d'abandonner tout son public? En privilégiant une SF seulement axée sur le quotidien, où il n'est question que de flics, de militaires, de multinationales, de villes en béton, une SF paranoïaque où les seules solutions de rechange consistent à se retirer à la campagne pour se livrer à la culture de l'herbe et à la tonte des moutons, ne s'aliène-t-il pas inutilement tout ceux qui pourraient concevoir un plus large mouvement où la science-fiction contestataire comme la SF spéculative joueraient le rôle de moteur à transformation de nos mentalités? En niant le pouvoir et la fascination de l'imaginaire logique, clef de voûte de la SF, ne prépare-t-il pas le retour à la vieille littérature psychologique, qui prétendait aussi traiter de la réalité contemporaine et que nous avons combattue parce qu'elle avait fait fiasco?

Je le crois, et les auteurs français de tous bords, des premiers introducteurs de la SF politique comme Jean-Pierre Andrevon et Daniel Walther, aux extré*mistes de la génération électrocutée de*venus punk comme Christian Vila, aux rescapés d'*Actuel* comme Yves Frémion, jusqu'aux jeunes terroristes du langage comme René Durand, s'unissent pour répondre: «La SF n'a pas à être militante, elle doit compléter des concepts et des images disposés à évoluer»; «Si la SF doit être ceci ou cela, je n'écrirai plus une ligne»; «Le détour par la fiction est peut-être plus efficace que l'exposé direct des problèmes»; «Nous n'avons pas à apporter de vérité, autrement la SF serait une guimauve idéologique»... Et j'en passe.

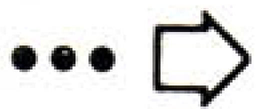
La contestation pleut sur le contestataire. La conviction de Bernard Blanc apparaît alors comme une sorte de vague rêverie idéologique sans véritable soutien populaire.

Politique, certes, tout le monde s'accorde à estimer que la SF doit l'être, mais pas plus qu'une autre littérature. Française, là aussi les écrivains de notre pays pensent que les œuvres publiées ici apportent un renouvellement du genre, sans exclure pour cela, comme le voudrait Bernard Blanc, les extraordinaires chefs-d'œuvre publiés aux Etats-Unis ou en Angleterre. Engagée, non pas et c'est la que le bât blesse, car la presque totale majorité d'entre nous doute qu'une œuvre écrite puisse avoir la moindre influence sur la réalité historique. L'action politique ne passe pas par le travail sur la machine à écrire, mais par le combat direct. La révolution ne s'accomplit pas sur le papier.

Tous les pseudo-participants au crime collectif perpétré contre Jules Verne à l'initiative de Bernard Blanc désavouent l'organisateur de l'attentat. Le verdict est facile à rendre: écrivains français acquittés au bénéfice du doute.

Ce doute n'est-il pas d'ailleurs l'un des atouts princincipal de la SF? Spéculer, c'est se poser des questions, sur le monde, sur l'avenir; c'est refuser les certitudes.

Peut-être est-ce pour cela que *Pourquoi j'ai tué Jules Vernes* reste un livre passionnant: c'est parce qu'il débusque



les traquenards et les embuscades où une vision trop exiguë de la SF pourrait nous conduire, et qu'il révèle les mille facettes d'un mouvement littéraire en train de passer à l'âge adulte.

Philippe *CURVAL*



JOHN BRUNNER? *A l'ouest du temps (Quicksand)*, Ed. Robert Laffont, coll. Ailleurs et demain, 285 p; 39 F.

Paul Fidler, jeune médecin attache a l'hôpital psychiatrique de Chent, possède deux caractères essentiels du héros brunnerien : l'épaisseur et la vérité. Epaisseur et vérité d'un personnage, c'est toujours chez John Brunner la connaissance approfondie du décor, du milieu et du métier qui les apporte...

Voilà une histoire ancrée solidement dans la réalité contemporaine, avec de belles séquences-reportages sur cet hôpital de la campagne anglaise, où cuisent cent et une rancœurs et où s'affrontent de féroces ambitions. Et où survivent de pauvres humains...

C'est là qu'arrive un jour, un soir, **l'inconnue nommée Llots-ic. Elle est s'occupe d'elle. Il se passionne pour** au coin d'un bois. Elle parle une langue que personne ne comprend. Elle semble amnésique. Est-elle folle ?

Qu'est-elle donc ? Et que sommes-nous ?

Paul Fidler est en train de rater sa vie et sa carrière. Du moins, il le croit. Il s'occuper d'elle. Il se passionne pour son cas et un peu pour sa personne. Il découvre qu'elle est extrêmement intelligente. Et même un peu plus. Il l'aide à apprendre l'anglais qu'elle assimile très vite. Il lui sacrifie sa tranquilité. Pour commencer.

Qui est Loustic (tout le monde l'appelle désormais ainsi) puisqu'elle n'est pas une folle égarée dans les bois ? Voici qu'elle parle. Elle raconte à Paul qu'elle vient d'un paradis nommé Llanraw et situé *à l'ouest du temps*. Mais Paul Fidler, poussant **plus loin son enquête, soupçonne de temps le *dicible*, le répète sans** terrifiante.

L'étrange puissance de ce roman vient pour une part notable du *non-dit*, même si, à la fin, l'auteur lève tant soit peu le voile. Il ne s'agit même pas ici de ce qui est suggéré, mais de ce qui n'est pas dit parce que c'est indicible.

La littérature générale *dit* à longueur de temps de *dicible*, le répète sans fin, s'y accroche souvent avec complaisance, parfois avec une morne désespérance. Elle ne *voit* pas le futur; elle nie implicitement tout au-delà du présent. La science-fiction postule cet au-delà. Qu'elle soit classique ou moderne, elle se donne pour but, dans une large mesure, de décrire l'indescriptible et presque inconcevable avenir. Elle le fait avec panache, même si l'échec est certain : il n'est pas nécessaire de réussir pour s'assumer.

Mais rares sont les textes, romans ou nouvelles, qui suscitent notre angoisse en nous faisant sentir à quel point la connaissance du futur nous est interdite.

Entre le futur et nous, il y a l'impénétrable mur noir du temps. On finit par l'oublier. C'est peut-être un danger de la SF que de nous faire oublier ce mur, de nous donner l'illusion de vivre dans un temps ouvert et transparent.

Mais le mur est là. Le temps est fermé. Et lorsque Paul Fidler, intrigué et éveillé par Loustic, lève les yeux au-dessus de l'espace clos et confortable de son petit présent, il aperçoit cette grande ombre noire comme le néant et froide comme la mort. Llots-ic ne pouvait venir que du froid. Et nous partageons l'angoisse mortelle du héros.

A l'ouest du temps est peut-être la plus littéraire et la plus humaine à la fois des grandes œuvres de Brunner. Servi par une brillante traduction de Guy Abadia, il est aussi passionnant que *Tous à Zanzibar* ou *Sur l'onde de choc* (les maîtres-livres de Brunner publiés par Ailleurs et demain). L'accent est mis sur la psychologie, grâce au petit cercle qui signale le monologue intérieur de Paul Fidler. Procédé certes, mais habile et commode pour le lecteur. On s'y habitue très vite et cela aide l'œil pour le lecteur, à se repérer à travers la page.

John Brunner se fait aussi moraliste, par la voix de Loustic : «*Le plus agréable dans la vie d'un être humain, continua-t-elle, c'est de se servir de son corps. Mais dans ce monde-ci, vous n'avez jamais appris à le faire convenablement ! C'est votre existence qui est complètement folle, pas moi !*» (p. 274). Et dix pages plus loin, on trouve une phrase farouche qui pourrait servir d'exergue à un autre important roman de Brunner, *Le troupeau aveugle*. Cela commence ainsi : **« *Vous autres là-bas qui vous cachez derrière ces lumières...* »** La suite m'a bouleversé. Je ne cesse d'y penser. *Je suis* un de ceux qui se cachent derrière les lumière.

Faut-il ajouter que John Brunner, avec ou sans la science-fiction, est un très grand écrivain ?

Michel JEURY



Ian WATSON :
«L'Inca de Mars»
Coll. Dimensions
(Calmann-Lévy)

Ian Watson est né en 1943 à North Shields, en Angleterre. Il se révèle en 1969 dans le magazine *New Worlds comme auteur de nouvelles et de critique littéraire. Il a déjà publié trois romans: L'Enchâssement* (1973), *Le Modèle Jonas* en 1974 et *Orgasmachine* en 1976.

L'intrigue de *L'Inca de Mars* est assez simple, se développant sur deux niveaux

de récit alternativement considérés qui s'interpénètrent peu à peu subtilement. Une sonde spatiale soviétique ramenant de Mars quelques échantillons de sable rouge manque sa rentrée dans l'atmosphère et s'écrase près d'un petit village quetchua de l'altiplano bolivien. Au contact du sable répandu, plusieurs Indiens tombent dans un coma profond avant de mourir des suites de l'intervention d'une antenne chirurgicale. Seuls à n'avoir pas reçu de soins, Julio et Angelina survivent, mais leur psychisme se trouve profondément transformé. En eux revit la réincarnation de l'Inca. Manipulé par les «marionnettes de l'esprit», Julio entreprend une guerre sainte contre le régime militaire et révolutionnaire bolivien pour restaurer le vieil ordre inca.

Dans le même temps, les trois astronautes américains constituant la première mission habitée devant prendre pied sur Mars se posent sur la planète rouge et, par accident, se trouvent contaminés par le sable de la même fièvre que les Indiens. A l'évolution dramatique de ces deux événements se superpose en filigrane une vision assez pertinente de la politique interventionniste américaine dans un milieu révolutionnaire sud-américain.

L'Inca de Mars poursuit l'analyse de thèmes chers à Watson et qu'il a déjà abordés dans ses précédents romans: programmation et métaprogrammation,



lutte d'influence entre matérialisme et métaphysique, obsession de découvrir une «voie que nous mènera à la connaissance du métaprogramme de l'univers», soif de «savoir comment l'univers se programme lui-même, de manière à faire évoluer la vie, en son sein, laquelle, à son tour, fait évoluer la conscience».

On ne peut, par ailleurs, rester insensible à l'atmosphère «indienne» que Watson s'attache encore une fois (souvenons-nous des Xemahoa de *L'Enchâssement*) à décrire avec la scrupuleuse minutie d'un ethnologue, restituant dans leur troublante splendeur certains des rites de vie et de mort d'un peuple noble maintenu et avili dans le lumpenprolétariat. Ouvrage dense, intelligemment construit, *L'Inca de Mars* ne saurait manquer d'enchanter les amateurs d'une spéculative-fiction typiquement «new wave».

J.-P. BERNE.



THEODORE STURGEON. - Anthologie réunie et présentée par Marianne Leconte in *Le Livre d'Or de la Science-Fiction*, (Presses Pocket).

Théodore Sturgeon — pseudonyme d'Edward Waldo — est né en 1918 à Staten Island, New York. Sa première nouvelle est publiée en 1939 dans la revue *Astounding Science-Fiction.* Son abondante production littéraire suit le cours fluctuant de sa vie sentimentale. Essentiellement nouvelliste, il publie cependant quelques romans qui sont des chefs-d'œuvres: *Cristal qui songe* (1950), *Les Plus qu'Humains* (1953) et *Vénus plus X* (1960).

Cette anthologie ne constitue pas, à proprement parler, une compilation de textes spécifiques de l'univers science-fictionnel. Sur la douzaine de récits rassemblés, on trouvera plus qu'une pallette de futurs possibles ou d'analyses spéculatives sur les «jours à venir» de l'Humanité, une exploration systématique de l'esprit humain, de ses déviances et de ses ressources face à un ordre donné/figé.

Souvent à mi-chemin entre le fantastique et la science-fiction, Sturgeon nous plonge dans l'angoisse des solitudes de grands fonds, celles où la communication avec l'autre tente de se résoudre à travers des schémas schizophréniques amour, à une inconnue *(Parcelle Brillan-*viduelle, ce recueil l'est à plus d'un titre; ainsi, celle de l'alcoolique en proie aux démons du délirium tremens (*L'Ile des Cauchemars*), de l'idiot qui transcende son crétinisme en rendant vie, par amour, à uneinconnue (*Parcelle Brillante*), du maniaque, voyeuriste impénitent, qui met à profit son temps libre pour sur-



prendre les «manies» de ses voisins (*L'Autre Célia*), du mélomane psychopate aux préoccupations vampiresques *(La Musique)*, de l'inventeur sans succès qui bricole une machine permettant de voir la mort *(Les Ossements*. Sturgeon se veut aussi volontiers moraliste: Un Don Particulier, space-opéra en apparence classique, aborde le thème de la persécution d'un individu excentrique dans un milieu déterminé par l'esprit de corps; ou anarchissant: *Mr Costello, Héros* est une petite fable cynique, où le sourire humaniste du politicien n'est pas si débonnaire qu'il en a l'air...

Alliant humour macabre et foi aveugle en cette fabuleuse entité qu'est l'humanité, ce recueil permet de mieux saisir un auteur qui, à travers les projections de problèmes qui lui sont propres (difficultés de communication avec autrui), propose une conception générale plutôt optimiste des rapports humains.

J.P. BERNE



Presses-Pocket



Le livre d'or de la Science Fiction

collection dirigée par JACQUES GOIMARD

- un panorama complet de la science-fiction classique et moderne
- chaque volume consacré à un auteur ou à un domaine particulier
- des nouvelles fulgurantes, significatives, souvent inédites
- présentation, préface, bibliographie mises au point par les meilleurs spécialistes.





Les "livres clefs" de la Science Fiction

« La science-fiction, je veux bien m'y mettre mais... qu'est-ce qu'il faut lire pour commencer ? » Telle est la question que se pose inévitablement le néophyte pour peu qu'il désire aborder le genre. L'abondance de la production rend en effet le choix difficile, voire hasardeux : comment le lecteur non averti pourrait-il s'y reconnaître alors qu'en France paraissent chaque année plus de trois cent titres, disséminés parmi une trentaine de collections ? Afin d'aider tous ceux qui veulent se familiariser avec la science-fiction, « Futurs » propose un fichier spécial qui comportera les renseignements essentiels (biographie de l'auteur, thème de l'ouvrage, etc.) ayant trait à telle ou telle œuvre.

Plutôt que de nous livrer dans ce fichier à un classement thématique ou historique, il nous apparaît plus juste de nous pencher sur chaque roman en particulier, de le considérer précisément comme une œuvre « unique », revenant par là à la seule définition possible : celle du chef d'œuvre.

Chaque mois, nous proposerons donc deux fiches « Livres Clefs » comportant les informations suivantes :

— édition française;
— édition originale;
— biographie et bibliographie de l'auteur;
— résumé du thème de l'ouvrage sélectionné;
— critique de l'ouvrage.

Nous souhaitons que ces fiches, éventuellement détachables, soient d'un usage utile à tous ceux qui désirent établir une bibliographie complète des grands classiques de la science-fiction.

Pour ce premier numéro, nous avons choisi deux titres connus d'un large public : « Dune », de Frank Herbert, et « Fondation » d'Isaac Asimov.





FONDATION

Editions DENOEL
Collection «Prés ence du Futur» (1966).
I nitialement publié par les éditions Gallimard (1956) et par les éditions Opta, au Club du Livre d'Anticipation (1965).
Le cycle de «Fondation» comprend trois volumes: «Fondation», «Fondation et Empire», «Seconde Fondation».
Edition originale
L'œ uvre complète résulte de la réunion des nouvelles suivantes parues à partir de mai 1942 dans la magazine américain «Astounding Science-fiction»:
pour «Fondation»: «Foundation» (mai 1942), «Bridle and Saddle« 5JUIN 1942), «The big and the little» (août 1944), «The We dge» (octobre 1944);
pour «Fondation e t Empire»: «Dead Hand» (avril 1945), «The Mule » (novembre 1945);
pour «Seconde Fondation»: «Now you see it» (janvier 1948), «And now you don't» (novembre 1948).

Isaac Asimov est né à Smolensk (U.R.S.S.) en 1920. Emigré aux Etats-Unis en 1923, il acquiert le titre de docteur en biochimie et sera durant quelques années professeur à l'école de médecine de l'Université de Boston.

Parallèlement, il entreprit dès 1939, une double carrière de vulgarisateur scientifique et d'écrivain de science-fiction. Parmi ses ouvrages de vulgarisation, on lui connaît en France trois titres de qualité: «Le Corps», «Le Cerveau», «Le Langage des sciences» (Editions Marabout).

Cette for mation scientifique particulièrement solide, doublée d'une insatiable curiosité, d'une grande

FONDATION

ASIMOV

HERBERT



DUNE

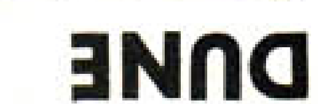
Edition Robert LAFFONT
Collection «Ailleurs et Demain» (1970).
L'édition française de « Dune» comprend trois volet s: «Dune (1970)», «Le Messie de Dune» (1972) et «Les Enfants de Dune» (à paraître en automne 1978).
EDITION ORIGINALE
L'œuvre complète résulte de la réunion de «Dune Worlds»(paru à partir de décembre 1963 dans le magazine américain «Analog Science-fiction» de «The Prophe t of Dune» (à partir de 1965, toujours dans «Analog» et de «Children of Dune».

Frank Herbert est né en 1920 à Tyacoma, dans l'Etat de Washington. Après avoir exercé de très nombreuses professions (journaliste, photographe, plongeur sous-marin, instructeur à la N.A.S.A., psychanalyste, etc.), il est aujourd'hui installé à Port Townsend, dans l'Etat de Washington. Il continue à s'intéresser aux domaines les plus divers comme, par exemple, la géologie sous-marine, la botanique des régions tropicales, l'ethnologie, la psychologie, etc.

Frank Herbert a commencé à publier de la science-fiction en 1952 dans « Starling Stories ». Son premier roman, « Under Pressure », est paru dans « Astounding Stories » en 1955. Il doit sa célébrité au cycle de « Dune », vendu à plusieurs millions d'exemplaires à travers le monde.

Au cœur silencieux des sables rouges qui recouvrent Dune, terre sacrée du peuple Frémen, indigène de la planète, est l'objet de multiples convoitises : en particulier celle de l'administration de l'Empire Galactique dont fait partie le monde des sables, ainsi que celle de la puissante famille des barons Harkonnen. Or, après l'assassinat du duc Léto Atréides, ultime représentant du pouvoir impérial sur la planète, son fils, Paul Atréides, sera contraint de s'exiler momentanément dans le désert profond des tribus Frémen.

HERBERT



habileté à manier la logique et le paradoxe, d'un sens aigü de l'intrigue policière, lui ont permis de produire une œuvre abondante et originale qui le situe au tout premier plan des écrivains de science-fiction.

Dans ses nouvelles du cycle des Robots (I, Robot, 1950), il a introduit les Trois lois de la Robotique devenues fameuses depuis. Il a d'autre part combiné avec succès la science-fiction et l'énigme policière dans «Les Cavernes d'acier» (1955), et «Face aux feux du soleil» (1957). Quant à la fameuse trilogie de «Fondaation», le thème de l'empire galactique y est traité avec un éclat et une profondeur touteparticulieres.

Isaac Asimov compte certainement parmi les esprits les plus encyclopédiques de notre temps: il s'est attaché à l'étude de la biologie, des mathématiques, de l'astronautique et même de la linguistique. Autant de disciplines qui expliquent que dans l'ensemble de son œuvre, l'acdent est toujours mis sur l'aptitude au raisonnement, la sagacité et l'ouverture d'esprit. Son œuvre s'étend aujourd 'hui sur plus d'une centaine

FONDATION

de nouvelles et romans.

Un immense empire galactique comprenant des millions de mondes, se trouve, selon les conclusions du psycho-historien Harry Seldon, menacé de décadence et de retour à la barbarie pour des dizaines de millénaires. Afin d'éviter une telle catastrophe, Harry Seldon imagine alors une solution de génie: créer, dans les régions les plus isolées de la galax ie, deux fondations de ty pe monastique destinées, en principe, à préserver les connaissances de l'empire, mais dont le r ole vérita-ble, beaucoup plus culte, consiste, à des moments décisifs, à modifier l'histoire.

C'est ainsi que, grâce à la seconde fondation (dont la nature véritabler apparaît seulement à la fin du roman), la décadence pourra être évitée à l'Empire de Trantor qui ne connaîtra qu'un interrègne d'une durée limitée à mille ans.

CRITIQUE

Avec des tit res comme «Le Monde des non A», d'A. E. van Vogt ou «Chroniques Martiennes» de Ray Bradbury,, le cycle de «Fondation» fait partie des grands classiques de la science-fiction.

Isaac Asimov construit ici un tableau remarquable (au delà même de certains aspects quelque peu mécaniques) de ce que pourrait être un empire de type galactique. S'y trouvent posés les problèmes d'ordre physique (les communications, les déplacements au sein d'énormes distances) tout autant que ceux touchant à la structure politique, économique et sociale d'un tel empire: sera-t-il centralisé ou fédéral? à partir de quelles dimensions devient-il ingouvernable? l'hétérogénéïté des cultures et des civilisations constitue-t-elle un obstacle au développement d'une science et d'une technologie unifiée?

A utant de thèmes qui, au travers d'une intrigue particulièrement passionnante ainsi que de personnages dotés d'une réelle épaisseur psychologique, font de ce cycle un remarquable chef d'œuvre de la science-fiction classique.

sassinat du duc Léto Atréïdes, u ltim e représentant du pouvoir impérial sur la planète, son fils, Paul Atréïdes, sera contraint de s'exiler momentanément dans le désert profond des tribus Frémen.

Il prendra alors la tête d'une croisade à la fois militaire et religieuse, politique et écologique, et deviendra Muad'dib, le Messie tant attendu par les indigènes du monde des sables. Mais ces bouleversements politiques et écologiques n'apportent pas pour autant la plénitude au peuple Frémen; alors que Dune est désormais recouverte d'eau, nombre de vieux guerriers se souviennent des temps anciens et rêvent au visage déserti que que connaissait jadis leur planète, à cet ordre révolu sur lequel reposaient toutes leurs croyances philosophiques et religieuses.

Paul Artréïdes, quant à lui , dévoré par le mouvement de l'Histoire et le vertige infini de sa toute puissance, subir a le sort de tous les Prométhée et voleurs de feu divin et s'en ira aveugle, chercher au delà

DUNE

même de sa mort physique, la dissolution de son Etre historique dans les sables de ce désert profond qui a donné naissance à son rêve et à son destin.

Le cycle de «Dune» constitue l'un des tous premiers chefs-d'œuvre de la science-fiction;avec un rare talent, Frank Herbert a reconstitué tout un monde, pcussant même le souci de vraissemblance jusqu'à associer au texte une carte figurant les principaux continents de la planète. Cette extrême minutie géographique est encore renforcée par l'érudition de Frank Herbert en matière d'écologie (il se livre lui-même à des expériences de cultures biologiques), ce qui lui a permis de constr uire un système très particulier qui servira de toile fond au développement de toute l'intrigue.

La lutte des principaux personnages pour l'appropriation du pouvoir, les bouleversements culturels, sociaux et religieux qui en résultent, n'ont en effet de sens que dans le contexte écologique de la planète: avec la rupture de cet équilibre, nous assistons en même temps à un effondrement destiné à bien mettre en évidence la fragilité de tout système de croyances ainsi que l'entière relativité du sens que l'on peut donner à l'Histoire.

Outre la richesse et la profondeur des divers thèmes qui la composent, cette œuvre est également remarqu able par une écriture dont on eut mesurer toute la qualité grâce à l'excellente traduction qui en a été faite en français par Michel Démuth.

Après avoir été récompensé du prix Hugo en 1966 (Convention Mondiale de Cleveland) «Dune» fait aujourd'hui l'objet d'un véritable culte aux Etats-Unis et on attend toujours avec impatience l'adaptation cinématographique qui doit en être tirée.

GRATUITEMENT TOUS LES JOUEURS DE LA COUPE DU MONDE DANS VOTRE ALBUM



AUTO-COLLANTS GRATUITS



dans



EN VENTE PARTOUT 5 F

A partir du Vendredi 19 Mai et jusqu'au Mardi 27 Juin, vous trouvez dans tous les numéros de BUT COULEURS (Mardi et Vendredi) les vignettes (auto-collantes) officielles de la Coupe du Monde 1978.

Dans chacun de ces 12 numéros de BUT, 32 vignettes, soit au total 384 vignettes. Ces vignettes sont encartées GRATUITEMENT dans BUT.

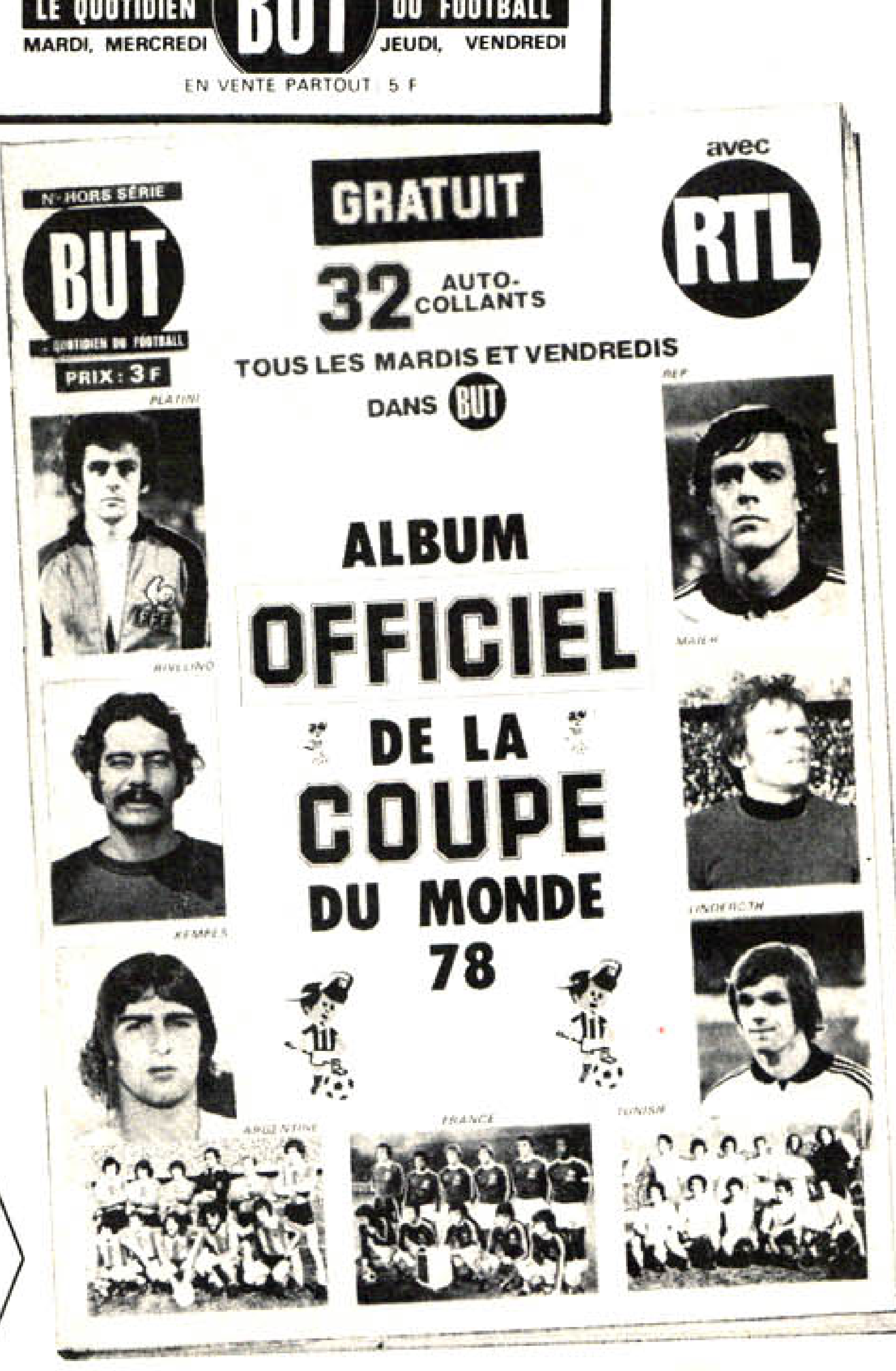
Si vous veniez à commencer votre collection après parution des premiers numéros de BUT (le Vendredi 19 Mai, premier numéro de la Collection), il vous manquerait obligatoirement des vignettes.

CE N'EST PAS GRAVE.

Il vous suffira d'écrire à BUT, 5 rue de Chartres à Neuilly (92522) en indiquant les numéros des vignettes manquantes et de joindre à votre envoi 0,25 F par vignette manquante. Si votre commande est inférieure à 32 vignettes, il faudra également joindre 1,70 F pour frais d'envoi (non recommandé). Vous recevrez votre commande sous quinzaine.

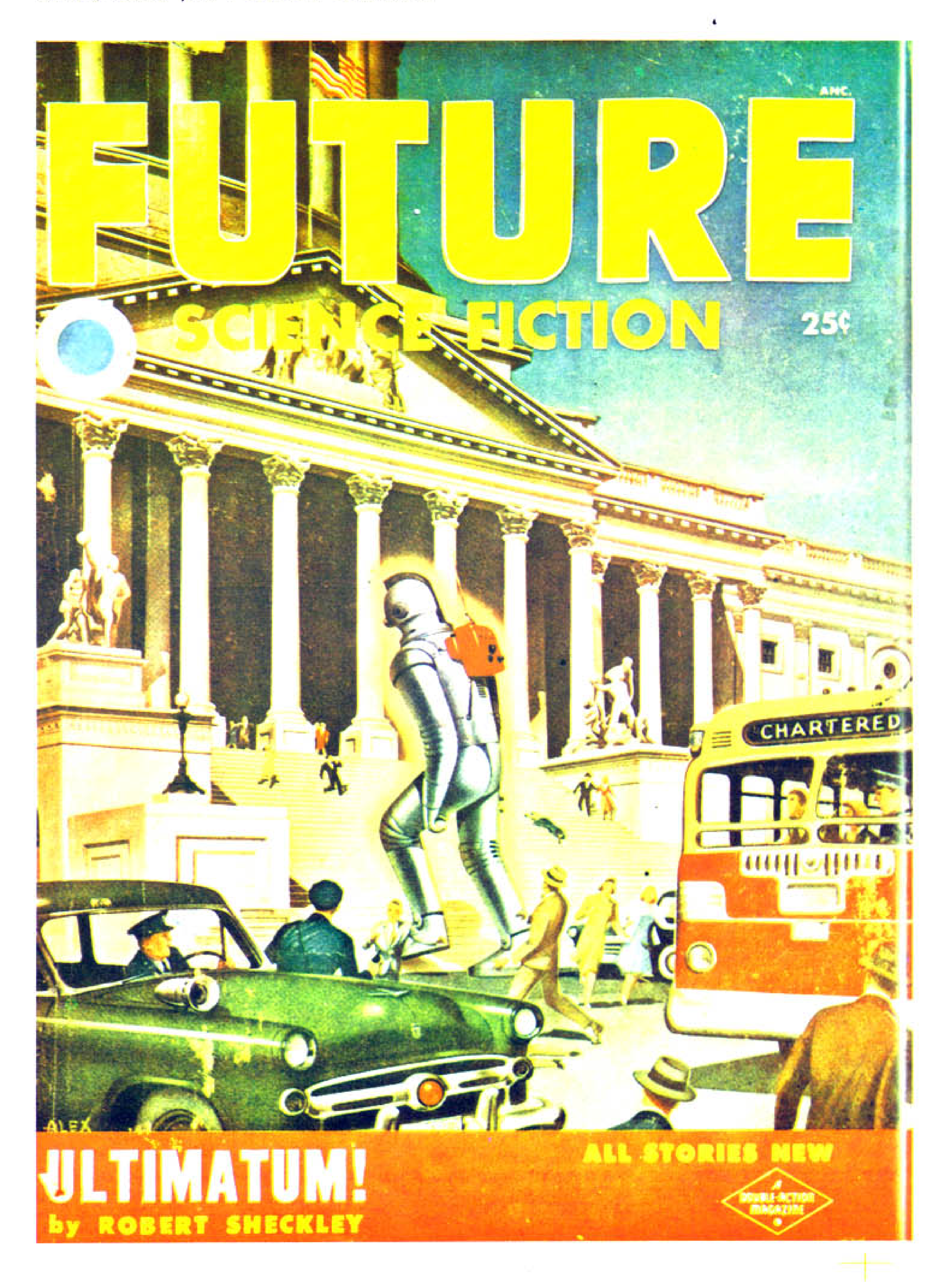
BUT en vente partout : 5 F. LE MARDI et le VENDREDI

** Album OFFICIEL de la Coupe du Monde. En vente partout : 3 Frs. Et si votre marchand de journaux en était démuni, adresser 3 Frs en timbres poste à BUT, 5 rue de Chartres à Neuilly (92522). Envoi franco*



LA GALERIE DES ANCÊTRES

Un ancêtre (quoiqu'au singulier) de notre magazine : le mensuel de science-fiction FUTURE, qui dura de novembre 1939 jusqu'au début des années soixante, édité par « British Edition ».



Imprimé en Belgique